



HAL
open science

Das Löwenzahn: une introduction à la conception ethnographique, un projet de ferme école pour une composition parmi le vivant

Florent Brück

► To cite this version:

Florent Brück. Das Löwenzahn: une introduction à la conception ethnographique, un projet de ferme école pour une composition parmi le vivant. Architecture, aménagement de l'espace. 2023. dumas-04275709

HAL Id: dumas-04275709

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04275709v1>

Submitted on 8 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



DAS

LÖWENZAHN

Une introduction à la conception ethnographique

Mémoire de master réalisé sous la direction de **Pauline Boyer**
Séminaire **NPU** - Nouvelles Pratiques Urbaines
ENSAN - École Nationale Supérieure D'architecture de Nantes

DAS LÖWENZAHN

Une introduction à la conception ethnographique, un projet de ferme école, pour une composition parmi le vivant.

Brück Florent

Master 2023

Séminaire NPU

École Nationale Supérieure D'architecture de Nantes

Sommaire

Prologue	7
Introduction	11
Petit conte immoral	14
Propos Non-Anthropocentrés.	
Prêter attention au vivant / Mieux comprendre le vivant	21
L'émerveillement et la place du vivant <i>Petites mémoires, Lettres aux âmes révoltées et émerveillées</i>	22
Mieux comprendre le « non-humain » <i>L'holobionte et le choix des mots</i>	32
Connaître son environnement <i>Le vivant à l'origine de son environnement</i>	34
Apprendre à désapprendre <i>Plouc pride où l'exemple des campagnes</i>	41
Défendre le vivant / La conception « post-humaine »	55
Le mythe du bon sauvage <i>Le souvenir du primitif, les risques d'une modernité exogène, alter natives possibles ?</i>	56
Conception d'ancienne nature, l'agritecture <i>L'agritecture, l'agriculture paysanne, l'agriculture en sol vivant, la permaculture</i>	62
Conception de nouvelle nature, s'allier au vivant <i>Le réensauvagement, le laissé faire ou la décolonisation de la terre</i>	66

La « Conception Ethnographique », de la parole au geste.

Ce que l'on a appris et ce que l'on a à prendre	81
Expérimentations et apprentissage <i>Du berceau à l'école</i>	81
Réenchanger l'écologie ? <i>Pour éviter l'écueil</i>	83
<i>Culture du vivant et médiévalisme</i>	87
L'ethnographie comme outil de conception <i>De l'analyse à la conception</i>	91
Multidisciplinarités, une école pour tous	100
La collaboration <i>L'apport des autres/des regards variés</i>	101
Le commun <i>Un but commun/Le partage</i>	105
L'auto-formation <i>L'accompagnement/Une nouvelle école</i>	109
Mise en bouche?	113
Le collectif Cailloux	114
Conclusion	120
Ebauche de la Charte de l'ethno-conception	123
Remerciements	125
Médiagraphie pour poursuivre	127
Médiagraphie pour poursuivre	133

Prologue

L'histoire d'une ville qui accueille tout être vivant n'est peut-être qu'une chimère, mais cela lui confère un air idyllique et nous permet de nous évader de notre société qui délaisse le vivant. Néanmoins, il sera plus difficile pour une personne ne s'intéressant pas aux non-humains¹ de pratiquer la ville décrite dans ce mémoire plutôt que pour une personne y aspirant, une ville du vivant comme ville de rêve.

Il est possible, parfois, de voir des personnes qui sont nées pleines d'empathie que ce soit pour l'humain ou le vivant en général. Il est naturel qu'une langue que l'on ne parlait qu'enfant puisse être oubliée avec le temps. Mais par certains moyens il est possible de garder cet état d'esprit « enfantin » qui finalement pourrait être une merveilleuse logique à suivre. Si l'on prend une échelle plus large, il n'est pas impossible que cette ville de rêves existe déjà, ailleurs, dans un pays étranger inconnu.

Ce mémoire traite d'un lieu ouvert à tous vivants, autant qu'aux humains qu'aux non-humains, situé quelque part en France ou ailleurs. Le lieu importe peu d'ailleurs et en réalité, il n'y a pas de lieux appelés ainsi en France ni même ailleurs. Le point géographique décrit ici comme étant l'emplacement de cette ville pourrait se trouver partout et nulle part en même temps, mais, si possible, là où l'on ne trouverait peu voir aucune installation, ni même aucune trace de conception humaine.

La ville décrite ici est destinée à ceux qui ont envie ou besoin de parler d'un rêve de réconciliation avec les non humains. Cet endroit possède tous les arguments que toute ville natale dont les gens se vantent pour-

1. Le terme non humain, se réfère à ce qui n'est par nature pas humain à savoir les choses, objets, dispositifs, entités naturelles, artefact... Mais dans le cas ci-présent, le non-humain se réfère au vivant: faune, flore, bryophytes, champignons, bactéries...

rait avoir, comme par exemple des habitants chaleureux et amicaux et des paysages environnants pittoresques et une réelle coexistence entre ses habitants. De plus, sa situation géographique est parfaite pour minimiser la possibilité que d'autres personnes découvrent son existence.

Elle est créée pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas ce rêve, ou qui ne veulent pas le révéler bien qu'ils en aient un. Vous pouvez avoir quelques mots à dire lorsque quelqu'un vous interroge sur ce rêve, lors de rencontres quelconques où les gens commencent à se souvenir de leurs rêves respectifs au fil de la discussion. Si, dans une telle situation, vous souhaitez dire que vous avez également fait ce rêve magnifique et réconfortant, vous pouvez utiliser les informations fournies ici pour le décrire ou même le réaliser. Même si vous n'avez pas un tel besoin, certains d'entre vous peuvent avoir envie d'imaginer une ville sans nom ou souhaiter avoir des histoires sur des lieux autres que ceux que tout le monde reconnaît par leur nom ou les grandes villes étouffantes. Si tel est le cas, vous trouverez peut-être ceci utile.

Cependant, sans vouloir préserver ce rêve, cette histoire doit être lue par un nombre limité de personnes et si possible pour lequel il est absolument nécessaire de le faire. Si son contenu devait être crié sur les toits, les emplacements de ces espaces ne doivent pas être ébruités à la légère. Ils doivent être montrés secrètement et leurs cartes doivent être rangées dans le coin le plus éloigné d'une bibliothèque, sous une armoire ou dans un endroit similaire, mais il devrait être la première chose à laquelle vous pensez. En outre, chacun d'entre nous doit protéger sa ville de rêve en empêchant toute exposition inutile et en ne permettant pas que les secrets de sa ville de rêve soient connus et par la suite bafoués. Comme les paysages d'un rêve du vivant sont magnifiques et que de vieilles histoires s'y rattachent, il se peut très bien qu'il y ait de tels lieux qui soient même historiques voir célèbres comme par exemple les jardins suspendus de Babylone, considéré comme une des sept merveilles du monde antique, qui cependant n'a jamais été retrouvé. Mais en fait, il n'y a aucun endroit qui mérite d'être visité. Cela est également nécessaire afin d'éliminer la possibilité que quelqu'un qui a entendu parler de l'endroit dise un jour «Je veux aller le visiter, ça a l'air cool et stylé» juste pour suivre le mouvement

sans même y réfléchir.

Ce mémoire contient une série de faits sur le post-humanisme² et le non-humain, sur la base desquels vous pouvez composer une image de votre rêve là-bas de manière spécifique, livrer des moyens, attitudes et méthodes pour concevoir et faire exister de tels lieux de rêves. Il sera utile de disposer d'un certain nombre d'informations générales sur la ville pour se préparer aux discussions et débats sur les villes de rêve lors de conversations avec des personnes s'y opposant. En particulier, les informations sur l'environnement et la vie dans la ville seront un matériel essentiel pour votre description. Et plusieurs questions s'offriront à vous. Pourquoi notre conception est-elle anthropocentrée³ ? Comment la renouer au vivant ? Faut-il regarder dans notre passé pour trouver des résolutions ? Cette nouvelle modernité ne s'accompagne-t-elle pas de risques ? Ou encore est-ce qu'une cohabitation avec le vivant est envisageable ? Vous pourrez même raconter des histoires plus compliquées comme «J'ai vu telle ou telle chose là-bas qui m'a appris telle ou telle chose sur la vie». Du souvenir le plus proche au plus lointain que seront les critères à retenir ou à éviter ? Peut-être faut-il envisager la collaboration et le partage entre vivants ? Ou en quoi une conception du vivant de nouvelle « nature » serait une opportunité pour votre rêve ?

2. Le post-humanisme se réfère étymologiquement à «ce qui vient après» l'humanisme. C'est un programme visant à établir des valeurs et des normes pour ce qui vient après l'humanisme. Selon l'architecte Ariane Lourie Harrison, l'architecture «post-humaine» serait respectueuse de l'environnement, destinée à différentes espèces et s'intéressant au caractère construit de ce que nous qualifions de «nature».

3. L'anthropocentrisme est une conception philosophique qui par définition place l'être humain au centre de toute chose.



Suzanne Husky, Occuper, Résister, Cultiver, 2021.

Introduction

Construire la ville nécessite de prendre en compte les enjeux urbanistiques, architecturaux, environnementaux, etc., mais nécessite également de considérer l'ensemble des êtres vivants dans la conception même des bâtiments. Donner la parole aux concernés, les impliquer dans les méthodes de conceptions, leur donner une place tout court au sein de l'architecture jusqu'alors réservée aux humains. C'est ainsi que je compte aborder le sujet du « Faire avec ».

J'ai fait le choix d'axer ma recherche sur le vivant de manière globale, comprenant donc l'humain, car il n'y a pas que la faune et la flore qui se retrouvent délaissées

L'enjeu de ce mémoire réside dans une vision nouvelle des enjeux de conception architecturale en regard d'un monde figé par rapport à la place et aux droits du vivant. Nos modèles de développement s'épuisent que ce soit au niveau social, écologique ou juste politique, et donc il serait grand temps de changer, en tant qu'architectes, nos approches de la conception, pour penser l'architecture sous un prisme plus solidaire.

En quoi les populations indigènes, propre aux populations d'un endroit, doivent être prises en compte dans la conception architecturale ? Par le biais de l'ethnographie, est-il possible de penser la conception sous un prisme solidaire ? Et quelles mauvaises herbes devrions-nous semer en architecture pour qu'un cycle fertile de régénération commence ?

Le terme « ethnographie », d'origine grecque, signifie littéralement « description des peuples ». Il s'associe au domaine des sciences sociales et plus précisément à une méthode dont l'objet est « l'étude descriptive et analytique, sur le terrain, des mœurs, des coutumes de populations détermi-

nées ». Il s'apparentait autrefois à l'étude des populations dites « primitives », mais s'intéresse désormais à tous les types de sociétés et groupements sociaux. Mais comment concevoir de manière ethnographique l'architecture du vivant ?

Dans le raisonnement suivant, on portera notre regard sur, non seulement des imaginaires possibles, mais aussi simplement sur des faits et manières déjà mis en place pour concevoir l'architecture du vivant. Si les différentes argumentations et récits sont précédés de petites mémoires, c'est pour raccrocher tout un chacun à ses souvenirs, des plus proches aux plus lointains, pour montrer que l'on vit (à quelques exceptions près) dans le même monde et que par conséquent personne ne devrait se sentir exclu dans notre situation actuelle.

L'analyse faite ci-après, suite à différentes relectures, se superpose, se complète et se confond à la charte d'éthnoarchitecture proposée par Gabriel Arboleda. L'architecte colombien, propose huit principes interdépendants pour pratiquer une architecture participative et respectueuse de la communauté qui l'accueille que j'ai regroupé ici en 4 axes directeurs.

Dans un premier temps, avant même de s'attarder sur ces différents principes, il faudra néanmoins s'accorder sur le fait que l'anthropocentrisme n'est plus d'actualité à l'heure qu'il est. L'idée serait donc d'accorder plus d'importance à l'environnement, sa population et principalement aux populations marginales et délaissées. Cela implique une position critique vis-à-vis de l'accent mis par les architectes sur l'humain aux dépens des autres espèces. « Nous » ne sommes pas « un », ce pour quoi il faut prêter attention à son voisin. Cela implique aussi l'envie de concevoir de manière différente la construction, en se basant sur notre compréhension de l'environnement et notre capacité à manipuler d'énormes quantités de données. Pour défendre le vivant, il nous faut assurer une représentation inclusive de celui-ci. Bien évidemment les « bienfaits » de nos actions ne représentent rien s'ils ne s'appliquent uniquement à l'humain et surtout, seront durables, seulement les actions à l'image des populations. Par conséquent le rôle de l'architecte devient intéressant dans l'intérêt véritable des usagers, en travaillant pour eux, avec eux, parmi eux et en usant de son pou-

voir d'influence pour défendre leur cause si nécessaire. Concrètement, faire primer le processus sur le produit et par conséquent, envisager l'ouverture aux collaborations entre humains, non-humains, architectes, artistes, sociologues, anthropologues et scientifiques de manière générale, afin de s'accorder au mieux et d'assurer une conception heureuse, qui corresponde au mieux et à tous et qui perdure dans le temps.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Petit conte immoral

Adelheid, die Spitzmaus

Hört die schreckliche Geschichte von der Spitzmaus Adelheid. Sie lebte auf einer bunten Wiese, der schönsten weit und breit. Zum Frühstück aß sie Käfer, auch Schnecken dann und wann. Und inniglich liebte sie eine Blume, es war ein Löwenzahn.

Das schöne Leben währte nicht lange, das Unglück nahm seinen Lauf. Herr Gründlich kaufte diese Wiese und räumte furchtbar auf. Kein Unkraut blieb am Leben, kein Käfer und kein Blatt. Er spritze Gift und hackte und mähte die schöne Wiese glatt.

Die Spitzmaus fand nichts mehr zu essen und wurde furchtbar schmal. Denn mit einer elektrischen Maschine trimmte Gründlich alles kahl. Doch, ach das Unheil nahm kein Ende, denn Gründlich kam daher. Mit einem knatternden Ungetüme, es war ein Rasenmäher.

Jetzt gab es kein Entrinnen, das Ding kam näher und. Die Spitzmaus und der Löwenzahn verschwanden in seinem Schlund. Im hohen Bogen spuckte das Monstrum die beiden wieder aus. Und hoch in die Luft flog die silberne Blume und Adelheid, die Maus.

Sie rief: „Geliebte Blume, hilf mir in meiner Not!“ Und, oh Wunder, sie schwebte an seidenen Schirmchen ins gold'ne Abendrot. Sie rief: „Geliebte Blume, hilf mir in meiner Not!“ Und, oh Wunder, sie schwebte an seidenen Schirmchen ins gold'ne Abendrot.

Écoutez la terrible histoire de la musaraigne Adélaïde. Elle vivait dans une prairie colorée, la plus belle au monde. Au petit déjeuner, elle mangeait des scarabées et de temps en temps des escargots. Et elle aimait profondément une fleur, c'était un pissenlit.

La belle vie ne dura longtemps, le malheur suivit son cours. Monsieur Gründlich (rigoureux) acheta cette prairie, il fit un nettoyage terrible. Il n'y laissa vivre aucune mauvaise herbe, aucun scarabée, aucune feuille. Il pulvérisa du poison, hacha et faucha la prairie.

La musaraigne ne trouvait plus rien à manger et devenait terriblement maigre. Avec une machine électrique, il dégarnit tout à fond. Mais, ah, le malheur ne s'arrêta pas là, car Gründlich revint. Avec un monstre vrombissant, c'était une tondeuse à gazon.

Maintenant, il n'y avait plus d'échappatoire, la chose se rapprochait. La musaraigne et le pissenlit disparurent dans son gosier. Le haut arc de cercle du monstre les recracha, tous les deux. La fleur d'argent et Adélaïde, la souris, s'envolèrent dans les airs.

Elle cria : „Fleur bien-aimée ! Aide-moi dans ma détresse !“ Et, ô miracle, elle flotta accrochée à son ombrelle dans le crépuscule doré. Elle cria : „Fleur bien-aimée ! Aide-moi dans ma détresse !“ Et, ô miracle, elle flotta accroché à son ombrelle dans le crépuscule doré.

Propos non-anthropocentrés

La « soi-disante » nouvelle ère où l'influence sur la biosphère des activités humaines est devenue déterminante, nommée « anthropocène⁴ », part du principe que l'humain est au centre de tous changements. Or la Terre évolue bel et bien sans nous. Comme a pu le rédiger le collectif «pour un réveil écologique», l'état de la Terre est alarmant, d'année en année le jour du dépassement s'avance, et pourtant la surproduction, le consumérisme et la pollution ne fait qu'augmenter.

«Faut-il le rappeler ? Chacune des trois dernières décennies a été plus chaude que la précédente et que toutes les autres décennies depuis 1850⁵. En cette année 2018, même les pays scandinaves ont été touchés par des feux de forêt d'une ampleur inhabituelle⁶. Aujourd'hui déjà, 60% des espèces en Europe sont en situation de conservation défavorable⁷ et le tiers de l'humanité est touché par la désertification des sols⁸. Du fait de l'augmentation de la fréquence des événements climatiques extrêmes, de la baisse des rendements agricoles et de la recrudescence des maladies, plus de 100 millions de personnes risquent de passer sous le seuil de pauvreté d'ici 2030⁹. D'ici 2050, 250 millions de personnes devraient se déplacer suite à des événements extrêmes liés au changement climatique¹⁰.»

4. Ce néologisme, construit à partir du grec ancien *anthropos*, « être humain » et *kainos*, « nouveau », apparaît en 1995 et est formalisé par le chimiste néerlandais Paul Crutzen. L'Anthropocène peut être considéré comme l'époque géologique au cours de laquelle les activités humaines ont un impact significatif et global sur le système planétaire.

5. 5e Rapport du GIEC sur les changements climatiques et leurs évolutions futures, 2013.

6. Sarah Sermondadaz, «Incendies en Suède : un avant-goût de ce qui attend l'Europe, prévient Jean Jouzel», Science et Avenir, 23 juillet 2018.

7. Agence européenne pour l'Environnement, l'Environnement en Europe : État et perspectives, 2015.

8. Comité scientifique français de la Désertification

9. Banque mondiale, «Plus de 100 millions d'êtres humains pourraient continuer d'échapper à la pauvreté grâce à un effort immédiat en faveur d'un développement respectueux du climat», Communiqué de presse n°2016/164/GCC, 8 novembre 2015.

10. ONU Info, «Climat : 250 millions de nouveau déplacés d'ici à 2050, selon le HCR» (10 décembre 2008)

De plus, les raisons de tous ces problèmes sont connues, documentées, rédigées, publiées, criées depuis longtemps, non pas uniquement par les scientifiques, mais par tous. Bref en dépassant ce constat ça donne quoi ? Globalement, une personne avertie aurait tendance à dire que ça ne va pas, mais concrètement ça s'arrête là, ce n'est pas encore une raison pour passer à l'action. Ou plutôt si, dès qu'un averti découvre un nouveau problème, il utilise le joli pansement surnommé « anthropocène » comme réponse ou plutôt excuse pour se dédouaner de ce qu'il va se produire par la suite. Comme pour dire: «c'est normal, on vit à l'ère de l'anthropocène». Si la seule connaissance de nos maux ne suffit pas, il faut faire appel à de nouveaux imaginaires. Et ceux-ci pourraient accorder la priorité à l'environnement, sa population (humaine ou non) et principalement à l'attention des populations marginales, que ce soit les vivants en voie de disparitions, les vivants délaissés aux abords de nos rues ou encore ceux surexploités par notre société. Serait-il donc possible de mettre en évidence des pratiques d'inclusion et des imaginaires spatiaux alternatifs élaborés par les populations, avec les populations parmi les populations et pour les populations ?

« Nous ne vivons ni l'Apocalypse du Nouveau Testament, ni une dévastation lente et régulière donc prévisible-, mais des bascules éparses, qui peu à peu s'additionnent et s'influencent, jusqu'à des seuils au-delà desquels l'ampleur des désastres à venir n'est plus prédictible, et sans certitude qu'un freinage soit alors possible. »¹¹

Que ce soit de grands changements ou de petites évolutions, l'idée n'est pas d'oublier nos façons actuelles de concevoir ou de se contenter de colibrisme¹², c'est-à-dire de favoriser le passage à l'action à son échelle de manière individuelle ou collective, car chacun possède une part de la solution à nos problèmes, mais seulement de voir où la conception non anthropocentrée pourrait nous mener.

11. Youness Bousenna, «Un horizon pour l'Anthropocène», dans *Bascules*, Socialter, 2021, P.9-10.

12. La philosophie du Mouvement Colibris, créé en 2007 par Pierre Rabhi et Cyril Dion, est que chacun fasse sa part en agissant à son échelle.

Maison

La construction de la maison de mes parents a débuté en 1999, mon année de naissance. En 2003, j'aidai pour la première fois avec mes frères et sœurs sur le chantier, à transporter le sable et les petits cailloux. En 2005, avec mon frère, on reçut notre premier couteau suisse et on pouvait déjà se servir de perceuses et de scie sauteuses. En 2009, on construisait une extension pour faire un bureau. En 2010, on pouvait s'occuper du potager. Chaque chantier se faisait nouvelle excuse à la collaboration et nous permettait tout en mettant la main à la patte, d'apprendre de nouveaux outils, nouvelles techniques et formations en général. Même si depuis le chantier a bien avancé, on trouve toujours quelque chose de nouveau à y faire, et ainsi il devient en quelque sorte infini.



*Retour aux choses sérieuses : constructions
la maison*



Photo Famille, Construction de la maison, Carquefou, 2003.



ECOLE NATIONALE
DOCUMENT
PREFECTURE DE NANTES
D'AUTEUR

Prêter attention au vivant

J'ai voulu écrire ce mémoire, car le vivant vaut la peine que l'on parle de lui. De nos jours, l'être humain n'y prête plus forcément attention, surtout en grandissant, mais on est entouré par le vivant, et pour certains se sont de magnifiques moments: «quelques minutes qui vous accompagnent pour l'éternité. C'est d'autant plus incroyable lorsque ce sont des [êtres vivants] indomptés qui vous offrent ce moment de grâce un instant qui jamais ne se reproduira.»¹³. On ne connaît pas ou trop peu le vivant. On est influencé par les médias et pour certaines espèces on pourrait même parler de conditionnement. On ne fait plus la différence entre les préjugés et la réalité, comme par exemple pour le rat qui est synonyme de maladie et non plus d'être vivant. «Une [bêtise] répétée cent fois devient vérité; répétée un million de fois, elle devient un paradigme que plus personne ne songe à discuter». Et même les scientifiques n'osent plus trop en parler ou du moins éludent certains points, qui ne pourront, malgré les efforts de certains autres, être pris au sérieux et par conséquent ne pèseront pas lourd dans l'opinion que l'on a du vivant. Après quelques interrogatoires, j'en suis venu au fait que seulement une poignée de mon entourage proche, environ une personne sur dix, connaisse le nom des fleurs, des arbres ou encore des oiseaux qui nous entourent. Le pourcentage augmente plus la personne est âgée. Et seulement une personne de mon âge savait différencier différentes espèces d'une même variété. François Sarano parle notamment d'amnésie écologique, à savoir le référentiel en fonction duquel on évalue l'évolution d'un milieu. Quand j'étais petit, je me souviens qu'il y avait plein de libellules qui virevoltaient autour de la mare de mon jardin. Mon référentiel commence donc là. Quand je discutais avec mes grands-parents, ils me racontaient l'abondance d'insectes, rongeurs et plantes de tous genres dans les champs qui entouraient leur

13. Joséphine Maunier, entretien avec François Sarano, «prêter attention le mot-clé du vivant», 2022.

maison. Mais je n'ai pas connu cela étant donné que des pavillonnaires ont remplacés ses champs avant même que je naisse. De fait cette biodiversité ne fait pas partie de mon référentiel. Et ainsi, plus on avance, plus l'amnésie¹⁴ progresse et cela peut-être jusqu'à l'ignorance totale. Pour éviter l'amnésie écologique il faut donc observer autour de soi, qui et qu'est ce qui nous entoure, ouvrir ses points de vue, accepter que l'on ne connaît pas tout, en somme prêter attention au vivant.

L'émerveillement et la place du vivant

Si tu te permets de mettre un pied dans l'herbe où vivent ces insectes, tu ne pourras te plaindre que ces insectes viendront visiter de temps à autre ton petit appartement que tu viens de remplir de plantes. « Il est inopportun d'éliminer les prédateurs parce que les ravages qui en résulteront à long terme seront encore plus grands »¹⁵. Comme on peut le voir en France, la quasi-extirpation des loups qui s'est suivie de son extinction partielle a fait proliférer les sangliers et les ragondins qui sont devenus prédateurs à leur tour des cultures humaines.

Lettre à mon âme révoltée et émerveillée

Depuis tout petit je voulais construire de mes mains, en passant par les kaplas et les cabanes dans les bois au beau milieu de la montagne, en dessinant ou encore juste en imaginant un habitat idéal vis-à-vis de ce que j'avais pu apprendre, tout me menait vers l'architecture. Peut-être même un peu trop. Mon père, arrivé en France il y a une trentaine d'années, tenta après de longues années dans le génie civil, l'école d'architecture,

14. L'amnésie écologique ou amnésie environnementale désigne le fait que d'une génération à l'autre, et parfois même d'une période de vie à l'autre pour un même individu, on s'habitue à une dégradation de l'état du climat et/ou de la biodiversité, au point de considérer cela comme normal. Du côté climat, ça se traduit par exemple par le fait de trouver banale une température qui était autrefois considérée comme exceptionnelle. « À Paris, entre les années 60 et 90, c'était rare d'atteindre 35°C l'été, explique François Jobard, prévisionniste chez Météo-France. Ça arrivait une fois tous les 5 ans, et c'était LA journée de canicule. Depuis 2009 ça se produit tous les ans. Une personne dans la vingtaine n'a quasiment connu que ça, c'est devenu un été normal pour elle. », Nowuproject.

15. Masanobu Fukuoka, La révolution d'un seul brin de paille, p85.

mais il se vit d'un coup emporté par son travail et ne put achever son enseignement. Peut-être que je me suis mis en tête que son rêve serait le mien ? En tout cas j'étais jeune, très actif, toujours dehors à explorer partout, très heureux. Depuis mon envie d'exploration s'est amoindrie voir tue. J'ai suivi une formation en génie civil pour intégrer par la suite l'école que mon père n'avait pu poursuivre. Étrange. Passant mes jours dans une école qui ne m'amusait pas tant, séparé de mon étonnement du monde et de la nature infinie. «Je crois que c'était cette vie sans but, ajoutée à la fatigue d'un excès de travail qui finalement me menèrent à une période de défaillance»¹⁶. Un jour en studio de projet¹⁷, je me suis retrouvé à débattre avec mes professeurs sur le sujet de mon projet. Est-il possible de travailler sur le marais comme espace public ? Le marais comprenant sa population existante, faune, flore, bryophytes, champignons, etc. ainsi que notre charmante présence humaine. Le refus fut catégorique. On conçoit pour l'humain, les plantes passeront leur tour ou serviront à embellir le plan. Je me sentais mis à la porte. J'étais face à face à une incompréhension la plus totale. L'architecture, l'art, science et technique de conception d'édifices et d'habitat ne s'appliqueraient qu'à l'humain ? Je ne comprenais rien. «Je pouvais voir que tous les concepts auxquels j'avais été attaché, l'idée de la vie elle-même, étaient des constructions vides»¹⁸. Mais en repensant à tout ce qui pourrait être fait ou qui est à faire en architecture pour intégrer tout être vivant «tout ce qui m'avait possédé, toutes les angoisses disparurent comme des rêves, des illusions, et quelque chose qu'on pourrait appeler «vraie nature» se révéla ».

À partir de ce jour-là, ma vie a complètement changé. Malgré le changement, je restais sans vocabulaire et/ou arguments suffisants pour qu'on accepte mes idées et jusqu'à présent rien n'a trop changé. Que cette conception en elle-même n'intéresse pas grand monde ne suffira pas à

16. Masanobu Fukuoka, Ibid, p37.

17. Le studio de projet, au sein de l'école nationale supérieure d'Architecture de Nantes qui peut parfois être traduit par design studio en anglais, correspond à un prototype d'apprentissage par le faire, collectif et individuel, influencé et guidé par les critiques d'un praticien expert. Le studio de projet est une des pierres angulaires de la formation d'architecte et vise à mobiliser un ensemble de connaissances sur la conception architecturale, acquises par les étudiants pendant et en dehors du studio. L'intégration de ces connaissances se synthétise à travers la production d'un projet architectural.

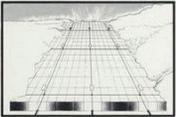
18. Masanobu Fukuoka, Ibid, p38.

réduire mes convictions. Et même si cela m'a mis en colère de nier son utilité, j'ai continué à y penser et un jour l'occasion s'est présentée. Dans le cadre du travail « mémoire vive », au semestre 6, qui est l'occasion à l'ENSA Nantes de faire un bilan critique sur les trois premières années d'études et de construire une problématique préalable à l'entrée au deuxième cycle, j'ai travaillé sur la question du « Faire avec ». Cet intérêt pour le « faire-avec » m'était venu l'année précédente après avoir discuté sur les réseaux sociaux avec un étudiant en architecture (instagram : @ Arinjoy Sen). Celui-ci donnait une place particulière à l'ethnographie dans son travail. Il m'a conseillé différentes lectures qui m'ont amené à me poser des questions sur les populations indigènes (propre aux populations d'un endroit donné) et en quoi la conception architecturale se répercute sur celles-ci par le biais de l'ethnographie. L'ethnographie qui fait l'objet de l'étude descriptive et analytique, sur le terrain, des mœurs, des coutumes de populations déterminées et qui s'apparentait autrefois à l'étude des populations dites « primitives », s'intéresse désormais à tous les types de sociétés et groupements sociaux. Et en ce sens, j'ai voulu accorder dans mes projets la priorité à l'environnement, sa population (qu'elle soit humaine ou non) et principalement à l'attention des populations marginales et délaissées. Sans vouloir paraître arrogant, je voulais et voudrais ainsi mettre en évidence les pratiques d'inclusion et les imaginaires spatiaux alternatifs élaborés par les populations, avec les populations et surtout pour les populations, du moins à l'avenir.

Néanmoins, je tenais à considérer une approche s'attardant sur tout type de population et je me suis assez vite retrouvé face à un terme qui ne m'était pas connu. Qu'est-ce que l'architecture « post-humaine » ? Intéressée par ce concept et autres questions environnementales, Ariane Lourie Harrison, architecte, a ainsi donné une série de séminaires à la Yale School of Architecture sur le thème suivant : l'architecture respectueuse de l'environnement, destinée à différentes espèces et s'intéressant au caractère construit de ce que nous qualifions de « nature ». Tout comme elle, mon attrait pour le sujet vient de ma position critique vis-à-vis de l'accent mis par les architectes sur l'humain. Entre autres, le terme « Anthropocène » ne tient uniquement compte du rôle de l'humain or l'écologie et la nature comprennent une multitude d'espèces. Certains anthropologue comme



DESCRIZIONE
 L'opera è un'opera di architettura concettuale, che rappresenta un'idea di città ideale, basata su una griglia geometrica. L'immagine mostra una veduta dall'alto di una città ideale, con una griglia geometrica che si estende su tutta la superficie. La griglia è composta da linee rette che si intersecano, creando una serie di spazi quadrati e rettangolari. In al centro della griglia, c'è una struttura che sembra essere un edificio o un monumento, con una forma che si staglia contro il cielo. La griglia è sovrapposta a un paesaggio che sembra essere un deserto o una zona arida, con alcune rovine e detriti sparsi. L'opera è una litografia, e il titolo è 'Gli Atti Fondamentali'.



DESCRIZIONE
 L'opera è una fotografia che mostra un'opera di restauro. In primo piano, c'è un uomo che si siede sulla sabbia, intento a dipingere o a disegnare qualcosa sulla sabbia. Accanto a lui c'è un secchio bianco. Sullo sfondo, si vede una struttura di pietra o cemento, che sembra essere un'opera di restauro di un edificio storico. La fotografia è in bianco e nero, e il titolo è 'Restauration du Lac Montbel'.

Nome Superstudio (1971) Superstudio (1971) 1971



En haut : Superstudio, Gli Atti Fondamentali (Les Actes Fondamentaux), Lithographie, 1971.
 En bas : Maarten Vanden Eynde, Restauration du Lac Montbel, Photographie, 2003.

notamment Natasha Myers appellent l'avènement d'une nouvelle ère qu'il qualifie de planthroposcène, mais il n'est pas possible aujourd'hui de supprimer notre impact et donc par la même occasion de retirer l'humain de nos réflexions. Ainsi dans une optique d'exploration des possibilités de construction et selon une vision plus large des formes de vies concernées par le bâti, il me semblait évident de tisser des liens entre l'humain, le végétal, l'animal, les êtres simples (bactéries, virus ...) et le « non-humain » en général. Le but étant de détacher l'humain du centre de mes démarches pour une meilleure appréhension de la conception.

En réalité, il existe une multitude de pratiques, à toute échelle, déjà mise en place améliorant nos conceptions : « dans l'agriculture certains abandonnent tous traitements chimiques quand d'autres renoncent à l'acharnement du labour », plus localement certains cherchent à « affirmer la capacité de l'agriculture à préserver la biodiversité sauvage », d'autres considèrent que « le maintien de pratiques pastorales, mesurées, prudentes, constitue une garantie de protection pour un grand nombre d'espèces incapables de survivre dans l'environnement binaire (fermé/ouvert) ou encore certains appliquent des mesures de compensation écologique. Mais le problème qui se pose est que toutes ces pratiques ne relèvent pas d'une écologie sincère et mène souvent sur la voie du verdissage « greenwashing » notamment en architecture, à savoir un simple procédé de marketing pour donner une image trompeuse de responsabilité écologique. Les architectes étant considérés comme écologistes modérés, ont beau parler des bienfaits de ce verdissement sur la qualité de vie des citoyens, à savoir le bien-être, le rafraîchissement, la réduction de la pollution de l'air ou entre autres le « développement durable », terme développé dans les années 1960 qui à l'origine critiquai un mode de croissance productiviste et prônait « le processus d'évolution durant lequel l'exploitation des ressources, l'orientation des investissements, l'avancement du développement technologique et les transformations institutionnelles étaient conformes à nos besoins aussi bien futurs que présents.¹⁹ ». Mais au fur et à mesure, le terme s'est transformé en un mot-valise, étant donné qu'il va dans le sens de chacun de nos souhaits à savoir social, économique et

19. Définition proposée en 1987 lors de la commission Brundtland sur l'environnement et le développement.

environnemental, et évidemment chaque acteur employant ce terme, tire le terme à son avantage et déforme le triangle équilatéral dans le sens qui l'intéresse. Ainsi, planter des arbres et faire des toitures végétalisées n'est pas la solution magique, mais simplement l'argument pour faire ce qu'il nous plaît. De plus, ces « bienfaits » ne représentent rien s'ils s'appliquent uniquement à l'humain. Si nous envisageons les végétaux comme forme de technologie de nettoyage de l'air, il faut d'abord prendre en compte leur façon de vivre, de se multiplier et comprendre comment vivre avec eux, faire la conception du nouveau avec eux. Néanmoins, il ne faut pas considérer le travail de renaturation comme « gadget », mais comme un des points d'une longue stratégie.

Le mot renaturation qui est à la base de la restauration écologique, faisait d'abord partie du vocabulaire des biochimistes, et fut repris, courant des années 2000, par l'AFNAV association française de renaturation avant d'être introduit et répandu dans le vocabulaire courant. Depuis, les écrits sur cette thématique se sont démultipliés et de nombreuses personnes comme Baptiste Morizot, enseignant-chercheur en philosophie ou encore Baptiste Lanaspeze, auteur de plusieurs ouvrages sur la métropole de Marseille, nous proposent des solutions aux perturbations écologiques. Solutions qu'il faut prendre avec des pincettes, qu'il faut laisser mûrir ou compléter parfois. Mais dans un sens, chacun à sa propre vision de l'écologie et sa propre approche vis-à-vis de ces perturbations, quelles seraient donc les limites ? À chacun de se les définir. Dans le cadre de l'agriculture, notamment, au lieu de chercher dix mille solutions et/ou explications aux maux de la terre, Masanobu Fukuoka (écologiste conservateur) se découvrit une méthode, celle du « non-agir ».

« Ma conviction était que les récoltes poussent d'elles-mêmes et qu'on n'a pas à les faire pousser. J'avais agi persuadé qu'on devrait laisser chaque chose prendre son cours naturel, mais j'ai remarqué que si vous appliquez cette façon de penser d'un seul coup, les choses ne tardent pas à aller mal. C'est de l'abandon, non de l'agriculture sauvage. »²⁰

20. Masanobu Fukuoka, Ibid, p42.

Sa voie est opposée aux méthodes habituelles, quelle manière de cultiver ferait plaisir, serait naturelle et aboutirait à un travail plus aisé et non plus dur ?

« La raison pour laquelle les techniques perfectionnées semblent nécessaires est que l'équilibre naturel a été tellement bouleversé par ces mêmes techniques que la terre en est devenue dépendante. »²¹

Dans sa quête, expérimentale comme il nous le décrit, du «non-agir», il tenta tant bien que mal ce qu'il pensait être l'agriculture sauvage, à savoir ne plus maîtriser les plantes et les laisser à elles même. Il lui fallut anéantir plus de 400 arbres de son verger pour enfin comprendre de quoi il advenait, dans la mesure où on éloigne les plantes de leur forme naturelle, la taille, les engrais, etc. deviennent nécessaires, car elles n'arrivent plus à suivre. Ainsi, à l'inverse, si l'on amoindrit nos interventions jusqu'à ne plus intervenir du tout, la plante retrouvera ses propres mécanismes d'évolution et de défenses. Mais qu'est ce que cela donnerait si l'on projetait sa méthode sur nos organisations urbaines et nos espaces urbains végétalisés. À titre d'exemple, prenons les parcs. Tous les ans, à la venue de l'automne, les feuilles commencent à recouvrir les sols enherbés de nos parcs. Pour les garder « propre », on vient retirer ces feuilles, laissant derrière elle une pelouse immaculée. La décomposition des feuilles n'a alors plus lieu et d'année en année les sols se vident de leurs aliments essentiels et par épuisement des sols, l'humain se retrouve à devoir mettre de l'engrais sur ses plantes. Mais si on laisse les feuilles au sol, il entretiendra sa fertilité naturellement, en accord avec le cycle ordonné de la vie des plantes et des animaux. Et cela ne s'applique pas qu'aux parcs, aux jardins ou à l'agriculture. Quand on crée un environnement malsain, de nouveaux écosystèmes se forment, parfois dangereux, des bactéries peuvent se développer, entraînant la prolifération de maladies et dès lors, la médecine devient nécessaire. Et il en va de même pour l'architecture. Les êtres humains par leurs tripatouillages causent toutes sortes de dommages, et avec l'accumulation et le temps ils cherchent par tout moyen à les réparer.

21. Ibid, p44.

« Dans la mesure où la société humaine se détache d'une vie proche de la nature, l'éducation devient nécessaire. »²²

C'est bien beau et arrogant, mais tout comme un chacun, je participe à certains dommages, par exemple les plantes d'intérieur, je n'ai pas les moyens d'avoir un jardin en centre-ville donc j'achète ou je bouture des plantes en pot, mais la plante ne s'acclimata pas forcément et je me retrouve à devoir l'arroser tous les tant de jours, à l'abriter du soleil direct, à changer de terre fréquemment et même repousser les insectes qu'elle attire, pourtant dans le parc en contrebas de mon appartement cette même plante pousserait très bien sans mon aide. Et finalement y a-t-il un seul modèle et quel serait ce.s modèle.s naturel.s adaptés aux organisations urbaines ? Et avant même de se poser la question, chacun ou presque aurait tendance à dire que la « nature » est une bonne chose, mais pouvons-nous discerner de nos jours le naturel du non-naturel ?

Quand les humains se retrouvent confrontés à ce genre de problèmes, ne serait-il pas plus aisé de cesser en premier lieu les pratiques contre nature qui ont amené à cette situation ? Si, d'un point de vue écologique, le jardinier et l'agriculteur doivent réparer leurs dommages envers les non-humains et leurs milieux, l'architecte a aussi la responsabilité de réparer les dommages qu'il a causés. Si des mesures douces sont appliquées en agriculture, comme répandre de la paille et semer des trèfles pour contrôler les adventices, nommées mauvaises herbes, quelles pourraient être les mesures en architectures ?

« L'oreille d'un enfant reçoit la musique. Le murmure d'un ruisseau, le son des grenouilles coassant près de la rivière, le froissement des feuilles dans la forêt, tous ces sons de la nature sont musique – vraie musique. Mais quand divers bruits perturbateurs pénètrent dans l'oreille et la brouillent, la connaissance de la musique directe et pure de l'enfant dégénère. Si on le laisse continuer dans cette voie, l'enfant sera incapable d'entendre l'appel d'un oiseau ou le son du vent comme chants. »²³

22. Ibid, p46.

23. Ibid, p46.



Ana Mendieta, Flowers on body, 1973.

Si nous assumons qu'un modèle naturel était bel et bien préexistant et que celui-ci s'est petit à petit effacé au profit du capitalisme ou même par le biais du capitalisme. Quelle méthode pourrait être envisagée pour retrouver ce modèle ou quel serait les modèles à développer? « Comment vivre sur les ruines du capitalisme » ? La question utilisée comme sous-titre français du livre d'Anna Tsing, interroge sur les conditions de la vie post-humaine et le post-capitalisme. Même si l'Humain vit toujours à l'ère du capitalisme, celle-ci génère tout de même des délaissés²⁴ et des réserves²⁵ soit globalement du tiers paysage selon les termes de Gilles Clément.

À partir de là on se pose la question de l'après, de l'adaptation de la vie. Anna Tsing nous propose une anthropologie des interstices de la globalisation et du capitalisme. Et selon ses paroles, il y aurait bel et bien une vie après le capitalisme. Son exemple repose sur un champignon le matsutake. Le choix d'aborder le tiers paysage par ce biais est dû au concept d'hybridité²⁶ qu'il incarne. Pour elle, l'anthropocène se caractérise par un capitalisme destructeur et des conséquences environnementales qui l'accompagnent. D'un côté, le champignon serait selon ses dires la première « créature vivante » à avoir émergé des paysages désolés d'Hiroshima. De l'autre, même après avoir essayé de le faire pousser artificiellement, on s'est rendu compte qu'il ne peut vivre que dans les ruines laissées par l'activité humaine. Il ne survit donc pas aux perturbations humaines, mais il en dépend. Il naît donc des friches du capitalisme. Les potentialités post-capitalistes existent donc et par conséquent un modèle naturel est envisageable. Et enfin pour sa commercialisation le concept d'hybridité fait surface. Ce champignon, de nos jours récoltés en Oregon aux états unis est cueillis par des immigrants asiatiques qui ont adopté un mode de vie villageois au

24. En suivant la définition de Gilles Clément, « le délaissé procède de l'abandon d'un terrain anciennement exploité. Son origine est multiple : agricole, industrielle, urbaine, touristique, etc. Délaissé et friche son synonyme ».

25. Toujours selon Gilles Clément, « La réserve est un lieu non exploité. Son existence tient au hasard ou bien à la difficulté d'accès qui rend l'exploitation impossible ou coûteuse. Elle apparaît par soustraction du territoire anthropisé. »

26. Caractère de ce qui est hybride, résultant d'un croisement de deux choses, natures, fonctions, etc. Ici l'hybridité se joue, dans le sens où le champignon pousse de manière « naturelle » ou « sauvage » tout en dépendant de l'activité humaine.

beau milieu des forêts américaines. Son organisation et son commerce direct avec les premiers acheteurs s'apparentent à une économie de don. La collecte dépendant des saisons assure à ses groupes marginalisés une subsistance indissociable d'une certaine précarité. Néanmoins la revente peut générer des profits considérables, mais ce n'est pas pour cela que la collecte est appréciée. La collecte est intégrée comme nouveau modèle de vie plus naturel qui s'oppose au productivisme et au progrès et qui surtout se caractérise par une quête de libertés (spirituelle, d'entreprendre, de survie, etc.).

Mieux comprendre le « non-humain »

L'Holobionte et le choix des mots

« Les mots ne changent rien. Mais, sans eux, aucune transformation n'est possible. »²⁷

Même si cela paraît contradictoire pour parler du non-humain je vais d'abord m'attarder quelque peu sur l'humain. De manière scientifique, on aurait tendance à parler d'individu, ce qui étymologiquement nous forcerait à penser cet être comme indépendant et singulier, ne devant sa vie qu'à lui-même. Or, en suivant l'argumentation de la biologiste Lynn Margulis, la propre existence d'un individu lui est offerte par des milliers de microbes, composants des microbiotes grâce auxquels il peut vivre et par conséquent se définir. Ce pour quoi on pourrait dorénavant utiliser le terme « d'holobionte »²⁸. De plus, comment vivrait l'humain sans ses chères petites plantes et petites bêtes qui le nourrissent de son premier souffle jusqu'à sa mort ? Sachant dorénavant qu'il n'y a pas que l'humain, étant donné que l'on fait partie d'un tout, on peut se questionner sur le vivant dans sa globalité. En s'éloignant des symbioses microscopiques de l'holobionte qui nous rendent pluriels, et en passant sur une échelle plus

27. Youness Bousenna, «Un horizon pour l'Anthropocène», dans *Bascules*, Socialter, 2021, P.9-10.

28. Le néologisme vient de holos (le «tout») et bios (la «vie»). Sur l'origine de cette notion: Jan Baedke et al., «The holobiont concept before Margulis», *Journal of Experimental Zoology*, n° 334 (3), mai 2020.

large, on se rend compte que nous sommes qu'une espèce sur quelques 9 millions. Et même si l'humain adore nommer ce qu'il découvre, seulement 1.6million d'espèces vivantes ont été nommées et classifiées laissant pour compte 86% des espèces terrestres et 91% des espèces marines.

Dans le petit fascicule «Le chez-soi des Animaux», Vinciane Despret nous fait part d'une petite histoire sur les noms des animaux. « Ève, au jardin du paradis, aurait eu l'idée de proposer aux animaux de rendre les noms qu'Adam leur aurait donnés. »²⁹ Les noms étant attribués par l'humain, ceux-ci relatent donc de la vision humaine sur l'animal et par conséquent ses préjugés et ses peurs. Prenons un exemple simple, en entendant le mot rat, certains comprendront que l'on parle de l'animal, mais plus généralement on sous entendra la peur, la maladie ou encore la mort (aux rats). Et cette conception ou compréhension d'un terme se façonne à partir de l'histoire, individuelle et collective, que chacun entretient avec la chose ou l'être énoncé. Dans ce récit, pour se détacher de ces noms d'emprunt imposés, les animaux se mirent tout un chacun à se trouver de nouveaux noms qui ne seraient évidemment pas des mots humains. Pour certains ce seraient des odeurs, des mouvements, des danses, etc. En découvrant leurs nouveaux noms, leur monde allait changer et par la même occasion la vision de l'homme sur ceux-ci aussi. Hélas les animaux ne trouvèrent rien qui leur convenait strictement à eux, mais élaborèrent toute une liste de noms : pour certains ce serait « chez moi, c'est encore chez moi », car le chez soi est une « extension de sa demeure, de son abri, [c']est un prolongement, une extension de son corps », mais pour d'autre leur chez-soi serait, ce que « nous fabriquons », ce que « nous creusons », tandis que pour d'autres encore ce serait ce que l'humain appelle « territoire » alors tout peut devenir son chez-soi.

Le chez-soi n'est donc pas ce qui est à moi, mais « c'est moi », chaque petit morceau d'espace que nous transformons en y laissant un peu de soi devient une partie de nous même s'il ne nous appartient pas. « Chaque chose que chaque animal perçoit dans son environnement prend pour lui une signification particulière. ». Ainsi ce qui sera pour lui une extension

9. Vinciane Desprey, «Le chez-soi des Animaux», Actes Sud, janvier 2017, p5.

de soi, ne devra pas être attaqué ou détruit vu que cela fait partie de lui. Et ce que je trouve intéressant à cela c'est que pour chaque humain, s'ils venaient à se poser la même question, les réponses seraient équivalentes. Si je tentais de me présenter, mon seul prénom ne suffirait pas, et je finirai à mon tour à me décrire et me définir par mes cations, mes choix, mes goûts, mon chez-moi, moi. Par conséquent l'humain n'est plus si éloigné de l'animal que l'on ne le pense. Pour d'autres êtres vivants, le chez soi et donc le soi sera l'espace où l'on s'exprime, pour d'autre là où l'on se cache, là où l'on se retrouve, ça pourrait aussi être simplement de raconter une histoire, le lieu où l'on aime, ou encore ça pourrait être le « chez nous ». Toutes une panoplie de « chez-soi » et donc « soi » qui montre bien que les véritables architectes de la nature ce sont eux, ce sont nous, les animaux. « Ce sont nos constructions qui nous rassemblent et qui font de nous des êtres sociaux. ». Les humains, ont pris connaissance de cela et l'on mit à profit, mais là où le manque se fait sentir c'est sur la communauté d'intérêts ou la symbiose par laquelle chacun gagne dans cette association. Que ce soit dans l'histoire de l'agriculture ou des jardins, il s'agit à chaque fois d'une instrumentalisation du vivant dans avec pour argument la perspective d'un profit réalisé au seul avantage de l'humain... Loin donc de la symbiose et communauté d'intérêts. Faudrait-il forcément trouver un avantage à cette cohabitation avec les animaux ? Tout comme eux, l'Humain n'a pas choisi d'être là, mais il est bel et bien là, donc autant rendre notre monde meilleur, « pour chacun et pour nous tous, notre « chez-nous ». »³⁰

Connaître son environnement

Le vivant à l'origine de son environnement

L'Humain pense bien souvent que l'extinction de masse, la continuelle diminution des ressources, les changements climatiques que nous traversons depuis quelques siècles nous pousseraient petit à petit à notre chute. Pour donner quelques chiffres: «41% des espèces [d'insectes] sont

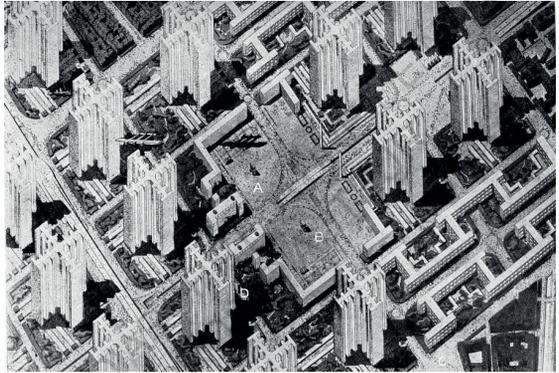
si l'on pense le temps comme cyclique, cela s'est déjà produit et cela se reproduira même bien après notre extinction. L'habitabilité de la Terre due à un heureux hasard il y a quelques Milliards d'années pourrait donc être remise en question ? Selon l'hypothèse Gaïa³² de Lovelock et Margulis, l'habitabilité de la Terre n'est pas donnée extérieurement au vivant, c'est le vivant lui-même qui conçoit et construit son milieu et ses conditions d'existences. « Gaïa est le nom désignant une entité : l'ensemble des vivants et l'environnement global avec lequel ils interagissent. »

En ce sens, les évolutions climatiques, de quantités des ressources ou encore d'extinction appuyées précédemment ne seraient que l'évolution de Gaïa et par conséquent les vivants pourraient réguler leur milieu pour maintenir la propre habitabilité de leur milieu. Les vivants transforment la chimie et le climat de la Terre. Dans les années 70, Lovelock et Margulis, après avoir analysé les compositions atmosphériques et océaniques selon l'hypothèse Gaïa, en sont venus au point que bien que les vivants dépendent de ces variables, ce sont aussi eux qui les modifient. Par la photosynthèse, les plantes produiraient environ 1/5ème de l'oxygène sur Terre³³, et en ce qui concerne le gaz carbonique, même si l'humain en produit probablement à outrance (25 Gt en 2000 pour 37.1 Gt en 2018 selon le «Global Carbon Budget 2018», Earth System Science Data), sous des effets de sédimentations le vivant se transforme après sa mort en roches organiques stockant ainsi le gaz dans le sol. Par l'érosion et l'effet du vivant, ces gaz sont réintroduits dans l'air, créant de nouveaux minéraux, bactéries, vivants... tout comme dans certains cas leur extinction. Cela influence également le climat sur des échelles de temps plus longues. Comme vu précédemment, Paul Crutzen détermine notre nouvelle ère géologique comme étant celle de l'anthropocène, passant d'un caractère global des vivants selon l'hypothèse Gaïa au caractère central unique de l'humain. L'habitabilité ou dans certains cas in habitabilité de la Terre

32. L'hypothèse Gaïa, initialement avancée dans les années 70 par James Lovelock et Lynn Margulis, est une hypothèse selon laquelle la terre serait un superorganisme constitué par l'ensemble du vivant, dont l'écosystème total s'autorégulerait et où chaque espèce vivante se régulerait au profit de l'ensemble. L'activité cognitive de Gaïa s'appliquerait alors à l'échelle de la planète. Cela signifierait qu'à l'heure d'aujourd'hui, l'être humain agirait comme il le fait dans la poursuite de l'évolution de Gaïa.

33. Sébastien Dutreuil, «Comment le vivant a construit l'environnement de la Terre», dans *Bascules*, Socialter, 2021, P.36-41.

De haut en bas :
Le premier Tanji : le Tanji de map'o
(1962-1964)
Paris par Le Corbusier : le plan Voisin
(1922-1925)
Nouvelle partie de Séoul, Tanji du
quartier d'Appujeong (1976), JEON
Min-seok
Carte postale : La cité radieuse (1947-
1952)



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOURCE

serait donc due aux transformations considérables que nous aurions engendrées. Mais si l'on s'en tient seulement à nos agissements, on aura du mal à sortir du cul-de-sac.

Et après de nombreuses réflexions et discussions avec des professeurs au sein de l'école d'architecture ou même amis et connaissances dans divers domaines, il me convient de dire que «L'habitat» est devenu une simple marchandise dans notre société capitaliste, on parle d'ailleurs de produits immobiliers. Les villes se construisent sur des modèles similaires, sur les mêmes organisations et mêmes principes. Pour exemple, lors de mon échange à l'étranger dans le cadre de mes études d'architectures, j'ai eu l'opportunité d'aller étudier en Corée du Sud. Là bas, comme mes professeurs ont pu me le dire, la ville de Séoul reprend notamment encore aujourd'hui des principes architecturaux et urbanistiques promulgués par Le Corbusier qui ont été abandonnés même chez nous depuis quelques années, car plus adéquats à nos manières de vivre, etc. Et même, en se recentrant sur la France, les discours politiques suivent la norme, la sécurité et avancent au plus vite et au mieux avec la technologie. Le secteur de la construction n'a plus d'âme, il est devenu générique, industriel, polluant, déshumanisé et finalement dans l'architecture contemporaine la question d'habitabilité reste discutable au sens où même certains architectes (professeurs à l'école d'architecture de Nantes notamment que l'on ne citera pas) eux-mêmes ne vivraient pas dans leurs propres créations. Cela est pourtant bien le cas pour certains projets, mais globalement ce n'est pas une réalité vécue.

Un autre aspect qui a souvent pu être relevé comme signe d'in-hospitalité est la désertification des villes, non pas au sens où les villes seraient désertées, fuies ou inhabitées (et encore), mais dans les sens où celles-ci sont devenues uniformes. Il n'y a plus de biodiversité, géodiversité, morphodiversité ou encore ethnodiversité, la ville est déserte. Et pourtant c'est cette esthétique et éthique désertique que notre modernité a choisi et qu'une majorité souhaite reproduire ou du moins reproduit. Comme nous le décrit le site du gouvernement [ecologie.gouv](http://ecologie.gouv.fr), même si les espaces naturels, agricoles et forestiers de nos territoires que ce soient urbains ou ruraux semblent recouvrir de vastes surfaces, du fait de l'artificialisation des sols

ceux-ci diminuent et à un rythme important. «En France, entre 20 000 et 30 000 hectares sont artificialisés chaque année. Cette artificialisation augmente presque 4 fois plus vite que la population, et a des répercussions directes sur la qualité de vie des citoyens, mais aussi sur l'environnement.». Et pour en revenir à l'architecture, celle-ci étant devenue un bien de consommation, elle ne s'utilise plus de la même façon et notamment ne se prête plus aux formes de communautés et d'habitabilités. Celles-ci sont donc difficiles à remettre en place, on perd petit à petit certaines notions, vestiges de nos mémoires d'enfants, comme celle du voisinage, de l'entraide ou encore du troc.

Nos architectures ne sont plus vivantes et nos écosystèmes se meurent. Elles ne sont plus pensées par des architectes, des ouvriers, des usagers au sein d'un milieu et du vivant, mais seulement au sens des modes et normes actives sur le moment. Les villes sont tout bonnement «dépossédées» passant d'anciens lieux communs à un environnement aseptisé et fonctionnel. Mais quelle est donc l'architecture dont je vous parle? Déjà, pour clarifier mon propos je ne parle pas de bonne ou mauvaise architecture, seulement d'un état des lieux. Ce n'est pas forcément celle que l'on aborde en cours, mais plutôt celle qui émerge et submerge mon environnement et mon entourage. L'architecture est devenue la simple maximisation spatiale au vu des budgets avec pour meilleur exemple l'école supérieure d'architecture de Nantes, c'est aussi le respect des normes et réglementations, parfois des études techniques, dans certains cas d'éventuels désirs personnels, mais finalement souvent copiés-collés d'un modèle en vogue et enfin s'il reste de l'argent pour l'architecture, il est possible d'avoir une petite touche esthétique et à la limite la présence de végétal pour au mieux égayer le visage des clients quand ils regardent les plans. Mais bien évidemment, tout comme pour certains ce progrès du monde moderne semble merveilleux, pour d'autres le progrès nous mène vers l'échec.

«Pour moi, le diagnostic est simple nous allons vers une disparition annoncée, peut-être programmée de l'architecture.»³⁴

34. Alain Sarfait, janvier 2018.

Tout est fait pour remplacer l'architecture, ce qui dans un sens facilite nos vies, mais nous rend dépendants et de fait remplace la conception architecturale. Nos frigos remplacent nos celliers et caves, nos isolations et systèmes de chauffage rendent archaïques l'utilisation des animaux, de la paille ou encore des cheminées pour se chauffer. Pour un habitat sain il faut de lumière, et qui dit lumière dit vitrages, il nous faut donc uniquement des fenêtres partout. Et de nos jours, surtout après la crise du Covid, les coûts des matériaux et de la main d'œuvre artisanale deviennent trop chers, car de plus en plus rares. Et comme ci cela ne suffisait pas les nouveaux standards sont de plus en plus nombreux et moins chers, et en découle donc la disparition progressive des traditions, coutumes et mœurs alors uniquement présentes dans nos mémoires ou dans des espaces reculés et délaissés. Et si l'on peut en tirer une seule chose, c'est qu'ainsi, peu, voir plus aucun édifice n'a de rapport avec son environnement. Comme parachutées au milieu de nulle part, ce ne sont plus des architectures, car elles sont tout bonnement détachées de tout contexte. Un Supermarché ou un immeuble pourrait être construit partout et nulle part en même temps, personne ne verrait de différences.

Mais pour autant, tout n'est pas à jeter ou revoir. On ne peut pas toujours cracher sur l'uniformité, car la discipline architecturale dépend tout de même d'une cohérence spatiale. Et bien que ce soit parfois triste, cela dépend simplement de nos goûts. Certains critiqueront le pavillonnaire³⁵ français ou les Tanjis³⁶ coréens tout comme d'autres les trouveront plus que satisfaisants, voire même vivants. Et même, en s'éloignant des constructions contemporaines, de nombreuses personnes s'entendront sur l'intérêt, l'esthétique ou encore la fonctionnalité de l'uniformisation haussmannienne ou des maisons traditionnelles bretonnes. Ce pourquoi, malgré la potentielle uniformité, et en réponse à ces villes désertes et jetables il conviendrait sûrement à tous, de simplement les reconnecter

35. L'habitat pavillonnaire ou individuel correspond à un paysage caractéristique des périphéries urbaines et de la seconde moitié du XXe siècle, dans lequel les logements individuels dominent. Toute maison individuelle n'est pas un pavillon puisque celle-là peut être un bâtiment ancien tandis que celui-ci est nécessairement le fruit des techniques de construction standardisées apparues au XXe siècle.

36. Les Tanjis peuvent être décrits comme des ensembles démesurés de barres ou tours implantées d'origine principalement en périphéries des grandes villes, mais qui au fil du temps commencent à remplacer tous vestiges des villes traditionnelles coréennes ou non par manque de place.

à leurs milieux, leurs populations humaines ou non, de les penser en fonction du climat, des rythmes et de construire de manière durable et au mieux cyclables (upcycling³⁷). Mais comment à l'heure actuelle, faudrait-il se comporter pour contribuer à cette conception durable de notre avenir? Selon Berg et Dasmann³⁸, l'hypothèse du biorégionalisme serait une solution. Le bio régionalisme serait né des cendres du mouvement «Diggers», à savoir de joyeux anarchistes libertaires des années 60 qui ont initié l'idée du retour à la terre. Le retour à la Terre consiste à constater les dommages causés par les populations sur leur environnement pour par la suite à vivre in situ, soit concrètement s'intéresser aux fonctionnements et besoins de chaque écosystème et milieux. Et comme ont pu le dire Berg et Dasmann, l'idée de biorégion «souhaite faire référence au contexte géographique autant qu'au contexte cognitif à savoir aussi bien à un lieu qu'aux idées développées à propos des manières de vivre en ce lieu.»

Apprendre à désapprendre

Plouc pride où l'exemple des campagnes

S'il faut se reconnecter aux milieux, il serait alors intéressant de voir dans lequel on a évolué. Je suis né à Nantes, et ai toujours vécu à Carquefou, dans le « Bas pays » situé à l'Est du bourg, en parallèle de l'Erdre. Comme me l'ont raconté mes parents et grands-parents, Carquefou a pendant longtemps été considérée comme une commune exclusivement rurale. En 1956, seulement un quart des habitants vivaient dans la partie urbanisée de la ville, pour donc trois quarts dans les villages et hameaux. Bien évidemment avec les nouveaux rythmes d'urbanisation, avec la construction des lotissements et l'extension du bourg, cette tendance s'est réduite au point qu'en 1980, ils n'étaient plus que 25% à vivre en milieu rural. Mais loin d'avoir disparu, ces villages sont bel et bien restés attractifs, même

37. L'upcycling se traduit en français par surcyclage ou encore upcyclage, ce qui pourrait se définir par "recycler par le haut". L'upcycling est une sorte de super recyclage qui est devenu en quelques années l'une des grandes tendances en matière d'économie circulaire. L'objectif est de récupérer des matériaux ou des produits dont on ne se sert plus, dans le but de créer des objets ou produits de qualité supérieure. Définition: Les horizons.

38. Mathias Rollot, «Les Territoires du vivant, Un manifeste biorégionaliste», François Bourin, 2018.

si de nos jours on les discerne que de par la toponymie de leurs rues. Le village de la Savaudière est un parfait exemple des mutations vécues par les villages carquefoliens. À la fin des années 40, le village comptait une quinzaine d'habitants pour une totalité de 7 fermes. Les familles Bretéché, Lebert et Dugué, y cultivaient des céréales, des légumes et de la vigne. Les dernières activités s'arrêtèrent en 1965 et lors de certains départs en retraite les terrains furent vendus et/ou redivisés puis redistribués aux enfants et petits-enfants. Si bien que de nos jours près de deux cents nouvelles habitations ont pris place sur ces terres. Mes parents ont aussi profité de ces événements, et ont, en 1999, construit leur maison sur les restes de ce qui anciennement était une grange et une porcherie. Ainsi, n'ayant pourtant jamais véritablement vécu en campagne, étant donné que celle-ci s'était déjà totalement transformée avant même ma naissance, mes connaissances et amis ont toujours pensé ou du moins considéré que je venais du milieu rural, pour les seules raisons que dans mon quartier, il y avait plus de verdure que d'habitation et que derrière la maison de mes parents se trouvait des champs. Même si cela ne m'a jamais spécialement dérangé, cette séparation entre urbanité et ruralité m'a toujours questionnée, en quoi et pourquoi la modernité prévaudrait-il sur les paysages ruraux ?

La vision habituelle de notre société, véhiculée sur la scène médiatique, sur la campagne est souvent négative voir rétrograde, mais grâce à ce point de vue nous pourrions prendre à contre-pied la situation et insister sur la nécessité de se réapproprier notre passé commun de ruraux (du moins pour certains) pour concevoir un nouvel imaginaire collectif. L'auteure V. Jousseume³⁹ établit l'histoire humaine en 4 ères historiques (non géologique) pour nous guider dans la compréhension du sujet. Ère sauvage ou de la mère, de 5000ans à 6000 ans avant l'ère moderne (BCE) serait celle des chasseurs-cueilleurs. Qui cède le pas à l'ère paysanne, allant jusqu'en 1750, pendant laquelle l'humanité se serait tournée vers la production et l'échange de nourriture, s'organisant politiquement comme monarchie. C'est ensuite au tour de l'ère de la modernité, avec l'industrie menée par le capital sous la forme de démocratie représentative. Et enfin

l'ère d'aujourd'hui dite de la noosphère, basée sur une démocratie directe pour produire et échanger des éléments immatériels. Ces différentes ères toutes allant vers une progression n'ont sué avancer sans dégrader en retour notre cadre de vie. L'urbain envahi accapare tout le territoire. Pour le discours dominant modernité signifie ville et paysannerie signifie saleté, crédulité, ignorance. Ces équivalences sont intégrées dans les modèles et les outils statistiques qui font de plus en plus disparaître la ruralité des méthodes et discours de gouvernement. Pour l'INSEE tout élément du territoire ne se définit plus que par sa dépendance à un centre urbain, dépendance aussi peu ou prou financière. Mais cet état de fait a pu plusieurs fois être renversé, comme lors des réactions des zadistes⁴⁰ ou encore des gilets jaunes⁴¹ caricaturés comme ignares ou rétrogrades.

En attendant, on reste dans l'impasse. C'est pourquoi il conviendrait peut-être de réagir tout en s'appuyant sur le pouvoir du langage et des noms des choses. Alors que la modernité a amené la population à se déplacer pour suivre l'offre de travail il serait possible à l'inverse d'avoir le moyen de choisir son lieu d'habitat. L'imaginaire moderne modelé par le tourisme structure la construction (balcons, piscines, tennis...). Serait-il possible de revenir à un imaginaire de l'être et d'échapper à la solitude numérique et à la croissante précarité urbaine ? Le village fournit un cadre pour cette refondation. L'auteure redonne la signification au lieu de nos vies comme cadre de relations sociales, professionnelles et personnelles effectives. De ce droit au village il ne s'agit pas de faire un retour nostalgique au passé, mais d'inventer un futur à partir de nos mémoires paysannes et de faire converger les courants actuels écologistes⁴², paysans⁴³ et

40. Militant qui s'oppose à l'aménagement d'une ZAD (zone à défendre).

41. Le mouvement est apparu en octobre 2018. C'est un mouvement social spontané dont les revendications concernent l'amélioration du niveau de vie, le retour de l'impôt sur la fortune et l'instauration du référendum d'initiative citoyenne.

42. Du grec oikos (la maison) et logos (la science, l'étude, le discours), l'écologie est littéralement l'étude de l'habitat. Le terme apparaît en 1866 sous la plume d'Ernst Haeckel, biologiste adepte et promoteur de la théorie de l'évolution darwiniste. Il sert alors à décrire l'étude des habitats naturels, des écosystèmes et de leurs habitants (les êtres vivants). Mais l'écologie est aussi une idée politique : les prémices de l'écologie politique apparaissent en Occident, dès la deuxième moitié du XIXe siècle, en réaction à l'avènement de l'ère industrielle. Face aux pollutions et aux dégradations de la nature engendrées par les activités économiques et industrielles, de plus en plus d'individus vont commencer à revendiquer une forme de protection nécessaire de la nature.

43. Personne vivant du travail de la terre en territoire rural.

altermondialistes⁴⁴ vers une nouvelle convivialité. À partir de groupes à taille humaine, il doit être possible de faire échapper la nature à la soumission à la science et d'articuler la relation entre des groupes locaux et les organisations globales. La révolution ainsi esquissée est avant tout culturelle et pas seulement technologique ou politique. Comme dit plus haut, les ZAD, s'attaquant à l'indépendance de la sphère économique dans des territoires de luttes, en sont un parfait exemple. Par la lutte sociale et écologique, dans l'optique de ne plus être une ressource interchangeable, les zadistes, d'une solidarité spontanée, se retrouvent en ces lieux, forment leur communauté, leur village, et nous proposent de nouvelles manières de penser. Les zones à défendre servent à déconstruire la norme moderne pour penser les vies alternatives.

Dans un article de Reporterre, il est bien précisé qu'il n'y a pas qu'une seule ZAD, mais bien des ZADs, avec pour chacune leurs propres points de vues et motivations. Si les principales causes sont l'opposition à certains projets comme les GPII (grands projets inutiles imposés, correspondent aux projets, souvent d'États, qui engendrent la destruction des milieux naturels et humains, donc vivants, au profit du capital mondialisé.), ces territoires de lutte s'opposent à toute forme d'oppression que ce soit capitalisme, pollution, patriarcat, racisme, violences, etc. Mais cela ne s'arrête pas là, c'est un territoire « d'accueil inconditionnel », où se forme « un grand brassage, beaucoup de partage et de tolérance. » Comme nous le dit Plume, « On apprend à se débrouiller par nous-mêmes, c'est l'école de la déséducation » poursuit Tom. La « Déséducation » ou le « désapprentissage » ne représente pas pour moi le fait de revenir à un état primaire, enfantin ou sauvage, mais bien à une remise en question de nos choix, notre éducation et de nos normes. A-t-on encore besoin aujourd'hui d'une gouvernance œuvrant pour le capital mondial, ou faudrait-il mieux réfléchir à nos propres revendications communes et populaires pour nous libérer de l'étouffante société capitaliste ? Le retour

44. Dominique Plihon, «L'altermondialisme, version moderne de l'anticapitalisme?», Actuel Marx (n°44), 2008, p31-40.

L'altermondialisme est, en premier lieu, une démarche intellectuelle et politique fondée sur la critique de la mondialisation néolibérale – ce qu'exprime la notion d'« antimondialisation » – et sur la recherche d'une utopie réaliste : « un autre monde est possible ». L'altermondialisme se présente, en second lieu, comme un mouvement social ou plutôt comme un réseau de mouvements sociaux.

Agriculture
and Architecture:
Taking the
Country's Side

Exposition
27.02 –
29.04.2020

AGRI
CULTURE
AND
ARCHI
TECTURE
TAKING
THE
COUNTRY'S
SIDE



ARCHIZOOM

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOURCE AU DROIT D'AUTEUR

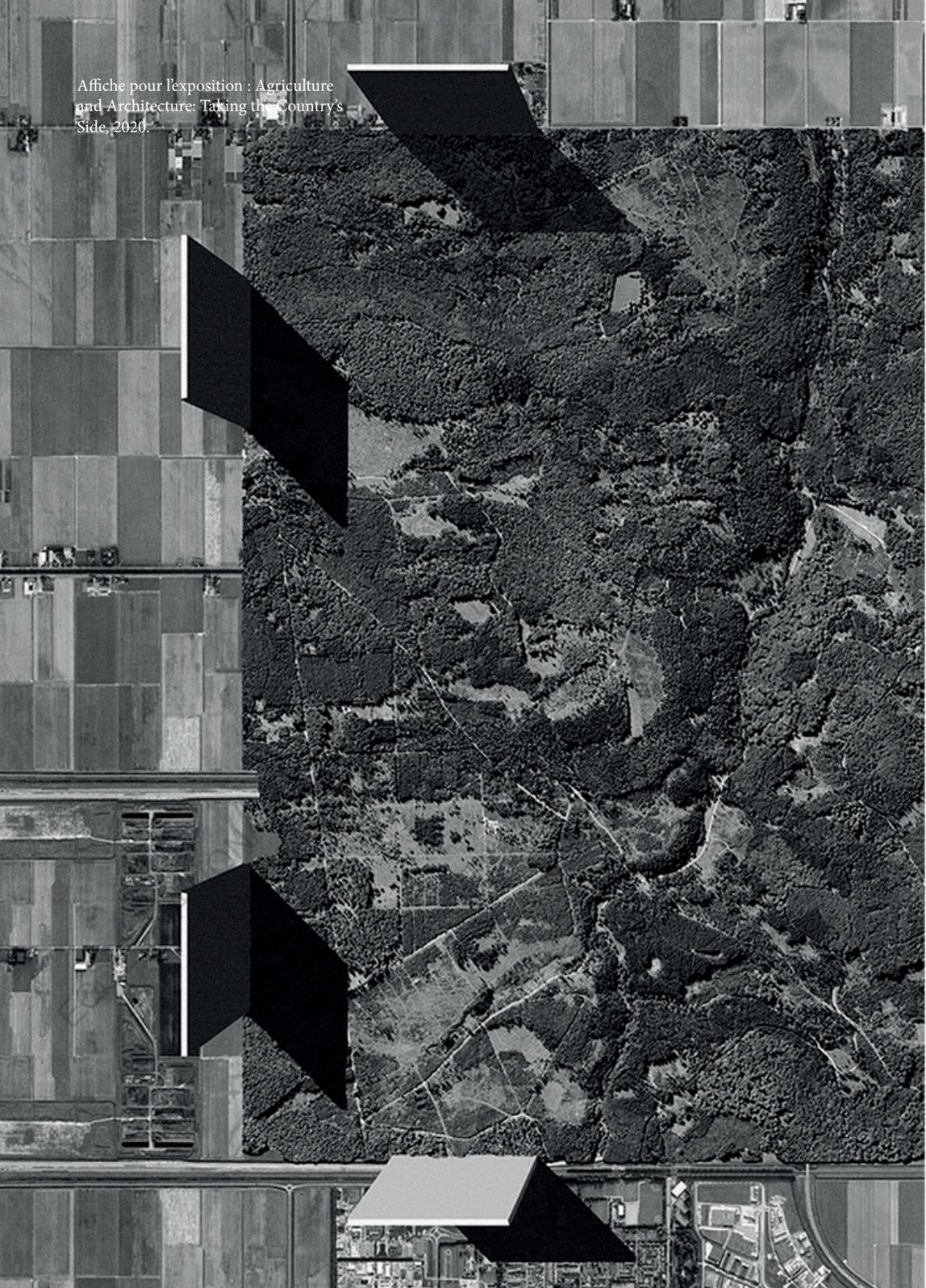
www.archizoom.ch

École polytechnique
fédérale de Lausanne
Bâtiment SG
www.archizoom.ch

lundi – vendredi
9h30 – 17h30
samedi
14h – 18h

EPFL

Affiche pour l'exposition : Agriculture
and Architecture: Taking the Country's
Side, 2020.



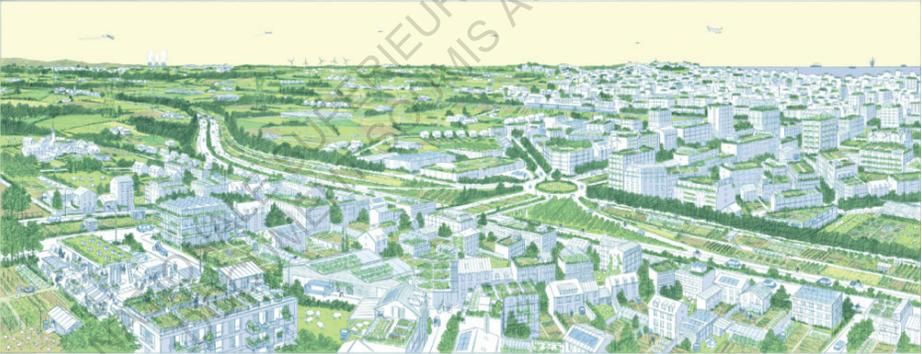
au territoire n'est en plus pas qu'une lutte figée et fixée à notre seul pays, la ZAD est une véritable ouverture sur le monde, qui montre bel et bien que le modernisme, le capitalisme et la mondialisation ont engendré de nombreux conflits et par conséquent de nombreuses luttes (No TAV en Italie, gare de Stuttgart en Allemagne, mine de Rosia Montana en Roumanie ou le territoire autonome de Rojava dans le nord de la Syrie). L'idée est de montrer que le capitalisme n'est pas la seule voie envisageable étant donné que cette gouvernance n'a pas porté les fruits revendiqués. En réapprenant à vivre autrement que par gouvernance et en introduisant dans l'agir politique la raison, la morale et l'affect, une voie vers un monde pluriel et meilleur est envisageable.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



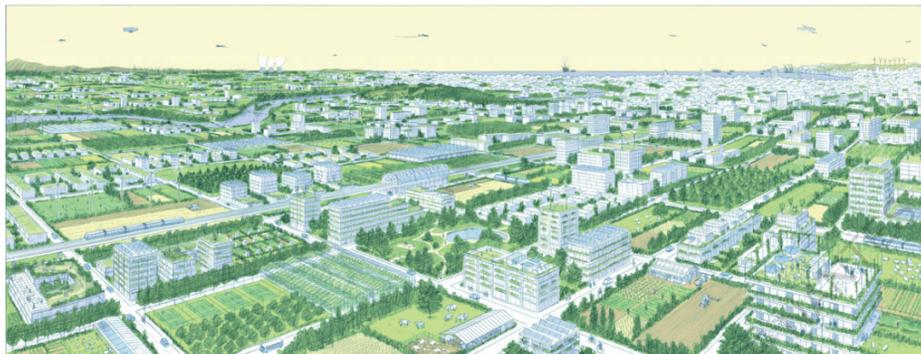
Incorporation. La métropole capitaliste absorbe la campagne, Martin Étienne.

C'est l'orientation de ceux qui pensent que le remède se trouve dans la poursuite de la concentration urbaine et dans l'intensification de la voie technologique. Superserres, fermes verticales, OGM, production hors sol, hydroponie. Dans ce scénario futuriste, les métropoles deviennent les tours de contrôle d'une campagne vidée de ses habitants.



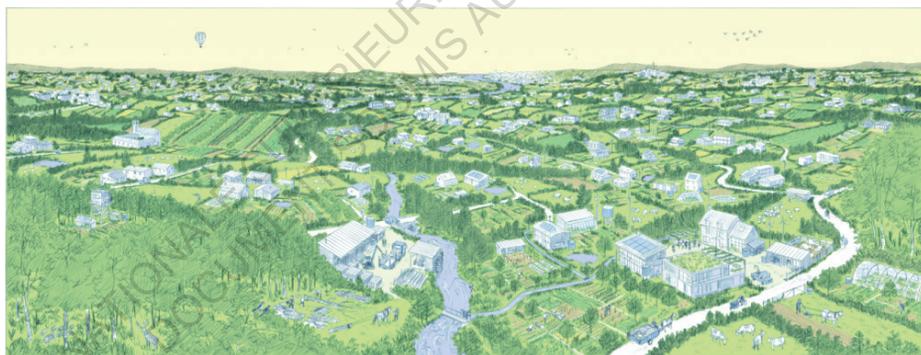
Infiltration. Les pratiques agricoles et horticoles colonisent les villes et leurs marges, Martin Étienne.

C'est la démarche, engagée dans les nombreuses initiatives d'« agriculture urbaine », qui investit les surfaces excédentaires ou délaissées des agglomérations existantes : friches, toitures, parcs, talus, etc. Sans remettre en question la logique et les réalités de la condition urbaine actuelle, ces initiatives se saisissent de la production, de l'approvisionnement et de la consommation alimentaires pour amorcer des collectifs et des pratiques solidaires dans les territoires déracinés des métropoles.



Négociation. L'urbanisme intègre l'agriculture à son programme comme une palette de nouvelles composantes.

Les espaces agricoles sont pensés comme des composantes à part entière de villes qui en retour sont conçues à partir des territoires qui les alimentent. Dans cette perspective d'«urbanisme agricole», les démarches de l'urbanisme et de l'agriculture renégocient leurs jurisprudences respectives et les renouvellent afin de se réinventer mutuellement.

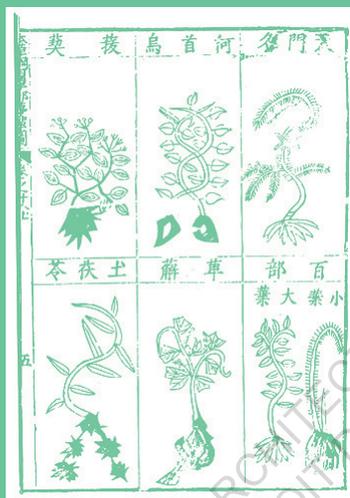


Sécession. De nouvelles formes de communes plus autonomes s'affranchissent de l'orbite des métropoles.

C'est la démarche, plus radicale et volontiers agrarienne, de ceux qui remettent en question l'hégémonie de la métropole. Quitter la ville en quête d'autonomie. On peut rattacher à cette nébuleuse d'initiatives toute une série de mouvements d'affranchissement et/ou d'enracinement communautaire à caractère politique comme les « Zones à Défendre » ou les regroupements de communes volontaires.

L'arbre à papillons

Je ne sais pas si j'y prête moins attention, mais depuis un certain temps je ne vois plus autant de papillons. Quand j'étais petit, au printemps et en été principalement, il y avait plein d'insectes qui volaient et bourdonnaient partout, des sauterelles, des libellules, des abeilles, des moustiques, même si je ne les ai jamais aimés, et des papillons. Certaines plantes étaient recouvertes de ceux-ci et notamment cet arbrisseau aux fleurs violettes, « l'arbre aux papillons ». Au fil de la journée l'arbre se déformait et se reformait, se garnissait et dégarnissait d'une multitude de couleurs, évoluant d'une part de son plein gré et d'autre part sous les danses incessantes des papillons qui l'entouraient. On avait d'ailleurs un de ces arbres près de la mare. Dans cette mare tous les poissons mouraient mystérieusement. On mit cela sur le dos de l'eau qui contenait beaucoup de fer. Mais finalement si l'on s'en tient aux origines de l'arbre à papillon, celui-ci est originaire d'Asie et se faisait communément appeler « herbe enivrant les poissons », d'où la mort des poissons.



Une des premières mentions de zuiyucao 醉鱼草 « herbe enivrante des poissons » (le nom normalisé actuel du buddleia) se trouve dans le Grand Traité de Matière Médicale: Bencao gangmu (Lecture de haut en bas et de droite à gauche)

Asparagus cochinchinensis tianmendong 天門冬, Fallopia multiflora heshouwu 何首烏...

Phoenix 凤凰, Paon 孔雀, Autruche 驼鸟, Aigle 鷹

Kräuter

On faisait beaucoup de randonnées et balades en forêts avec ma famille. Je n'ai jamais demandé pourquoi ils avaient cette envie d'être entouré de « nature » mais en tout cas je me réjouissais à l'idée de découvrir de nouvelles espèces et surtout de découvrir leurs histoires et utilisation. J'ai notamment découvert l'existence de la « Kräutchen Rühr-mich-nicht-an » (petite herbe ne me touche pas) ou balsamine des bois, dont la gousse éclate au contact des animaux pour disperser les graines, de la « sauerampfer » (oseille acide) qui comme le nom l'indique avait un goût légèrement acide, la grande chélidoine qui soigne les verrues ou encore la menthe aquatique qui pour moi représente l'odeur des petits lacs de forêts.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE



Illustration de la Balsamine des bois ou Großes Springkraut, Kräutchen Rühr-mich-nicht-an, Impatiens noli-tangere.



Défendre le vivant / La conception « post-humaine »

« Il faut protéger la nature! », peut-on parfois entendre. Mais quand allons-nous enfin rompre avec cette posture paternaliste? Car le vivant n'est pas une altérité faible et en danger: c'est un feu créateur qui préside à nos existences, nous a fait et finira par nous défaire. Protéger la nature: non. Mais plutôt unir la pluralité des luttes contre les forces de destruction à l'œuvre afin d'assurer que le monde reste habitable pour les[vivants].⁴⁵ ». Si rien ne résiste aux crises écologiques, aucun projet économique, ni proposition de nouvelles économies, ni réforme agricoles, etc.; et qu'à cela s'ajoute le fait qu'en tentant d'agir on se heurte souvent aux groupes d'intérêts capitalistes bien trop puissants, que nous reste-t-il comme solution? À l'heure actuelle, pour simplifier le propos, il existe plusieurs approches différentes des crises écologiques. On retrouve les « négationnistes » refusant d'admettre l'impact des activités anthropiques, les « conservateurs » qui eux à l'inverse estiment qu'il faudrait abandonner toute activité humaine, les « modérés » réfléchissant à un équilibre entre économie et écologie et enfin les « accélérationnistes » qui se rattachent à l'idée de transformer de la nature par la technologie.

Pour commencer, comme vu plus haut la nature n'est pas à protéger, devrions-nous supprimer la source de nos maux à sa racine? Devrions-nous débarrasser des êtres humains? Il est évident que non, et si l'on s'en tient au discours post-humain⁴⁶, l'idée reviendrait plutôt à mettre autre chose que l'humain au centre de nos démarches et par conséquent le vivant: regroupant toutes espèces, traitées comme citoyennes et auxquelles l'on devrait accorder un habitat. Il y a donc dans le post-humanisme une

45. Baptiste Morizot, *renouer avec le vivant*, socialalter, p81.

46. Le terme « post-humain » ici, ne s'apparente pas au courant de pensée qui s'intéresse à l'évolution inélectable entre le corps humain et la machine, mais de l'évolution du monde après le passage de l'humain. Il questionne donc la place de l'humain dans nos démarches et réinterroge le concept d'anthropocentrisme.

dimension de lutte. Mais aussi une dimension relative à la performance artistique et théâtrale permettant aux corps et donc toutes ses potentialités d'être vus et appréciés comme interprètes. Ce travail approfondit nos relations aux autres qu'humains et nous pouvons alors créer des habitats nouveaux qui ne soient pas que destinés aux humains.

Le mythe du bon sauvage

Le souvenir du primitif, les risques d'une modernité exogène, alternatives possibles ?

Pour revenir sur la définition de l'ethnographie énoncée auparavant, et plus spécifiquement sur le fait que l'on associe instinctivement ce terme aux populations dites « primitives », je me suis alors interrogé sur le rapport que l'architecte doit avoir vis-à-vis de ces populations. Comme nous le décrivent Philippe Descola et Alessandro Pignocchi à travers leur discussion dans le cadre du Festival « Oh les beaux jours »⁴⁷, des expériences de vies à travers le monde peuvent donner matière à penser aussi intéressantes que des expériences de pensées ou de conception depuis notre petit chez nous et plus globalement l'occident. L'émancipation des peuples en Europe est fondée sur l'accumulation des richesses et le progrès du « bien-être », mais en deçà découle souvent l'élimination et dissimulation de la dévastation de la nature, ou pour ainsi dire de la surface géoécologique⁴⁸ nécessaire au développement du libéralisme⁴⁹. Cela s'est fait notamment dans la quête des énergies fossiles, mais même bien avant cela par le colonialisme, dans les économies de plantation, le commerce international, l'esclavagisme, etc. Pour que le libéralisme devienne le

47. Philippe Descola et Alessandro Pignocchi, Festival Oh Les Beaux Jours!, podcast des frictions littéraires animées par Sophie Joubert, 31 mai 2019.

48. Le terme surface géoécologique, est un néologisme tiré du terme «Geoökologie» seulement employé en Allemagne et en Russie, qui s'apparente à une science de la terre qui se situe entre géographie physique, géologie et biologie et qui dans le cas présent remplace le terme de nature considéré comme dépassé et politiquement incorrect selon Philippe Descola.

49. Attitude ou doctrine favorable à l'extension des libertés et en particulier à celle de la liberté politique et de la liberté de pensée. Ensemble des doctrines politiques fondées sous la garantie des droits individuels contre l'autorité arbitraire d'un gouvernement (en particulier par la séparation des pouvoirs) ou contre la pression des groupes particuliers (monopoles économiques, partis, syndicats).

capitalisme moderne et industriel, cette dissimulation était nécessaire pour qu'ainsi la nature devienne ressource illimitée d'un point de vue philosophique et juridique. Et donc les humains dits occidentaux se différencient de la nature parce qu'ils ont les capacités morales et psychologiques qui leur donnent la maîtrise intellectuelle qui leur permet l'étude scientifique.

Mais pour en revenir sur la différenciation entre nature et culture, cette idée n'est pas la norme internationale, de nombreux peuples font le rapport entre leur société et leur environnement. Néanmoins ces appendices de la nature qui vivent dans un paradis à cueillir les fruits de la nature sont vus de manière tout autant positive que négative. La vision de Voltaire, à savoir négative, considérait les Amazoniens comme des brutes sauvages et cannibales qui ne méritaient pas le nom d'humain. Dû à l'incompréhension des institutions sociales de ces sociétés, une vision péjorative est née, on parlait de la légende noire, de l'enfer vert et de tribus cannibales jusqu'à sa formulation classique au XVI^e siècle comme « des gens sans lois ni rois ». Ces peuples faisaient peur, car ils ne possédaient ni institutions reconnaissables par les institutions européennes de l'époque, ni état, ni religion, en somme des peuples dispersés, sans temples et sans systèmes économiques. Cette simple frugalité sociale⁵⁰ n'était pas envisageable en Europe et faisait peur. Mais une dimension importante est apparue par la suite avec l'arrivée des anthropologues, ethnologues biologistes et agronomes, concrètement des gens portant des rapports de protection de la nature. Dans les langues amérindiennes notamment, il n'y a pas de traduction du mot « nature » qui est une conception sociale uniquement occidentale. On va donc complètement à l'encontre du Naturalisme occidental. Les occidentaux, sujets, se caractérisent de façon totalement singulière à l'intérieur des autres êtres, ils sont organisés par leurs facultés cognitives et morales, par le symbolisme et le langage qui les distingues donc des autres êtres, objets. À l'inverse, pour les animistes⁵¹,

50. La frugalité sociale est considérée comme un modèle pour une société plus prospère et durable, car il réduit la demande en utilisant les ressources disponibles de manière plus judicieuse. Mais dans le cas ci-présent, elle s'apparente aux sociétés empreintes de simplicité et de sobriété dans leur façon de vivre.

51. Personnes qui se rapportent à la conception d'Animisme, un système de pensée qui considère que la nature est animée et que chaque chose y est gouvernée par une entité spirituelle ou âme.

sujets, on a affaire à une intériorité, chaque être a une « âme », sa niche, son environnement, son territoire et sa disposition physique qu'il partage avec les autres êtres vivants, sujets. On passe donc d'un lien sujets/objets en occident à un lien sujets/sujets chez les Amérindiens, qui proposent donc un lien entre collectifs humains et non-humain. Le problème est que l'on ne sait pas comment s'y prendre en occident, bien cela arrive dans certains cas. Prenons l'exemple d'Alessandro Pignocchi, pour parler du cas des humains délaissés, il prend l'exemple du SDF, quand quelqu'un enjambe un SDF pour l'éviter, celui-ci est alors considéré comme obstacle donc en sorte un objet de gêne, qui n'est plus humain. Mais si celui-ci commence à parler et qu'on lui répond il prend alors le rôle de sujet.

Dans cette même réflexion prenons les animaux de compagnies, le pourcentage importe peu, mais beaucoup de personnes possèdent un animal de compagnie et malheureusement tout le monde ne les considère par pour autant comme étant nos pairs, êtres vivants. Les enfants auront tendance à les considérer comme leurs amis donc sujet/sujets, mais d'autre les considère plus comme accoutrement esthétique. Et même sans parler de ça, j'entends fréquemment que notamment le chien, serait le meilleur ami des humains. Dans les faits ce n'est pas vraiment ça, il faut s'en occuper, c'est encombrant, il faut le promener, l'éduquer, le promener à la laisse, etc., et encore on parle bien d'un animal domestique. Mais justement c'est aussi une question de savoir vivre et d'éducation, est-ce qu'en tant qu'enfant on voudrait être promené en laisse ? Et bien je pense que non, donc pourquoi imposer cela ? De quel droit se permet-on, nous humains ? Et bien que les populations marginalisées et « primitives » ne représentent pas la totalité des espèces étudiées par l'ethnographe, elles n'en font pas moins partie. Et en ce qui concerne la volonté de l'humain à les « aider » dans leur développement, je trouve l'idée plutôt honorable, mais encore une fois comment ne pas imposer notre conception ? En tant qu'architecte on peut se poser la question de comment concevoir un projet pour le non-humain. Mais si l'on se questionne sur le « pour », comme le dit Gilles Deleuze dans son Abécédaire⁵², on peut l'interpréter

52. L'Abécédaire de Gilles Deleuze est un documentaire français, tourné en 1988-89, qui consiste en une série d'entretiens entre le philosophe et son élève la journaliste Claire Parnet.



Apichatpong Weerasethakul, *Uncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*, 2010.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS AU



Joseph Beuys, I like America and America likes Me, performance, 1974.

comme étant « à l'attention de » tout comme « à la place de ». Il faut donc faire attention, même si « à l'attention de » est positif, « à la place de » peut tout à fait devenir négatif. Ainsi, si l'on est conduit à œuvrer auprès d'elles, il faudrait devenir l'accompagnateur d'un processus de conception effectué par et pour eux et non en être l'instigateur. La théorie du bon sauvage⁵³ pose que l'état de nature, antérieur à la civilisation, est bon et naturel. Pour autant, l'idée de revitaliser l'architecture vernaculaire de communautés menacées par la modernisation n'est selon moi pas pour autant la solution. Certes, il faut se soucier de la culture indigène⁵⁴, mais pour autant, les populations ont souvent de bonnes raisons de refuser certaines traditions.

Le problème selon Gabriel Arboleda⁵⁵, architecte colombien et professeur au Hampshire College du Massachusetts, serait lié à la vision conservatrice que le milieu de l'architecture entretient à l'égard de l'identité culturelle, vu comme style statique. Selon lui, cette identité devrait au contraire être dynamique. Les cultures s'autodéterminent, changent avec le temps et tentent constamment de se moderniser. L'idée ne serait donc ni celle de leur imposer une modernité exogène ni celle de se réduire à une conception passéiste indigène, mais d'une alternative, d'une fusion entre tradition et modernisme permettant la création de « leur » modernité. Et c'est notamment cette même vision que partageaient Alban Bensa et Renzo Piano lors de la conception du centre culturel Jean Marie Tjibaou en Nouvelle-Calédonie pour lequel ils ont aussi tenté d'adopter cette posture dynamique vis-à-vis des questions culturelles et identitaires, même si pour certains ethnologues et écologistes cela reste discutable. Et comme on a pu le comprendre plus haut l'idée ne serait pas de tendre

53. On attribue souvent à Rousseau la paternité de ce mythe, qui pose que l'état de nature, antérieur à la civilisation, est bon et naturel pour l'homme. Dans l'état de nature, l'homme serait heureux. La civilisation correspondrait à la chute de l'homme, une perversion de sa nature: L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave.

54. Le terme indigène se dit d'une personne/chose originaire du pays d'où il se trouve. À l'inverse du terme «exogène», qui provient de l'extérieur, qui a une cause externe.

55. Gabriel Arboleda est un architecte praticien et théoricien. Il préside, actuellement, le programme d'études architecturales de l'Amherst College, où il est professeur associé d'art, d'histoire de l'art et d'études architecturales et travaille principalement sur des questions de design participatif, inspirés de techniques traditionnelles locales en matière de travail et d'organisation communautaire, qu'il nomme «architecture from below» soit littéralement «architecture par le bas».

vers une position animiste. C'est évident que très peu d'Occidentaux accepteront qu'une salade ou un oiseau puisse être considéré comme sujets au même degré qu'un humain. Cela ne semble pas envisageable, mais pour autant il faut bien les considérer comme sujets, non plus objets, tenir compte de leur position dans notre monde partagé et de nos intérêts possibles. C'est notamment dans cette optique que le projet NONO : Soil Temple a été conçu en Guyane française. Ce projet en collaboration avec les Serpentes Galleries (Londres) et le Palais de Tokyo (Paris) est destiné à éveiller notre conscience écologique et tente de nous ouvrir les yeux sur les mondes géoécologiques, microbiens et invisibles qui composent le sol. Par les notions de spiritualité et du sacré, l'artiste Rezaire et le studio d'architectes Olaniyi ont conçu un centre de sagesse du corps, de la terre et du ciel. Cette structure installée dans la forêt amazonienne est pensée comme une entité spirituelle, un espace sacré invoquant le pouvoir de guérison du sol et fait appel à sa capacité à transformer, nourrir et libérer la vie des êtres vivants dans son ensemble. Et tout cela est permis par le biais des spécificités physique ou culturelle des différents acteurs, par le biais de l'agriculture, des savoirs ancestraux des peuples humains y vivant, du savoir-faire de l'architecte et de l'artiste, de la terre, des matériaux et du vivant.

Conception d'ancienne nature

L'architecture, l'agriculture paysanne, l'agriculture en sol vivant, la permaculture

Les villes inquiètent, à une époque où tout s'imperméabilise et où tout s'intensifie, l'humain cherche le vert parmi le gris. « L'urbanisation endémique des terres habitées irait-elle de pair avec la naissance d'un nouveau paradigme, celui de la métropole agricole, unissant aux bienfaits des libertés, de la mobilité des hommes, de la circulation des biens et des idées, l'assurance rassérénante d'un lien renoué à la ruralité ? »⁵⁶ L'humain attend l'avènement des villes vertes, mais cela ne m'intéresse pas. Pourquoi concevoir des villes où l'on contrôle la nature voire même les saisons ? Si ma préférence est de me retourner vers le rural, celle d'autrui s'occupe-

56. Jean-Philippe Garric, «Vers une Architecture», Mardaga, 2014, p9.

ra surement des villes que ma pensée délaisse et d'ailleurs on en trouve de superbes exemples : « fermes verticales, fermes urbaines, Art farms, cultures suspendues en toitures, zones de cueillette, agroparcs, agriculture de proximité, AMAP, agrotourisme et jardins partagés »⁵⁷. Personnellement, je me contenterai de fuir ces interstices de « villes fertiles »⁵⁸, pour m'intéresser à ce qui existait déjà dans nos traditions (du moins de ce que l'on a pu me conter). Même si cela semble balayé de longue date, les savoirs les plus « primitif » me font plus rêver que ce soit d'un point de vue matériel ou spirituel.

« Il appartenait à la revue « Technique et Architectures » d'honorer dans ses pages la ferme française, pure gardienne de nos traditions, sûre garante de notre avenir. »⁵⁹

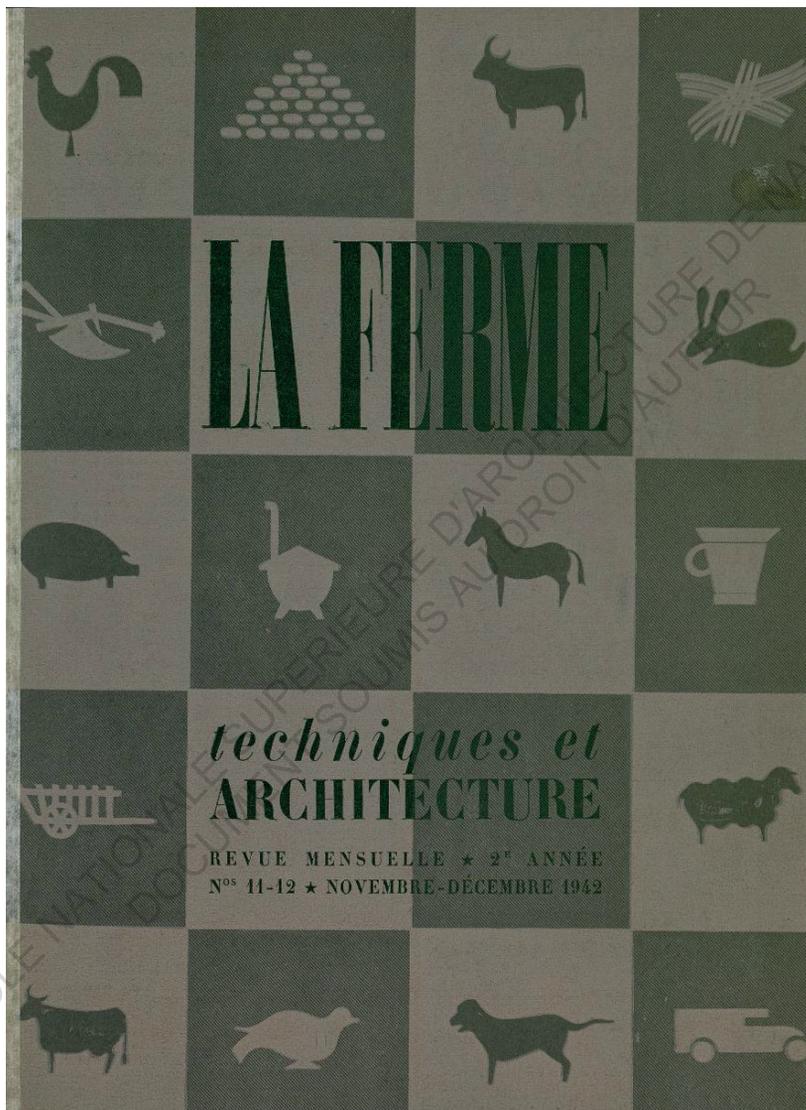
Une ferme est une exploitation agricole, bâtiments et espaces constitués par ceux-ci, situés sur un domaine agricole. Mais c'est aussi un même lieu qui rassemble différents êtres vivants. Mais en ce qui concerne le terme « Ferme » issu du verbe, affermer, c'est-à-dire de louer un bien rural (ferme) moyennant le paiement d'une taxe, dite « fermage », le sens pour moi devrait changer. Le fermage n'est pas tant de payer une location, mais de cohabiter, les êtres vivants s'articulent, se nourrissent et s'entraident de manière égale. François Cointeraux (1740-1830) exposa à l'occasion de la célébration de l'anniversaire de la République, des plans d'architecture rurale. Il quitta son métier de maçon en région Lyonnaise pour devenir professeur d'architecture rurale à la capitale où il rédigea d'ailleurs le premier cahier de l'école d'Architecture rurale, « Dans lequel on apprendra soi-même à bâtir solidement les maisons de plusieurs étages à la terre seule. »⁶⁰ L'idée intéressante dans son travail est qu'il s'attaque à des problèmes du quotidien auxquels il a dû remédier et qu'il expose par d'exemples concrets qu'il a vécus. Il se préoccupe des problèmes

57. Ibid, p10.

58. L'agriculture urbaine se diffuse dans les recoins des villes, dans ses interstices, ou même dans les rues. Créer des interactions, valoriser les communs, aller au contact des habitants, ou créer des liens entre l'ensemble des zones de production ou de distribution alimentaire, à une échelle locale, c'est l'ambition des «villes fertiles».

59. Jean-Philippe Garric, Ibid, p14

60. François Cointeraux, «École d'architecture rurale, 1790, page de titre et frontispice.



La Ferme, techniques et architecture, 1942.

majeurs de l'architecture rurale toujours confrontée à la difficulté de devoir mettre en œuvre de vastes constructions avec des moyens limités. Ses « dérives sentimentales » vis-à-vis de la cohabitation entre humain et animal contribuèrent sans doute pour partie à le priver d'une vraie reconnaissance, mais pour moi c'est en ça que ses propos étaient vivants (non plus humains).

Pour lui, les problèmes ne viennent pas de l'ignorance des règles d'architecture, les maçons et les charpentiers bien que connaissant leurs métiers ne savent calculer « combien les effets célestes et atmosphériques doivent influencer sur la disposition de nos constructions », tandis que « l'homme des champs plus rapproché de la nature »⁶¹ n'a pas les compétences pour concevoir les bâtiments dont il aurait besoin. L'architecture nécessite une certaine harmonie entre l'édifice et la nature, qu'il qualifiera, en 1797, par le nom « d'agritecture⁶² » s'inscrivant donc à la convergence de deux arts.

Là où sa pensée peut-être critiquée à l'heure actuelle est sur le fait que, malgré ces propos sur le vivant, ces agritectures sont toujours très humaines au sens où, prenant l'exemple de la laiterie, l'idée n'était pas des savoirs comment la vache vit, mais comment rendre le bâtiment plus efficace pour l'utilisation de la vache comme objet de production. L'architecture n'est donc toujours pas vivante, mais simplement humaine et productive. Cela n'empêche que dans certaines contrées, les animaux logent aux côtés des humains pour s'apporter la chaleur en hiver, l'herbe taillée vient apporter une isolation et les espaces d'aisances collectent les matières précieuses pour nourrir les plantes. Les mammifères ameublissent le sol pour la plante, les oiseaux dispersent les graines, les plantes nourrissent et donnent naissance à de nouveaux écosystèmes. La ronce fait office de toit pour les petites bêtes marginalisées et protège les plantes et arbrisseaux qui donneront naissance à une nouvelle forêt qui à son tour

61. François Cointreaux, «Clôtures fertilisantes, Première conférence traitant d'une clôture perpétuelle et fertilisante», 1809

62.François Cointreaux, Invocation au directoire exécutif, «L'art de peindre à fresque sur le pisé, 2e part., 1797, p27. « L'architecture, de tous les temps, a été traitée isolément : l'Agriculture, de tous les temps a été expliquée séparément. C'est une erreur ces deux arts ne sauraient être approfondis, qu'en fondant leurs principes dans le même creuset de l'esprit ; il en résultera une science nouvelle que je nomme avec fondement Agritecture. »

pourra être utile aux humains. Une solution pour une cohabitation vivante serait la continuité présente dans le domaine de l'architecture entre les réflexions portant sur le logement des hommes, celui des animaux et celui des plantes. A titre d'exemple, en 1980, Gabriel Chauvel passe son projet de fin de fin d'étude dans le cadre de son diplôme d'état de paysagiste en réalisant son projet sur la carrière du Bellion à Fégréac. Dans le cadre de son projet d'étude il envisageait d'aménager « un centre d'enseignement et de recherche musicale » adapté aux personnes en situation de handicap et plus globalement aux personnes marginalisées. En 1950, avec sa femme Brigitte Chauvel ils deviennent propriétaires et en 2002 ils y font construire un belvédère permettant l'observation du paysage, de la faune et de la flore. Enfin, en 2005, après leur rencontre et avec l'aide du metteur en scène Christophe Rouxel, l'association La carrière⁶³ voit le jour. Leur but, concevoir et réaliser des activités artistiques et jardinières ouvertes au public avec le vivant et au sein du vivant. Et leur premier projet est la réalisation d'un spectacle autour de l'œuvre du Suédois Per Odensten, « Gheel, terre promise » ou « Gheel, la ville des fous »⁶⁴, qui se déroulait durant l'été 2007.

Conception de nouvelle nature, s'allier au vivant

Le réensauvagement, le laissé faire ou la décolonisation de la terre

Il existe différentes approches de la relation entre humain et nature, certains refusent de reconnaître notre impact, d'autres estiment qu'il faudrait cesser toute activité humaine intensive, d'autres encore pensent pouvoir changer les habitudes et comportements humains et certains pensent visiblement pouvoir modifier la nature au profit du bien-être humain. Mais l'idée, n'est pas tant de se positionner ou de choisir qui a tort ou raison dans le cas présent, mais plutôt de décider de construire de manière nouvelle, une nouvelle nature de construction, de se baser sur de nouveaux formats, principes, réflexions tout en veillant à l'ancienne nature et tout

63. « La Carrière De Fégréac - dossier 2012 », calameo.com. <https://www.calameo.com/read/000228435325fc506cdd0> (consulté le 25 mai 2023).

64. Per Odensten, « Gheel, la ville des fous », éditions Arcanes17 et UNESCO, 1991.

en permettant une nouvelle compréhension grâce à notre capacité actuelle à manipuler d'énormes quantités de données. Plusieurs initiatives, que ce soit en France ou non tente d'établir ou rétablir des conceptions de nouvelles natures avec des approches diverses et variées quant au rôle que l'humain devrait prendre en leurs seins.

Un parti pris de cette « nouvelle alliance »⁶⁵ avec le vivant serait de passer par l'ensauvagement comme moyen de désobéir aux tendances productivistes. Une préemption qui souvent laisse un goût amer pour certains chasseurs et éleveurs mais aussi pour certains écologistes. En août 2020, plusieurs syndicats drômois s'étaient réunis contre le principe de ses réserves trop éloignées des réalités sociales, culturelles et économique des territoires ruraux de Crest. Pour les chasseurs il est difficile d'admettre qu'exploiter et mettre en avant la nature par le biais de la chasse puissent sembler dépassé face à la libre évolution de la nature proposée et prônée par l'Aspas. L'association de protection des animaux sauvages, connue pour son logo de renard, a pu grâce au crowdfunding, en novembre 2019, acquérir la propriété de 490 hectares dans le hameau de Valfanjouse, et cela dans le but de ne rien faire du tout. Cette pratique du laissé faire vise à combler le manque de réserves naturelles en France, qui à l'heure actuelle représente seulement 1% du territoire national même en comptant les parcs nationaux ou la chasse n'est pas forcément prohibée tout comme l'exploitation forestière ou le pastoralisme.

Je m'étonne de plus en plus du nombre d'animaux qui viennent peupler le square Vertais à Nantes, sur lequel mon appartement donne une vue. A mon arrivée il y a trois ans je comptais 2 poules, 2 corbeaux, trois geais bleu, 1 chat siamois, 7 mésanges, 3 moineaux et quelques pigeons. Mais en refaisant le calcul depuis les nombres ont totalement changé. Sans compter les rassemblements de chiens et leurs maitres, les chiffres ont dû quasiment doubler, de plus on aperçoit même des hirondelles. Mais cela n'est pas extraordinaire, ce qui aurait été extraordinaire serait de voir le parc sans vie. Et pourquoi la population animale ressurgit ? Surement

65. Stéphane Durand, « Ré-ensauvageons la France, Plaidoyer pour une nature sauvage et libre » Actes Sud, 2018.

Löwenzahn, Der Unkrautgärtner, saison 4,
épisode 9, émission télévisée, ZDF, 1985.



parce que les bords de Loire sont laissés sauvages et que les abords de la voie ferrée qui traverse l'île de Nantes se réensauvage petit à petit. Comme le dit Gilbert Cochet : « Il faudrait partir du principe que tout le territoire est protégé et que l'exploitation d'une partie de celui-ci serait l'exception. ». Si l'image que l'on a communément des paysages est celui de ceux exploités par l'humain, même si on n'en a pas forcément conscience, il faut bien redonner la beauté et la richesse à celle que l'on a modifiée depuis plusieurs millénaires. Mais est-ce vraiment toujours raisonnable ?

Dans le même raisonnement pour enrayer le déclin de la biodiversité et diminuer l'emprise humaine sur le vivant, l'expérience de réserve naturelle d'Oostvaardersplassen (OVP), aux Pays-Bas a causé des dilemmes éthiques. L'ancien marais littoral endigué et asséché de 6000 hectares, a été transformé en réserve pour accueillir différentes populations animales dont notamment les aurochs de Heck et des chevaux Koniks, populations considérées comme les plus proches de ce que l'on qualifierait de sauvage. Malheureusement la réserve était trop petite pour pouvoir y introduire des prédateurs tels que des loups et trop isolées pour que les populations puissent migrer. La vie s'est multipliée jusqu'à ce que des milliers de ces animaux soient mortes de faim en hiver 2017. Les points de vue dit écologistes sont variés pour ce dilemme. Certains, considèrent OVP comme un problème manifeste sauvage nécessitant de laisser les animaux mourir de faim⁶⁶, tandis que d'autres considèrent que la question se joue sur la gestion de la faune et préconisent donc l'abattage⁶⁷ et certains ont également encouragé la vente de viande provenant de l'abattage pour financer la conservation et l'agriculture durable⁶⁸. Tandis que ce qui considère qu'il s'agit d'une question de bien-être animal protestent que ces options sont cruelles et que les animaux méritent d'être nourris et soignés⁶⁹.

66. Breeveld, H. 2010. Natuur gaat over leven en dood in Oostvaardersplassen. [Nature is about life and death in Oostvaardersplassen]. Trouw. <https://www.trouw.nl/nieuws/natuur-gaat-over-leven-en-dood-in-oostvaardersplassen~b062edb5?referer=https%3A%2F%2Fwww.google.com%2F>

67. Staatsbosbeheer, <https://www.staatsbosbeheer.nl/>

68. Den Hollander, E. 2019. Meer dan 24.000 kilo hertenvlees uit Oostvaardersplassen verkocht, <https://www.ad.nl/koken-en-eten/meer-dan-24-000-kilo-hertenvlees-uit-oostvaardersplassen-verkocht~a4daf880/>

69. Barkham, P. 2018. Dutch rewilding experiment sparks backlash as thousands of animals starve. The Guardian. <https://www.theguardian.com/environment/2018/apr/27/dutch-rewilding-experiment-bac-fires-as-thousands-of-animals-starve>

« Mais alors, faut-il considérer que la nature est dévoyée dès l'instant où les humains s'autorisent d'y intervenir ? »⁷⁰ Jonathan Attias, réalisateur et activiste, ne conçoit pas cette option et fait appel à la désobéissance fertile⁷¹. S'il emprunte la formulation de « désobéissance » à Henry David Thoreau son sens n'en est pas exactement le même. Contrairement à la désobéissance civile qui vise à transformer les institutions de l'intérieur, J. Attias propose de s'extraire de ses institutions irréfomables, afin d'en créer de nouvelles en accord avec la vision du vivant. Même si l'on semble jouer sur les mots, il nous propose d'aggrader la nature, terme agricole oublié, qui veut tout simplement dire l'inverse de dégrader. Cela consiste en « une reconstitution, une régénération ou accumulation progressive » des sols vivants là où par l'acharnement de l'humain les a fortement diminués ou les ont fait disparaître. S'il faut garder la terre pour la protéger, l'habiter et prendre soin d'elle, il existe une infinité d'action pour y arriver. Notamment celle de racheter un terrain dégradé ou voué à dégrader et d'y inventer ou réinventer des modes de vies durables, qu'il soit basé sur la permaculture, l'agro-foresterie, l'agriculture en sol vivant, l'habitat léger, etc.

70. Marion Messina, Édito, « Ensauvager et désobéir », Renouer avec le vivant, Socialter, 2020, p104.

71. Désobéissance Fertile. <https://desobeissancefertile.com/>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DOCUMENT

Andreas Mass, Taipei Taiwan, Urban Jungle, 2022.



寶島眼鏡

CHIMEI

大千興藝品
ARTS CENTER

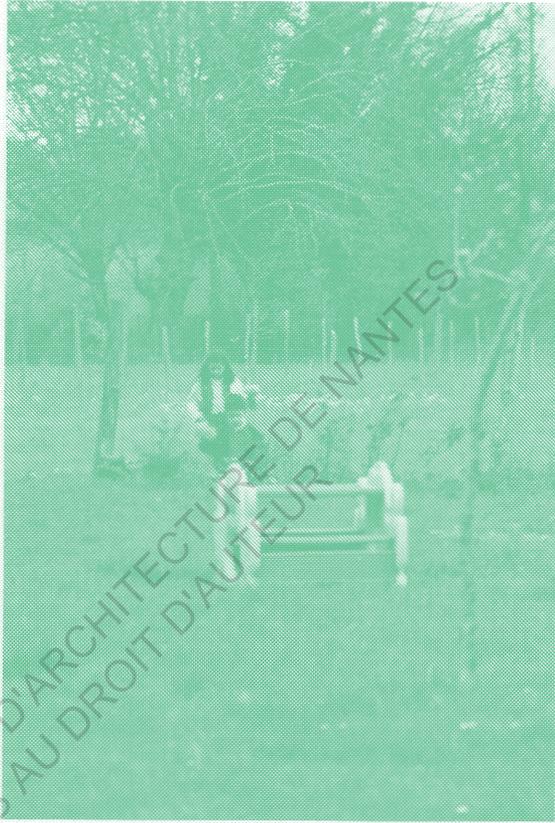
品拍賣中心

Mousi

Le voisin de devant toujours dans sa maison en ruine habitait entouré d'une multitude d'animaux. Chaque semaine, son frère venait déposer les invendus de la boulangerie dans la remise à gauche de la véranda. Depuis la route, à travers un trou dans la pierre on pouvait voir l'intérieur de la remise. Cette petite pièce trouvait en son centre une montagne de pain dur et au milieu de ceux-ci des chats jouaient. Un printemps, un des chats vint se réfugier dans notre jardin et après quelques jours, mis au monde une portée de 7 petits chatons. N'ayant pas l'argent pour s'en occuper mes parents prirent la décision de les emmener à la SPA, mais après de lourdes négociations pour des humains hauts comme trois pommes, mes frère et sœurs et moi eurent le droit d'en garder un. Une chatte pour le moins sauvage, mi siamoise, mi chat de gouttière, qui par on ne sait quel miracle avait la queue en tire-bouchon.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Photo Famille, Cueillette de bouquet, Carquefou, 2003.

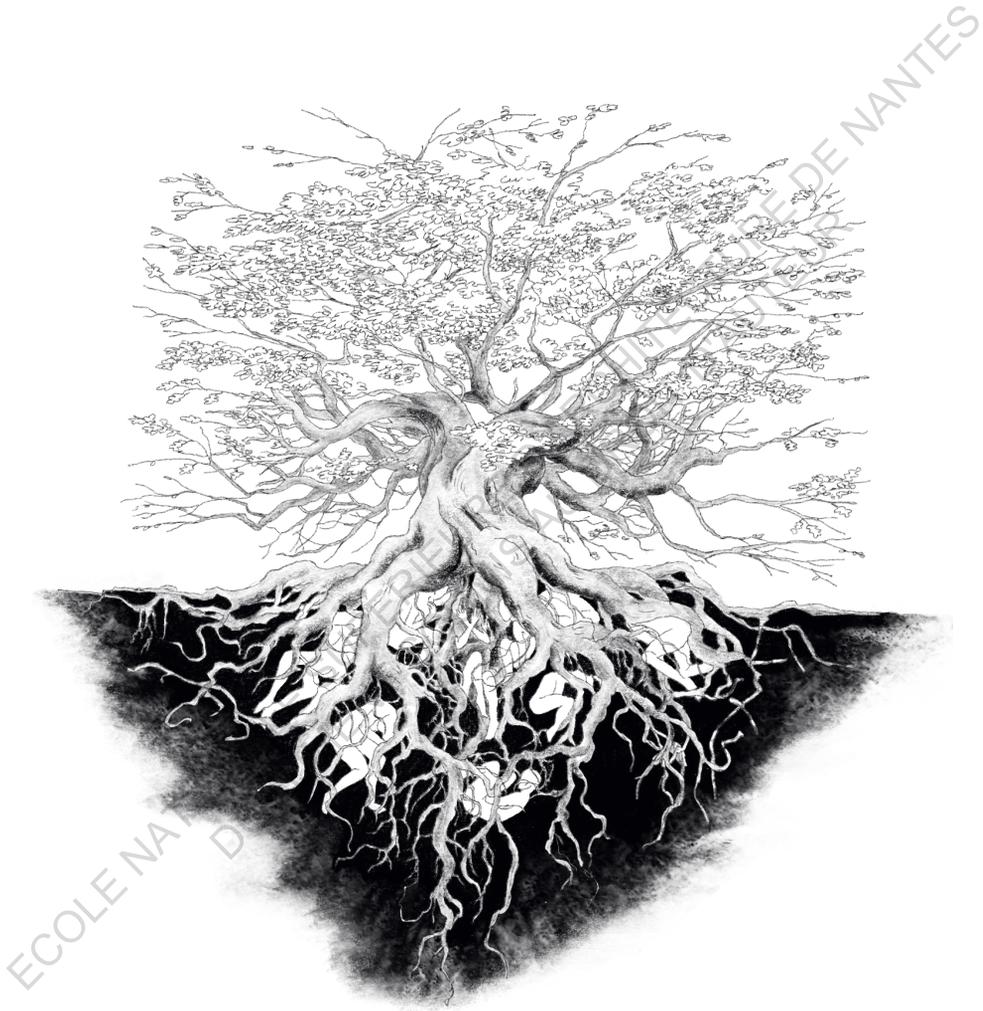


Chêne

Le voisin de devant habitait une grande maison. Par manque d'entretien la maison s'émiettait petit à petit laissant les rayons de lumière et la pluie traverser les ardoises. Bientôt, il ne resta plus que la véranda qui se prêtait au terme d'habitation. Le reste de la maison peinait tant bien que mal à se tenir sur ses appuis. Au gré des saisons, sous l'effet des brises et des averses, le foyer se vit recouvert d'une pellicule de poussière, puis de feuilles mortes, puis de terre. Les ronces s'approprièrent la pièce, et après une tempête un gland finit par tomber dans celle-ci. Les pionnières tout en protégeant la graine, venaient enrichir d'année en année le sol par la décomposition des leurs feuilles. Et en à peine 10 ans les branches traversèrent le toit. Celui-ci fini par s'effondrer, laissant ainsi l'arbre nous saluer.



Photo Personnelle, Ruine abandonnée, Oudon, 2021.



La « conception ethnographique », de la parole au geste

L'ethno-architecture ou conception ethnographique proposée par Gabriel Arboleda s'apparente à la notion de design centré-utilisateur⁷², à savoir « [des] approches de la conception de produits, d'interfaces et services potentiellement mieux adaptés aux personnes susceptibles de les utiliser. »⁷³. Comprise principalement d'un point de vue méthodologique, l'ethnographie a su être remaniée par les designers et architectes afin d'orienter leurs projets par et sur l'usage. L'ethnographie n'est pas simplement une observation, une interview ou une analyse de site, elle implique le développement d'une sensibilité, une façon d'être et de considérer les populations, qu'elles soient humaines ou non et exige un travail sur le terrain, une observation directe et au mieux participante. Par ces actions simples, on comprend qu'en fournissant des descriptions de manières d'agir des utilisateurs potentiels dans leurs milieux, cette étude va nourrir la conception, principalement au niveau des besoins et de leur logique d'action plus pertinente. Néanmoins, cette conception ethnographique apparaît souvent comme une notion fourre-tout⁷⁴ que ce soit dans les manières d'impliquer les usagers (du questionnaire à l'observation), leur rôle (de sujets d'étude à co-concepteur) et parfois même, on doute du bon usage de cette analyse (faite pour l'image plutôt que l'usage). Pour illustrer ce propos on peut prendre l'exemple du projet pour la ville de Kiruna en Suède. Kiruna a été fondée en 1900 en tant que ville industrielle modèle, dotée d'équipements sociaux et culturels. Mais l'expansion de la mine de fer pour assurer un soutien économique de la ville se retrouve à la miner littéralement sans même parler que derrière cela se

72. Norman et Draper, 1986.

73. Nicolas Nova, « De l'ethnographie au design, du terrain à la création: tactiques de traductions », Sciences du Design, 2015, p. 86 à 93.

74. Marti et Bannon, 2009.

cache la sombre histoire du peuple Sâmie qui s'est fait chasser ainsi que ses pâturages pour le bien de la mine. Provoquant l'effondrement et la fissuration progressive du sol, environ un tiers de la population doit désormais déménager car leur habitation se trouvent dans la « zone de déformation ». A quelques kilomètres à l'est, un nouveau centre-ville et de nouveaux quartiers résidentiels développés par la société minière publique Luossavaara-Kiirunavaara Aktiebolag (LKAB) et le gouvernement municipal, aidés par d'éminents architectes et urbanistes tel que White Arkitekter et Ghilardi+ prennent progressivement forme. Les propriétaires fonciers situés dans la zone condamnée doivent soit vendre leur terrain à la société à la valeur estimée plus une prime de 25 %, soit « échanger » leurs bâtiments contre des bâtiments nouvellement développés. En tant que source majeure de revenus pour l'état suédois, la mine LKAB à Kiruna contribue à soutenir les programmes de protection sociale tels que les soins de santé universels ; ainsi l'exploitation du minerai de fer doit se poursuivre dans un intérêt public général. Mais cet intérêt public contredit les souhaits déclarés des quelques 20000 citoyens suédois d'origine Sâmies (sur une population nationale totale de 10 millions). Bien que la ville reçoive périodiquement des rafales d'attention extérieure, généralement en raison de l'effort télégénique de transport de grandes structures ou de l'intérêt porté sur l'ethnographie lors de la conception du projet, « Pour de nombreux Kiruniens, il a été frustrant d'être témoin de cette préférence pour le spectacle par rapport à une compréhension sérieuse des besoins de la région », écrit Mínguez Carrasco. Il y a un réel flou sur la manière d'utiliser les résultats, ce qui pose aussi la question de la formation. Si les enquêtes de terrain se font de plus en plus fréquentes, on ne peut pas en dire autant quant à leur mobilisation dans la conception (souvent limitée aux enjeux de résolutions de problèmes).

Ce que l'on a appris et ce que l'on a à prendre

Du berceau

Pourquoi l'espace de la ville ne prendrait-il en compte que le facteur humain alors que nous partageons la planète avec des milliards d'espèces ? Pourquoi enfermer les arbres dans des grillages ? Pourquoi les animaux ne peuvent-ils pas évoluer librement dans les espaces urbains alors qu'ils étaient présents sur Terre avant les êtres humains ?

„-Mir ist langweilig.

-Hier, ein Bleistift und Papier.

-Was soll ich damit machen?

-Male etwas.

-... [...] ... ich finde nichts zum mahlen...

-Dann zeich' mahl bäume. „

Petit, je passais plus de temps dehors que dans la maison, que ce soit dans le jardin à faire du jardinage ou à récolter la pluie dans des seaux pendant les grosses averses, dans la forêt à construire des cabanes ou encore près de la rivière tout au fond du champ à jouer avec les libellules et les saute-relles. Je ne me suis jamais posé la question pourquoi, mais en tout cas je préférerais être dehors. Depuis que je suis parti faire mes études supérieures, je n'ai plus eu de lien quelconque avec la nature. En DUT génie civil, l'IUT se trouvait coincé entre la zone pavillonnaire et les zones industrielles, et même en cours la question du vivant ne se posait pas ! Arrivé en architecture, un de mes premiers projets consistait à concevoir un bâtiment selon les caractéristiques d'un fruit/légume, super enfin ça n'allait pas plus loin. Dans le cadre du travail « mémoire vive » au semestre 6, j'ai travaillé sur la question du « Faire avec⁷⁵ ». Cet intérêt pour le « faire-avec » m'était venu l'année précédente après m'être retrouvé face à une impasse dans le cadre d'un projet d'espace public. Travaillant alors sur le site de la Jonelière au

75. «Faire avec» dans ce cas précis ne signifie pas «se résigner à», mais plutôt «accepter» les ressources locales existantes pour faire avec. Cette pratique peut se rapporter à «l'upcycling» ou en français «surcyclage», qui concrètement veut dire créer du neuf avec du vieux, sans pour autant transformer ou déconstruire la matière première que l'on utilise.

nord de Nantes, mon intérêt s'était porté sur la rivière du Gesvres et de son marais. Même si cela était sûrement dû à un manque d'intérêt des profs, d'un manque d'argumentation de ma part ou peut-être d'une incompréhension globale du sujet, on m'a interdit de travailler sur ce sujet. Et pourtant en mon sens, l'intérêt aurait été de concevoir pour une fois en fonction de l'environnement et sa population au sens large plutôt que selon une certaine « tendance ». Bref, le projet s'est bien déroulé, laissant pour autant un sympathique sentiment d'amertume au fond de ma gorge. Par la suite, après avoir vu un (selon moi) superbe projet d'architecture reposant sur la conservation d'un marais, je me suis retrouvé à discuter sur les réseaux sociaux avec son auteur, un étudiant en architecture (instagram : @Arinjoy Sen). Celui-ci donnait une place particulière à l'ethnographie dans son travail. Il m'a conseillé différentes lectures qui m'ont amené à me poser des questions sur les populations indigènes (propre aux populations d'un endroit donné) et en quoi la conception architecturale se répercute sur celles-ci par le biais de l'ethnographie. L'ethnographie qui fait l'objet de l'étude descriptive et analytique, sur le terrain, des mœurs, des coutumes de populations déterminées et qui s'apparentait autrefois à l'étude des populations dites « primitives », s'intéresse désormais à tous les types de sociétés et groupements sociaux. Et en ce sens, j'ai voulu accorder dans mes projets la priorité à l'environnement, sa population (qu'elle soit humaine ou non) et principalement à l'attention des populations marginales et délaissées. Je voudrais ainsi mettre en évidence des pratiques d'inclusion et les imaginaires spatiaux alternatifs élaborés par les populations, avec les populations et surtout pour les populations (du moins à l'avenir).

À l'école d'architecture

Au sein de l'école, les espaces sociaux de la ville et les différents territoires deviennent régulièrement des « laboratoire » de recherche, des espaces à explorer en utilisant des outils de recherche communs à l'ethnologue ou à l'anthropologue. En outre, quand on pense à l'initiation architecturale, on pense au « studio de projet », c'est l'endroit au sein des écoles d'architecture où l'étudiant propose un projet architectural selon la situation de projet proposée par l'enseignant et par conséquent l'endroit où l'étudiant

va apprendre à « faire l'architecture et où [il] commence à développer une attitude d'architecte ». L'objectif pédagogique relève ainsi d'une transformation du regard et de la manière d'être via l'initiation et il en va de même pour les ethnographes même si les logiques et temporalités de leurs études restent différentes. De plus, d'autres résonances entre ces deux disciplines s'entendent et notamment lors des explorations « extra-muros » lors des balades urbaines, semaines intensives ou encore des voyages d'études. Et ainsi, à la manière des ethnographes, les aspirants architectes sont amenés à faire des croquis, des photos, des interviews, des enregistrements audios et vidéo. Et finalement, tout en remplissant leurs carnets de ces différentes infos, les étudiants se retrouvent à faire une enquête de terrain de manière « ethnographique ».

Réenchanter l'écologie ?

Pour éviter l'écueil

Mais que signifie un tel virage, cette approche juste alors que nous sommes également confrontés à la crise existentielle du changement climatique ? Pour faire face et inverser les tendances et menaces du changement climatique, qui affectent de multiples échelles géographiques et niveaux d'actions sociales et gouvernementale, l'action collective est nécessaire. La question est de savoir comment l'architecture peut prendre au sérieux les différentes marginalisations sociales, et en même temps, offrir une vision globale et transformatrice responsable, que ce soit par notre attention au local et à l'immédiat ou par notre engagement critique sur le plan mondial et sur le long terme. Comment penser grand tout en déracinant les injustices des pratiques visionnaires passésistes ? L'anthropologue James Holston, critique ces visions en architecture et en planification et affirme que la planification moderniste n'admet pas ou d'admet pas la nécessité d'un développement durable, elle n'admet ni ne développe de manière productive les paradoxes de l'avenir qu'elle imagine, elle se contente d'être un plan sans contradiction, sans conflit, qui se base sur la seule imagination utopique et rhétorique. Les pratiques sociales et écologiques alternatives aux formes dominantes de l'espace dans la ville moderniste, qu'Holston

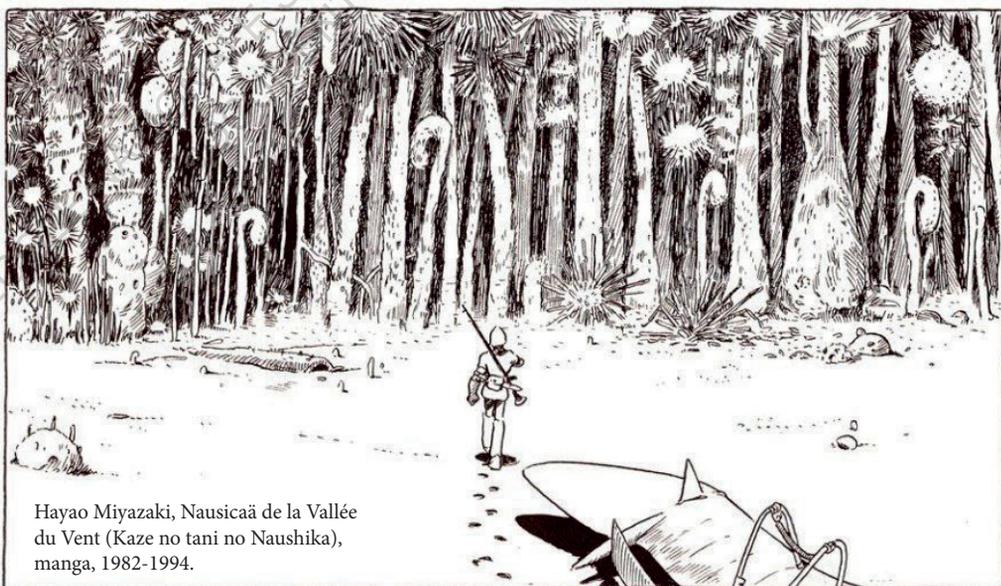
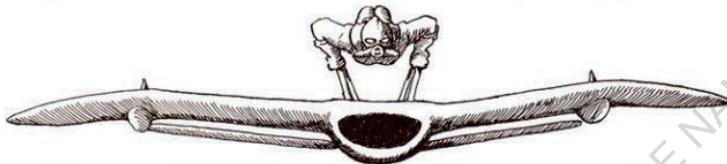
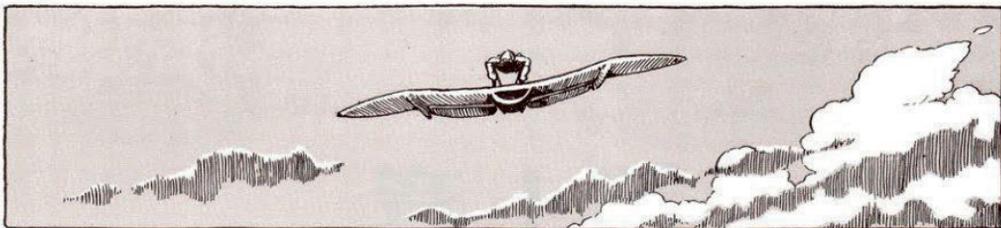
appelle « citoyenneté insurgée », viennent s'opposer à l'Etat, la modernité et l'utopie. Pour lui les espaces de modernité sont des espaces étatiques décontextualisés qui négligent le social, l'écologie, le vivable et le durable.

Au cours des deux dernières années, j'ai commencé à voir de plus en plus de personnes s'intéresser au vivant autre qu'humain. Au début c'était des podcasts que l'on me présentait, ensuite je voyais par-ci par-là des livres sur les campagnes, le commun, les plantes, etc. Et bientôt ces intérêts ont dépassé l'entre-soi de l'école d'architecture, je les voyais aux beaux-arts, dans la rue et même dans mes proches. Peut-être parce que de plus en plus de personnes ressentent le besoin d'agir et même, comme on a pu me le dire vis-à-vis de mon sujet de mémoire, c'est parce que la littérature écologique est à la mode. L'écologie serait devenue mainstream et ne sait plus exactement quoi combattre. Le forestier Aldo Leopold notamment s'alarmait : « dans nos efforts pour rendre l'écologie facile, nous l'avons rendue dérisoire. »⁷⁶ De nouveaux langages se sont créés autour de la question : bilan carbone, émissions de gaz à effets de serre, système de compensation, etc. On pense aux forêts brûlées, des animaux en voie d'extinction, la montée des températures et du niveau des océans... que le monde va mal et que l'on a peur pour les générations futures. Et en conséquence, « à force de banaliser l'extraordinaire, [l'écologie] s'est rendue aveugle à l'extraordinaire du banal. »⁷⁷ et la pensée du vivant s'est effacée petit à petit, d'où le fait que l'on a oublié de s'intéresser au vivant. Dans mon cas, j'ai percuté quand j'ai compris qu'en école d'architecture parler de « non-humains » ne s'arrêterait qu'à un simple détail esthétique qui passera à la trappe en fin de projet. Néanmoins, on nous rabâche l'accueil du verdissage (greenwashing⁷⁸), qu'il ne faut pas fantasmer sur la nature et que les pensées animistes et chamaniques ne sont qu'un baume au cœur et pas une solution. Mais finalement, ce geste porte un intérêt essentiel. C'est la peur, le ressentiment, la colère l'hébétéude ou encore l'incompréhension qui fait reconnaître en nous l'urgence écologique. Je l'accorde,

76. Aldo Léopold, *Almanach pour un compté des sables*, 1969, réed. GF Flammarion, 2000, p265.

77. Philippe Vion-Dury, Édito, « Réenchanter l'écologie », *Renouer avec le vivant*, Socialter, 2020, p3.

78. Elle consiste à mettre en avant des arguments écologiques pour se forger auprès du public une image écoresponsable, alors que la réalité des faits ne correspond pas, ou insuffisamment, à la teneur explicite ou implicite des messages diffusés.



Hayao Miyazaki, Nausicaä de la Vallée du Vent (Kaze no tani no Naushika), manga, 1982-1994.

l'écologie à l'heure d'aujourd'hui nous rappelle uniquement contre qui et quoi nous luttons, mais pour la faire avancer il faudrait « élargi[r] simplement les frontières de la communauté de manière à y inclure le sol, l'eau, les plantes et les animaux ou, collectivement, la terre.⁷⁹ ». « L'écologie ne peut pas être réduite à devoir réconcilier société et environnement » mais bien de développer la culture du vivant, accorder l'écoute à tous points de vue dans nos luttes et notre imagination. Que l'humain reprenne sa place de citoyen et membre de la communauté vivante et appelle donc à étendre notre socialisation jusqu'à intégrer les autres-qu'humains. Comme dit plus haut s'il faut réenchanter l'écologie on a l'obligation d'éviter les écueils tels que l'écoblanchiment en architecture. Baptiste Morizot propose notamment de rétablir un sentiment de connexion avec le monde naturel et aller au-delà des gestes superficiels en faveur de la durabilité. Il affirme que nous devons repenser notre relation avec le monde naturel afin de surmonter la crise écologique. Il explore l'idée de « diplomatie » entre les humains et les êtres non humains, suggérant que nous devons aborder le monde naturel comme une communauté d'égaux (voir propos non anthropocentrés). Cela signifie qu'il faut reconnaître la capacité d'action et la subjectivité des êtres non humains, et admettre que nos actions ont un impact sur leur vie. Ce faisant, nous pouvons dépasser une vision purement instrumentale de la nature et commencer à rétablir un sentiment d'émerveillement et d'enchantement. Alors, comment réenchanter l'écologie dans l'architecture ?

L'une des approches consiste à dépasser les gestes superficiels en faveur de la durabilité et à intégrer dans nos projets un sentiment plus profond de connexion avec le monde naturel. Cela signifie qu'il faut tenir compte de l'action et de la subjectivité des êtres non humains, et concevoir en tenant compte de leurs besoins et de leur bien-être. Par exemple, plutôt que de simplement ajouter des toits et des murs verts aux bâtiments, nous pouvons concevoir des bâtiments qui s'intègrent dans le paysage naturel, qui fonctionnent en harmonie avec les écosystèmes locaux et qui fournissent des habitats pour la faune et la flore. Une autre approche consiste à intégrer les connaissances et les pratiques indigènes dans nos

conceptions. Les communautés indigènes ont développé des systèmes sophistiqués de gestion de l'environnement au cours des siècles, et leurs pratiques offrent de précieuses indications sur la manière dont nous pouvons vivre de manière plus durable. Par exemple, nous pouvons intégrer des matériaux et des techniques de construction traditionnels, tels que l'adobe et le chaume, dans nos projets, ou utiliser des systèmes de ventilation et d'éclairage naturels qui ont été mis au point au fil des siècles. Pour réenchanter l'écologie dans l'architecture, il est également important d'impliquer les communautés locales dans le processus de conception. En travaillant avec les communautés, nous pouvons mieux comprendre leur relation avec le monde naturel et concevoir des bâtiments et des paysages qui reflètent leurs valeurs et leurs priorités. Cela peut conduire à des conceptions plus adaptées à la culture et plus durables, enracinées dans les connaissances et les pratiques locales. Cependant, réenchanter l'écologie dans l'architecture n'est pas sans poser de problèmes. L'un d'entre eux est qu'il existe souvent une tension entre la durabilité et la rentabilité dans l'industrie de la construction. Pour créer des projets véritablement durables, nous devons remettre en question le paradigme économique dominant qui donne la priorité à la croissance et au profit plutôt qu'au bien-être environnemental et social. Cela signifie qu'il faut travailler à une société plus équitable et plus juste qui valorise le monde naturel et le bien-être de tous les êtres vivants. Un autre défi est la nécessité d'affronter et de surmonter les barrières culturelles et psychologiques qui nous empêchent de rétablir un sentiment de connexion avec le monde naturel. Cela signifie qu'il faut remettre en question la vision occidentale dominante du monde, qui considère les humains comme séparés du monde naturel et supérieurs à celui-ci, et reconnaître l'action et la subjectivité des êtres non humains. Il s'agit également de reconnaître les avantages psychologiques et émotionnels du rétablissement de la connexion avec la nature, tels que l'émerveillement et l'enchantement, et de les intégrer dans nos conceptions.

Culture du vivant et Médiévalisme

Le médiévalisme, ou le regain d'intérêt pour la période médiévale, est un thème récurrent dans divers aspects de la culture moderne. Les chercheurs et les penseurs se tournent vers la culture et la littérature médié-

vales ou plus largement de la fantasy pour y puiser inspiration et conseils sur la manière de relever les défis environnementaux contemporains. En renouant avec les valeurs, les croyances et les pratiques de la période médiévale, nous pouvons redécouvrir un sentiment d'enchantement et d'émerveillement à l'égard du monde naturel qui fait souvent défaut dans le discours environnemental contemporain.

Tout d'abord, le médiévalisme offre une critique de la modernité et du projet des Lumières, qui a souvent été considéré comme responsable de la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés aujourd'hui. L'accent mis par les Lumières sur la rationalité, l'individualisme et le progrès a conduit à considérer le monde naturel comme une ressource à exploiter à des fins humaines. En revanche, le médiévalisme offre une autre vision du monde, dans laquelle les humains sont considérés comme faisant partie d'une communauté écologique plus large, avec la responsabilité de prendre soin du monde naturel et de le protéger. Cette vision se reflète dans la littérature médiévale, comme les légendes arthuriennes, qui célèbrent l'interdépendance de toutes les formes de vie et la nécessité d'un équilibre et d'une harmonie dans le monde naturel. Le médiévalisme offre aussi un moyen de réenchanter le monde naturel par l'utilisation du symbolisme et de la métaphore. Dans l'art et la littérature médiévaux, la nature était souvent personnifiée et imprégnée d'une signification spirituelle. Les arbres, par exemple, étaient considérés comme des symboles de vie et de renouveau, tandis que les animaux étaient associés à différentes vertus et vices. Ce recours au symbolisme et à la métaphore peut nous aider à voir le monde naturel sous un jour nouveau, non pas comme une simple collection de ressources ou un ensemble de problèmes à résoudre, mais comme une tapisserie riche et complexe de sens et de signification.

De plus, le médiévalisme offre un modèle de durabilité et de gestion écologique qui est pertinent pour les défis environnementaux contemporains. Les sociétés médiévales n'étaient pas parfaites, et il y a certainement eu des cas de dégradation et d'exploitation de l'environnement. Cependant, des efforts considérables ont également été déployés pour préserver et protéger le monde naturel, comme l'établissement de lois sur la chasse et la pêche, la culture de jardins et la création de réserves de faune. Ces



Ida Lissner, *The sky has not fallen yet*, 2022.

efforts reposaient sur la reconnaissance de l'interconnexion de toutes les formes de vie et de l'importance de l'équilibre et de l'harmonie dans le monde naturel. En étudiant ces pratiques, nous pouvons nous inspirer de la sagesse du passé et l'appliquer aux défis environnementaux contemporains. Enfin et comme on pourra le voir dans la partie suivante l'idée à prendre du médiévalisme est la vision d'un avenir fondé sur la coopération, la communauté et le partage des responsabilités et ressources.

Ces valeurs et pratiques ont été redécouvertes par des penseurs contemporains qui s'inspirent de la période médiévale pour relever les défis modernes. L'un de ces penseurs est Floryan Varennes, qui à l'occasion de son exposition *Heroic Erosion* à la galerie café Askip, proposa un séminaire sur cette thématique. L'une de ses lectures se basait sur le livre *How soon is now ? Medieval texts, Amateur readers, and the queerness of Time* de l'autrice et penseuse Carolyn Dinshaw qui soutient que la période médiévale offre un modèle pour la façon dont nous pouvons réimaginer notre relation au monde naturel, un modèle soulignant l'interconnexion au vivant et remettant en question le paradigme dominant de la supériorité humaine et de son contrôle sur la nature. Un autre penseur phare évoqué, fut Timothy Morton, dont le livre *Ecology Without Nature* s'appuie sur des textes et des idées médiévales pour développer un nouveau paradigme écologique. Il affirme que le concept médiéval de «nature» - qui n'était pas considéré comme un domaine séparé de la culture humaine, mais plutôt comme une partie intégrante de celle-ci et que par conséquent il faut considérer les problèmes environnementaux non pas comme étant «à l'extérieur», mais comme étant intimement liés à notre propre vie et à nos propres actions.

L'étude des jardins médiévaux est un domaine où le lien entre le médiévalisme et l'écologie s'est avéré aussi particulièrement fructueux. Les jardins médiévaux n'étaient pas seulement des lieux de beauté, ils étaient également conçus pour être des espaces pratiques et productifs, fournissant de la nourriture, des médicaments et d'autres ressources pour la maison. Ces jardins étaient souvent conçus selon des principes d'harmonie et d'équilibre, en mettant l'accent sur l'intégration des systèmes humains et naturels. Par exemple, le concept médiéval des «quatre humeurs» qui

considère le corps comme un microcosme du monde naturel, chacune des quatre humeurs (sang, flegme, bile jaune et bile noire) correspondant à une saison, un élément et une fonction corporelle particuliers - était souvent utilisé pour guider la disposition et la plantation des jardins. Le médiévalisme offre une perspective unique et précieuse sur notre relation avec le monde naturel. En renouant avec les valeurs, les croyances et les pratiques de la période médiévale, nous pouvons réenchanter l'écologie contemporaine et retrouver un sentiment d'émerveillement et d'enchantement à l'égard du monde naturel. Cela peut nous aider à développer de nouvelles façons de penser notre relation au monde naturel, basées sur la durabilité, l'équilibre et l'interconnexion. En adoptant la sagesse du passé, nous pouvons créer un avenir plus durable et plus harmonieux pour nous-mêmes et pour la planète.

L'ethnographie comme outil de conception

De l'analyse à la conception

Il faut tout de même s'accorder le fait qu'au fil du temps, l'ethnographie s'est peu à peu appliquée au design et à la conception. Galen Cranz notamment est l'une des pionnières de cette collaboration. Sociologue et conceptrice de parcs urbains, elle fut recrutée à la Berkeley University en 1976 pour aider les jeunes architectes à voir les implications sociales dans leur travail et publia en 2016 « Ethnography for designers », un manuel proposant une méthode d'écoute active et d'analyse sémantique du savoir que chaque groupe possède sur lui-même et son milieu. Selon elle, tout groupe développe une microculture pour fonctionner dans un lieu donné : « c'est ce savoir tacite qu'il faut expliciter. Il suffit de bien noter le vocabulaire et le système de représentation qu'un groupe utilise pour parler de sa propre culture. ». Après avoir compris les valeurs et qualités sous-jacentes à la culture des futurs usagers, la conception peut alors traduire ces observations dans un espace matériel qui correspond à leurs besoins, et ce notamment par le biais de l'architecture. Semblablement, on peut aussi penser au travail de Richard Neutra, qui menait des entrevues exhaustives afin d'offrir à ses clients les solutions les plus appropriées ou

*the **STUFF** of the earth is (one) thing...complete,
all embracing
and whole.*

Whole Earth Catalog
13, 1968.



Yet each 'earth thing' is involved in a vast and complex system of sharing the energy of the sun among all the diverse and varied life forms (and styles) which make up the whole. There are many life alternatives - but there are rules. rules which are more like unwritten promises made between things which take into account the (oneness) of the scheme.

CHOOSING YOUR PLACE IN SPACE INVOLVES KEEPING PROMISES

encore au travail de l'architecte australien Glenn Murcutt avec son projet Marika-Alderton⁸⁰ qui s'adaptait au contexte faunique, climatique et culturel de la communauté aborigène australienne Yirrkala. L'éthnographie permet aux concepteurs de mieux comprendre le contexte culturel des utilisateurs pour lesquels ils conçoivent, ce qui peut conduire à des conceptions plus efficaces et culturellement plus appropriées. Les travaux de Descola ont notamment pu influencer la manière dont les concepteurs abordent la durabilité, car ils soulignent l'importance de comprendre les différences culturelles lors de la conception de l'environnement.

Dans son livre « Par-delà nature et culture », il affirme qu'il existe quatre façons distinctes dont les humains comprennent et interagissent avec le monde naturel : l'animisme, le totémisme, le naturalisme et l'analogisme. Selon lui, le schème animique n'est pas une croyance mais une façon d'organiser la perception du monde à partir de ressources universellement présente chez l'être humain. Plus simplement, l'animisme consiste dans le fait de percevoir un lien entre intériorité ou intentionnalité humaine et celle de tout autre être de notre monde, nos différences se distinguent que dans nos propriétés et nos manifestation physiques, à savoir la forme du corps, nos manières de faire et nos attributs matériels. Le totémisme, selon James G. Frazer, prendrait pour modèle la pratique des indiens de la côte nord-ouest des États-Unis qui associe un ancêtre animal à chaque clan et en plus une continuité des âmes. Mais à cela, P. Descola ajoute que le schème totémique perçoit de plus et distingue les ressemblances physiques entre les humains et les non-humains, manifestant un lien privilégié entre un groupe humain et une espèce naturelle. L'analogisme, quant à lui, reposerait sur l'affirmation : « différence des intériorités » et « différence des physicalités » (p.176). Pour préciser, les non-humains ont une intériorité différente à celle de l'humain, au sens de

80. Construit pour l'artiste aborigène Banduk Marika et son partenaire, l'architecte Glenn Murcutt a dû relever le défi de créer une maison habitable dans un climat tropical. Sa conception devait éviter les méthodes «culturellement étrangères» comme l'intervention mécanique de la climatisation. Un autre défi était d'éloigner les différentes espèces de reptiles et d'araignées, dont certaines sont venimeuses, et de créer une structure suffisamment solide pour résister aux vents d'ouragans courants. Avant de concevoir la maison Marika-Alderton, pendant environ trois ans, Murcutt a effectué des recherches approfondies sur la culture et l'histoire aborigènes. Une partie de la recherche consistait à partager la vie avec la famille, pour l'aider à comprendre les besoins des clients.

subjectivité, conscience, communication, sentiment mémoire ou encore intentionnalité tout comme une physicalité différente en termes de forme de vie, de mode d'existence, d'usages, d'habitat etc. Et enfin le naturalisme, qui à l'inverse de l'animisme ne voit pas la continuité des âmes mais au contraire celle de nos corps et nos propriétés physiques. Tout ce qui existe peut être expliqué par des causes ou des principes naturels et donc par l'activité scientifique. Barbara Glowczewski, anthropologue basée à Paris, a utilisé l'ethnographie pour explorer la relation entre les cultures indigènes et l'environnement. Dans son livre «Réveiller les esprits de la Terre»⁸¹, elle décrit comment elle a vécu avec les Warlpiri en Australie pendant plusieurs années afin de mieux comprendre leur relation avec le monde naturel. Grâce à ses recherches ethnographiques, elle a pu comprendre comment les Warlpiri conceptualisaient l'environnement et la place qu'ils y occupaient.

« [Pour] les aborigènes d'Australie qui ressentent la terre comme habitée de vies et de forces diverses, il ne s'agit pas d'une croyance en quelque chose mais d'un rapport de confiance avec ce qu'ils et elles vivent en mettant leurs seuils de perception à nu, en s'ouvrant à tout ce qui les traverse. »⁸²

Cette compréhension a nourri son travail sur la durabilité environnementale, car elle pense que les connaissances et les pratiques indigènes qu'elle a documentées peuvent fournir des indications précieuses sur la manière dont nous pouvons à notre tour vivre de manière plus durable. L'ethnographie est aussi particulièrement importante dans les contextes où les différences culturelles peuvent affecter l'adoption et l'efficacité d'une conception. Un autre avantage de l'ethnographie en tant qu'outil de conception est qu'elle peut aider les concepteurs à identifier les besoins non satisfaits et les possibilités d'innovation. En passant du temps avec les utilisateurs et en observant leurs comportements, les concepteurs peuvent se faire une idée des problèmes auxquels ils sont confrontés et des possibilités d'amélioration. Cela peut conduire à des solutions plus créatives et plus efficaces, adaptées aux besoins spécifiques

81. Barbara Glowczewski, «Réveiller les esprits de la Terre», édition dehors, mai 2021.

82. Ibid.

des utilisateurs. Cependant, l'utilisation de l'ethnographie comme outil de conception a aussi ses limites. D'une part la recherche ethnographique peut prendre du temps et nécessiter des ressources importantes. D'autre part il peut également être difficile de généraliser les résultats d'un petit échantillon à une population plus large. En outre, il existe un risque de biais culturel, donc d'interprétation, car le contexte culturel et les hypothèses du concepteur, ses référentiels par nature, peuvent influencer son interprétation des données.

Que ce soit par pure sincérité ou par faux-semblants, les architectes se tournent de plus en plus vers la justice. Notamment à l'ENSA de Nantes, cela se traduit par la montée en puissance et l'augmentation de groupes d'étudiants à vocation sociale. Les préoccupations sont axées sur les droits du travail, une représentation plus équitable des architectes mais aussi aux questions de justices et de luttes. On parle également de critiques de pratiques jugées oppressives et injustes ou plus largement la nature hégémonique des systèmes dominants de gestion et de production dans lesquels nos pratiques s'inscrivent. Et ces efforts, comme vu précédemment, impliquent d'interroger les relations entre la construction de nos environnements et les politiques d'appartenances à ces lieux. Aujourd'hui, face aux politiques nativistes, réactionnaires et d'exclusion, notre pratique se tourne vers des concepts de conception qui mettent l'accent sur l'inclusion, l'équité et les solutions locales, orientées vers la communauté.

Escargot

Il y a quelques années, à Saint Nazaire, après avoir attendu la fin d'une grosse averse, je rentrais de soirée à pied. Ce soir-là, il avait beaucoup plu, la route, trempée, étincelait sous les rayons des lampadaires. Concentré pour marcher droit, et absorbé par ces lumières qui se déplaçaient en même temps que moi je ne fis pas attention, et d'un coup, quelque chose s'écrasa sous le poids de mon pied. J'avais cassé la coquille d'un escargot. Je le pris et le mis près d'un buisson, loin du trottoir, dans l'espoir qu'il s'en remette. En continuant ma route je me rendis compte qu'il n'y avait pas qu'un seul escargot mais bien une centaine de ses petits gastéropodes qui jonchaient le trottoir et la route. Et donc, dans un élan de courtoisie ou bien de culpabilité je pris les escargots un a un, les déplaçant d'un bout à l'autre de la route pour éviter qu'ils ne se fasse écraser. Je n'avais jamais vu autant d'escargot au même endroit et surtout aller dans la même direction.



Doch als Erste kommt ihm die Schnecke entgegen.
„Hallo, Schneckchen!“, ruft der Maulwurf. „Gut geschlafen?“
Aber die Schnecke pickt nur und kramt in ihrem Häuschen herum.



Limaces

Quand j'étais petit, regarder les animaux et les plantes me donnait beaucoup de plaisir, j'éprouvais de la curiosité pour des forme de vie différente de la nôtre. Je passai la majeure partie de mon temps libre dans le jardin ou dans les forêts avoisinantes. Lorsqu'il pleuvait, avec mon frère, munis de seaux et de gobelets on venait récolter un maximum de gouttes d'eau qui s'écoulaient depuis les tuiles de la cabane du jardin. Et après la pluie, venait le temps des limaces, des escargots et des vers de terre. Le sol était recouvert de chemins qui brillaient au soleil, des trajectoires, sorte de chorégraphie éphémère perdurant quelques heures à quelques jours sur les plantes du jardin. Le but était donc de remonter les traces afin de trouver la limace qui l'avait créée.

Grace la Limace

Antoon Krings



Gallimard Jeunesse / Giboulées

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Multidisciplinarités, une école pour toustes

Il y a beaucoup de pesants fardeaux pour l'esprit de l'architecte. Son client lui charge la simple tâche de réaliser son édifice. Il lui fournit l'argent et lui indique ses premières intentions. Simple à l'oral, mais plus ardu sur papier. L'architecte commence à crayonner, mais nulle idée ne vient. Sous la pression du commanditaire, le voici qui s'agenouille. Ce pesant fardeau qu'aspire sa force le traîne au sol. Et c'est là qu'il découvre le terrain, pareil au géologue qui scrute les différentes strates de la Terre ou à l'archéologue qui retrace son histoire, le voilà lancé dans l'étude de son site et de son projet. Le commanditaire passant par là, lui annonce qu'une rivière coule non loin du terrain. En se tournant vers la rivière, l'architecte se trouve né à une végétation luxuriante. Mais d'où sort cette végétation il n'a pourtant point plu. Le lit se serait-il rapproché ? Le voilà maintenant hydrologue à retracer les dynamiques du cours d'eau et se transforme vite en biologiste pour remédier au manque de connaissance qu'il a au sujet de ces plantes. Maintenant, les voisins rapploient, et veulent en découdre du projet. Pour ne pas gâcher les relations du voisinage, l'architecte se transforme alors en sociologue prenant en compte toutes les questions, objections et/ou requêtes sans pour autant s'écarter du projet qu'on lui avait commandé. De retour sur la parcelle, de nouveau au calme, il se met à méditer. Mais cela lui est impossible. Le doux chant des oiseaux l'en distrait, et vite tout un troupeau d'animaux se retrouve à l'encercler. De concert, ils démontrent par leurs danses, leurs chants et leurs constructions les différents arguments qui les mènent à manifester. Et le voilà donc qui se transforme en éthologue pour pouvoir en discuter. Après de multiples autres visites et qui l'ont transformé, le voilà épuisé. Il reprend sa veste d'architecte, s'étire les cernes et se remet à dessiner, car il lui reste encore tout à formaliser. Dans un élan de fatigue, le voilà qui s'endort, qui commence à rêver. Ce n'est plus un plan, mais une toile, une œuvre tout autre qui réenchante ses sens et sa pensée. L'architecte est devenu artiste,

toute son âme s'imprègne au papier. Le matin se lève, il est l'heure de vérifier. Pour s'accorder aux traditions, il se transforme en anthropologue et en technicien pour tout problème de normes et technicités. Après une entrevue avec le client et un petit passage à la mairie, le projet est validé. L'architecte prend sa dernière casquette, et le enfin voilà ouvrier. Artisans de tous les métiers il érige l'édifice, de la première pierre de son mur jusqu'à la dernière ardoise de son toit, puis retourne se coucher.

La collaboration

L'apport des autres/des regards variés

« Plus tard j'ai pensé que le but serait atteint quand les savants, les hommes politiques, les artistes, les philosophes, les religieux et tous ceux qui travaillent dans les champs se rassembleraient ici, contemplieraient ces champs et parleraient ensemble. Je pense que c'est le genre de chose qui doit arriver pour que les gens dépassent l'horizon de leur spécialité. »⁸³

Si l'architecte doit revêtir différentes casquettes tout au long de son travail, en est-il vraiment capable dans les faits? Je dirais que le travail d'architecte est bien assez chronophage comme ça. En tant qu'étudiant on le voit bien en cours et pourtant on ne s'occupe quasi seulement de la phase dite de «concours» avec à l'occasion une proposition de programmation. Le travail ne finirait jamais si l'on devait tout faire. Un projet prévu sur deux ans verrait sa durée décuplée et encore. Mais ça tombe bien, car on n'est pas seul, comme nous le dit M. Fukuoka plus haut. On peut discuter, profiter de l'apport et le partage des autres pour que toutes spécialités que l'on ne maîtrise pas soi-même se retrouve en un. Mais tout d'abord, pour revenir sur le terme d'architecture : si on revient sur la définition, c'est l'art de concevoir et de construire un bâti ou édifice or bâtir est une activité et le bâti quant à lui est un nom dont il n'est plus question d'activité. « Le mouvement s'est arrêté et là où il y avait des personnes manipulant des outils et des matériaux se trouve désormais une structure »⁸⁴. Ce qui revient à

83. Masanobu Fukuoka, «La révolution d'un seul brin de paille», Guy Trédaniel, 2020, p53.

84. Tim Ingold, «Faire Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture», Dehors, 2013, p111.

supposer une séparation entre le concepteur et le résident/utilisateur de l'édifice. « Par conséquent, même si les résidents ont construit de leurs propres mains l'édifice dans lequel ils vivent, leurs diverses activités sont fermement distinguées de celles qui ont conduit à la construction même de cet édifice.⁸⁵ » Et pourtant il ne devrait pas y avoir de point d'arrêt sur l'évolution des rapports au projet étant donné que l'achèvement de la construction est forcément en relation avec la construction qui la précède, qui elle est forcément, de par la conception en relation avec les activités de résidence qui s'en suivent. En découle donc l'idée que la réalisation d'architecture est infinie et surtout en constant échange. Il ne peut revenir à l'architecte uniquement, le prestige de son travail créatif, car les phases antérieures et postérieures des constructions sont tout aussi importantes que le projet en soi. « Le principe de l'architecture, écrit l'inventeur et designer Steward Brand, c'est la permanence.⁸⁶ » Et il est d'ailleurs intéressant de voir qu'au moyen âge et même plusieurs siècles avant la rédaction d'une convention sur le terme « architecte⁸⁷ », celui-ci était considéré ou du moins associé au terme charpentier. Un ecclésiastique notamment aurait décomposé le verbe *architector* en deux mots latins : *arcus* (arche) et *tectum* (toit), faisant donc flotter le doute sur la différence entre architecte et charpentier. Mais on pourrait tout aussi bien penser que l'architecte est maçon, car il vient poser la première de l'édifice. Et finalement, étymologiquement le terme « architecte » viendrait de *arkhi-*, chef et *tekton*, artisan, soit chef-artisan ou encore maître-bâtitseur.

Comme dit ci-dessus, l'idée qu'une personne ou discipline unique puisse couvrir l'ensemble de la conception me semble impensable. Comprendre certains principes requiert un dialogue beaucoup plus poussé avec ceux qui étudient notre monde. Les architectes ne disposent pas forcément du temps nécessaire à ce type de travail en profondeur. Il nous faudrait donc coopérer entre les différentes disciplines, permettre une ouverture aux collaborations entre architectes, artistes, sociologue, anthropologues,

85. Ibid.

86. Steward Brand, *How Buildings Learn: What Happens to Them After They're Built*, New York, Penguin, 1994, p. 2.

87. Nikolaus Pevsner, « The term « architect » in the middle ages », *Speculum*, Cambridge, vol. 17, n°4, 1942, p.557



ECOLE NATIONALE SUP
DOCUMENT SU

Superflux, Refuge for Resurgence, Biennale Architettura,
La Biennale Di Venezia 2021.

environnementologues et scientifiques de manière générale. Les écoles d'architecture s'engagent notamment dans de nouvelles collaborations comme par exemple entre l'ENSA et Centrale ou la Yale School of architecture qui propose un double cursus avec la Yale school of forestry générant ainsi de nouvelles visions de l'architecture et l'approche de gestion durable de l'environnement, mais ce n'est qu'un début. Et déjà à l'échelle de la France, ses initiatives enthousiastes de collaboration se constatent comme nous le rappelle l'Atelier Georges et Mathias Rollot dans « L'hypothèse collaborative »⁸⁸. « En tant que jeunes praticiens, nous observons ces pratiques émergentes comme autant de manières de façonner de nouveaux montages, processus et procédures de fabrique de la ville, plus « circulaires », plus éclatées, appelant la mise en système, l'improvisation, les reconfigurations de rôles plus complexes et mobiles entre sachant.e.s et non-sachant.e.s, habitant.e.s et concepteur.trices, nomades et sédentaires, etc.⁸⁹ ». Cette constellation d'acteurs aux compétences étendues est la clé pour réussir à penser et agir autrement. Autant pour résister aux modèles en pratique que de « faire avec », la collaboration nous permettrait d'aller plus loin dans nos démarches tout en restant dans une conception conviviale.

Un autre point important dans leur conversation est qu'ils ont pu faire émerger trois postures et points communs entre chaque collaboration exposée. Ces postures reprennent d'ailleurs ce que l'on a pu voir auparavant en termes de conception ethnographique: l'architecte doit « faire sur le terrain pour savoir comment faire », il doit « faire sur le moment pour faire avec » et doit savoir « faire sans, faire autrement ». Faire sur le moment pour faire avec veut dire qu'il faut parfois savoir construire et bricoler avec les différents acteurs pour par la suite leur proposer des idées constructives. Faire sur le moment pour faire avec signifie laisser place aux improvisations, à l'informel et décider sur le moment qui nous sommes et ce que l'on peut apporter au projet. Et enfin Faire sans ou autrement, c'est nous rendre compte que le projet est parfois déjà fini avant même que l'on aie eu à projeter quoique ce soit, que les questions d'espaces

88. Mathias Rollot, L'hypothèse collaborative, conversation avec les collectifs d'architectes français, présentée à la 16e Biennale internationale d'architecture de Venise en 2018.

89. Ibid.

ne sont pas forcément le sujet de la commande. Mais si la proposition de collaboration est belle et bien prise en compte ici par nos différents concepteurs, qu'en est-il des autres qu'humains ? On ne comprend pas la nature, même si des recherches existent la compréhension de la nature dépasse la portée de l'intelligence humaine pour l'instant.

« Pourquoi est-il impossible de connaître la nature ? Ce que l'on conçoit comme étant la nature n'est que l'idée de nature émanant de l'intelligence de chacun. [...] Un objet vu isolément du tout n'est pas l'être véritable. »⁹⁰ Par ces phrases j'entends que bien que l'on ne la connaisse pas entièrement, mais l'idée est surtout de ne plus les considérer comme seule nature, ce sont les être les plus à même quand il s'agit de nous montrer la notion du faire avec. Que ce soit le pissenlit qui se fraie son chemin au travers des couches de sols apportant couleurs, structures et pollinisateurs à nos rues ou encore l'araignée qui par ses toiles nous indique la santé d'un logement et qui nous protège des moustiques, le vivant est maître de l'informel et de l'improvisation. Par conséquent, il n'est pas nécessaire de forcer le vivant à la collaboration, car il viendra à collaborer avec nous de son plein gré.

Le commun

Après avoir tapé collaboration dans mes recherches google je suis tombé sur sa définition simple et brève: « travail en commun, action de collaborer ». Mais si l'on s'en tient à cette définition, il nous faut alors définir ce qu'est le commun.

Un but commun, le partage

Même si de jour en jour le capitalisme nous montre son incapacité à apporter la moindre solution vis-à-vis de notre inquiétant futur, des forces sociales et des modèles alternatifs s'offre à nous laissant espérer un au-delà du capitalisme. Le véritable « esprit du capitalisme » n'est jamais mieux rendu que par l'expression attribuée à Louis XV : « Après moi le déluge »⁹¹.

90. Masanobu Fukuoka, Ibid.

91. Michael Löwy, Écosocialisme, l'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste, Mille et une nuits, Paris, 2011.

Par son expansion il entraîne la destruction de l'homme par l'homme⁹² et nous précipite dans une crise écologique delà même à être considéré comme l'ennemi de la nature⁹³. Et plutôt que de voir l'État améliorer le bien-être de sa population on le voit rentrer dans les rouages du capitalisme pour nous imposer la loi de la mondialisation. Par les phénomènes de mise en relation des sociétés et de l'ouverture des économies nationales sur le marché mondial, la croissance et le développement deviennent interdépendants entre les pays. Bien que le monde puisse alors être considéré comme un lieu commun à toute l'humanité, l'accélération sans précédent des flux, de la production et des échanges, donc la coopération, arrangements, accommodements entre intérêts différents et régulations mondiales se retrouve vite suivis de dérégulations, d'une libéralisation des marchés et responsables et ainsi de dégradations sociales et environnementales, comme vu auparavant. Et à cela s'ajoute l'individualisme des pensées, une majorité des personnes pour ne pas dire tout le monde tente tant bien que mal à se responsabiliser, à devenir son propre chef, devenir autoentrepreneur, dépasser ses objectifs, montrer à tout le monde ce que l'on sait faire par soi-même. Même si certains arrivent au bout de leurs convictions personnelles, la décollectivisation de l'action isole tout le reste.

Face à ce triste constat, la posture la plus répandue serait de déplorer l'absence d'alternatives ou d'utopies nouvelles, mais ce n'est pas toujours le cas, certaines sont disponibles depuis toujours, comme les communs. Les communs ne se définissent pas par la propriété privée, la propriété publique ou encore le libre accès, mais par sa gestion collective et par ses usagers eux-mêmes. Les revendications autour du commun ont pris pour références les « commons » des campagnes européennes au moyen âge, des terres utilisées collectivement (« communaux ») avant la suppression des droits coutumiers du fait de la mise en clôture (enclosure). Parmi les plus anciens on peut penser au puits et fours qui se trouvaient dans les villages et qui profitaient à tous ou encore une rivière, ou même

92. Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte, Paris, 2009.

93. Joel Kovel, *The enemy of nature. The end of capitalism or the end of the world ?* Zed Books, New York, 2002.

l'accès partagés à un pré pour faire la cueillette. Bref, « commun » est un ensemble de pratiques, de luttes et d'expérimentations pour un avenir moins individualiste et ni capitaliste et surtout qui ne propose pas de faux-semblants. Et pour revenir sur la question de propriété, Sarah Vanuxem⁹⁴ le présente comme un pouvoir d'habiter les choses, non plus de dominer. En ce sens on cesserait de concevoir les choses comme des objets de droit et les personnes comme des sujets de droit. Ainsi, on ne ferait plus de distinctions entre choses et personnes, et distinguerait alors uniquement les milieux de ses habitants. Ce faisant, les personnes ne seraient pas nécessairement des humains et les non-humains ne seraient pas nécessairement des choses. Humains et Non-humains pourraient habiter en communauté, se partageant une même place dans un milieu. Cette conception de la propriété comme droit d'habiter et du commun nous permettrait ainsi d'aller « par-delà nature et culture⁹⁵ ».

Mais comment pourrait-on mettre en pratique cette culture commune vivante ? Et bien j'imagine, comme on l'a toujours fait. « On lit. On découvre des choses nouvelles qui nous foudroient et nous reconstruisent. On lance un combat local, on toque à la porte d'une asso, on passe la nuit sur internet, on côtoie un peu plus la vie qu'on veut défendre. On se retrouve tout à coup à plusieurs. On échoue souvent, on perd beaucoup de batailles, on arrache quelques victoires, on les chérit.⁹⁶ » Et ainsi, petit à petit, la lutte sera entendue et comprise. Et c'est déjà le cas, on retrouve de plus en plus d'écrits, des collectifs qui se créent pour lutter et notamment je souhaitai parler de l'asso super qui m'a beaucoup apporté quant à la compréhension et l'utilité du commun. Leur travail porte une réflexion sur ce qu'est le commun, ses différentes formes et appropriations, en bref comment le commun peut nous promettre et permettre un avenir joyeux ! Si en tant qu'humain, en pensant aux « communs » on aurait peut-être tendance à penser au puits d'un hameau, aux toilettes publiques, aux salles des fêtes de villages, aux arrêts de bus, aux marchés, aux espaces publics, etc. qu'en serait-il des communs interpopulations, les communs du vivant ? Et bien ils existent bel et bien, nous venons d'en citer, on retrouve ce même arrêt

94. Sarah Vanuxem, enseignante-chercheuse en droit à l'université de Nice Sophia-Antipolis.

95. Philippe Descola, «Par-Delà Nature et Culture», Gallimard, 2005.

96. Baptiste Morizot, Nouer culture des luttes et culture du vivant, Socialter, février 2021.



Eglė Budvytytė, Songs from the Compost: Mutating Bodies, Iimploding Stars, 2020.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ART
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

de bus où vient se percher le pigeon, la toiture de la salle des fêtes qui accueille informellement une ruche d'abeille, ou encore les par-terres qui accueillent toutes sortes de plantes dans nos rues, et il en existe encore bien d'autres. Le seul dénominateur commun est que ceux-ci ne sont pas prévus en tant que tel. Bien souvent le vivant autre qu'humain s'y invite de manière informelle, mais d'où nous vient cette arrogance à les délaissier ou au mieux si je puis dire de les intégrer de force pour notre propre satisfaction? Ne serait-il pas plus sincère de leur permettre une intégration à nos communs? Et ceci ne traite même pas le fait que nous architectes, urbanistes, politiques, humains avons imposé notre modèle d'aménagement sans donner aux autres qu'humains ne serait-ce qu'un moment pour en parler. Il serait pourtant aisé de par notre métier, tout comme l'on réserve un pourcentage de logements sociaux dans nos constructions nouvelles ou encore un pourcentage d'artificialisation des sols, de réserver un pourcentage de surface à l'appropriation informelle ou non de nos congénères vivants. Dans le livre *Penser les milieux vivants en commun*⁹⁷, on parle de droits et de devoirs collectifs : « le droit de vivre dans un monde durable et même désirable par sa qualité de vie [...] et le devoir de protéger la cohabitabilité de ce monde, la coexistence d'individus humains et autres qu'humains qui pourront tous y déployer leur style de vie et leur projet de vie en termes de situation et de liberté. ». Nous sommes humains que si l'on prête attention aux autres vivants, d'où la nécessité d'un nouvel « élevage » culturel en matière d'écologie des communautés.

L'auto-formation

Parce que l'on n'a pas toujours le temps

Pour dépasser les notions de capitalocène, d'anthropocène, et de greenwashing, avec l'aide de deux artistes, Morgane Fontaine et Matéo Crespino, d'un paysagiste (maintenant en compagnonnage en maçonnerie), Alexis Aubert, on s'est réuni en juillet 2022 pour

97. Véronique Le Ru, *Penser les milieux vivants en commun*, éditions et presses universitaires de Reims, épure, mars 2021.

développer de nouvelles réflexions et expérimentations sur la notion de commun. L'idée du collectif est de travailler sur toutes les notions abordées précédemment, par le biais de la création d'une ferme/école expérimentale. Nos objectifs se croisent avec ceux de l'école Zéro qui tente de « réfléchir aux différentes manières de « faire école » collectivement, en mettant en relation l'aménagement du territoire avec différents champs disciplinaires et en proposant notamment d'explorer les territoires hors métropole⁹⁸ ». Cette ferme représente pour nous l'opportunité de créer un espace de rencontre, de partage, de recherche et d'expérimentation à différentes échelles et sous des formes alternatives de création ouverte à tous.tes et s'adressant à une grande diversité d'acteur. ices public.ques et privé.es. Dans la démarche de tendre vers un mode vie d'autonomie, d'autosuffisance, plus proche de la nature, le projet de ferme serait pour nous un prototype de cohabitation des acteurs que nous représentons et que nous voudrions accueillir, des lieux et du vivant. Mais dès lors une question se posait à nous, comment fait-on pour concevoir cette ferme ?

En matière de conception architecturale et paysagère, les soucis dépendront du terrain, mais en ce qui concerne la construction même de cet espace, la communication de nos objectifs, le partage des ressources, les financements du projet dans son ensemble, de nombreuses questions se posent. La première se pose sur la question de formation, dans nos études respectives on n'a pas forcément été formé à tout cela, alors comment combler nos manques ? L'autodidaxie et l'autoformation représentent peut-être une stratégie valable, d'autant plus qu'elles font déjà partie des méthodologies enseignées dans nos domaines d'études respectifs. Que ce soit aux Beaux-arts, en école d'architecture ou de paysage, les étudiants s'en remettent souvent à eux-mêmes en ce qui concerne la formation. Bien évidemment, quand on parle de cours magistraux, on parlera plus d'information voir de formation au sens ou le formateur, ici nos professeurs, transmettent un contenu à l'apprenant de manière unidirectionnelle. Mais dans le cadre du projet, l'apprenant est alors responsable de l'une ou l'autre dimension d'une activité de formation, que ce soit sur le contenu, les objectifs, la démarche, les ressources ou encore le rythme. Les relations entre

formateur et apprenant sont alors multidirectionnelles, du formateur à l'apprenant, de l'apprenant au formateur et de l'apprenant à lui-même. On parle alors d'autoformation. De plus nos domaines de recherches sont tellement vastes que dans certains cas il est nécessaire de s'enseigner soi-même certaines dimensions ou méthodes que nos formateurs ne connaissent pas forcément, l'apprenant devient alors son propre formateur ; c'est l'autodidaxie. Au cours des trente dernières années, on a d'ailleurs pu témoigner d'une accélération constante de l'autoformation, que ce soit grâce aux formations en ligne, aux tutoriels, aux DIYs, à l'auto-entrepreneuriat, à l'autoconstruction, etc., les formes d'autoformation et de partage de connaissances explosent au point où l'on penserait que la notion vient juste d'éclorre. Mais il faut se rappeler que de tout temps des individus s'en sont remis à eux-mêmes dans leurs projets éducatifs. De plus ce phénomène semble répandu dans toutes les sociétés et toutes les couches sociales surtout quand l'accès aux bibliothèques, internet ou même simplement aux écoles est très limité. Le travail de Cacérés⁹⁹, en traçant des portraits d'autodidactes français et en indiquant comment l'autodidaxie leur avait permis de compenser une scolarité déficiente, montre également combien cette stratégie éducative a constitué, pour certains, un moyen efficace d'émancipation personnelle et sociale. Le thème de l'autonomie est un critère phare de nos domaines d'études et cela se traduit par l'écllosion de pratiques axées sur l'autoformation, qui assurent le développement des compétences nécessaires à la survie de notre génération, une nouvelle génération d'apprenants et de formateurs. En apprenant à apprendre, la formation ne se baserait plus que sur les contenus, mais autour des processus donnant dès lors une dimension dynamique à notre apprentissage.

99. Benigno Cacérés, *Les autodidactes*, Paris, Le Seuil, 1967.



Mise en bouche?

La crise du covid aurait mis en avant un manque de lien et considération généralisé. Que ce soit au sein des écoles ou même simplement dans nos espaces publics le partage se fait de plus en plus rare. Et comme l'on a pu l'entendre dans certains mails, l'inclusion n'est pas forcément au rendez-vous. Comme si tout un chacun se retrouvait être la mauvaise herbe d'autrui, une herbe qui pousse à un endroit qui ne lui est pas prévu. Tout cela m'a fait repenser à mon enfance, et plus précisément à une série télévisée des années 80 que je regardais sur les chaînes allemandes, «Löwenzahn». Chaque épisode de l'émission se basait sur les aventures de Peter Lustig et sa caravane bleue. À travers celles-ci, toutes sortes de thèmes étaient abordés, et traitaient bien souvent de l'écologie à mon plus grand bonheur. Dans l'épisode «Unkraut», Mauvaise herbe, on se questionne sur la place de ces plantes. Pourquoi sont-elles là? Pourquoi les arrache-t-on? S'il n'y a plus de mauvaises herbes comment vont faire certains insectes pour survivre, et à leur tour les oiseaux? Pourquoi la population animale se fait moindre en ville? Les notions de «vivre-ensemble» et de «retour à la nature» ont beau être redécouvertes par certains journalistes pendant la crise du covid, celles-ci ne sont pas nées avec le confinement. Ces événements ont seulement remis au goût du jour des manières de vivre jusque là oubliées ou peu considérées. Les questions de l'inclusion et de la considération des vivants seront donc primordiales pour moi dans la conception de mes projets futurs.

Le collectif Cailloux

En 2024, le collectif Cailloux voit le jour, composé de Morgane, Alexis, Mattéo et moi-même. Après avoir fini nos études respectives, chacun-e-x a développé ses propres intérêts, sensibilités, recherches et a pris le temps de travailler pour poursuivre ses ambitions et valeurs pour enfin se retrouver à la pose de la première pierre du projet ferme. Aussi bien au travers de formes qu'en écrivant, Morgane poursuit ses recherches sur le temps, les avenir possibles et la place du-de la vivant-e-x dans l'art, tout en gardant un pied en dehors pour poursuivre les nombreux projets amorcés avec sa binôme d'étude Pauline et ses recherches au sein de différents collectifs. Alexis, qui depuis un certain temps a fini sa formation paysagiste, ainsi qu'en maçonnerie puis en charpenterie et s'est recentré sur son amour des plantes et champignons. Il prend actuellement soin de plus de 478 espèces vivantes sur une parcelle située aux abords de Carquefou et développe de nouvelles stratégies de cohabitation entre iels. Et enfin Mattéo, qui a exploré les questions de collaboration, partage et commun. Son travail porte ses débats et discussions au travers de multiples joyeux banquets, pique-niques et animations remettant en question les statuts et rôles de l'art au sein de la société.

Comme une fleur, une multitude de vivants se greffe, gravite ou papillonne autour de nous. Des pauses communauthe viennent rassembler de temps à autre poète-sse-x-s, écrivain-e-x-s, danseur-euse-x-s, paysan-ne-x-s, des artistes, des scientifiques, des défenseur-euse-x-s des droits du vivant, des théoricien-ne-x-s, des artisan-e-x-s...Romane pro-

pose des formations de protection animale au sein de son association qui depuis s'est lié à l'ensemble des refuges et sanctuaires d'animaux de France. Colombe questionne la place des roches et minéraux à l'ère de la planthropocène, vivant-e-x-s figés par le temps. Benjamin propose des workshops bien gonflés sur les questions du sublime et de l'air dans notre société. Etc.

Ensemble nous fabriquons de nouveaux futurs, joyeux, libres, vivants.

En 2026, après de nombreuses années d'amitiés et de recherches collectives archivées au fur et à mesure dans notre arbre de cognition, notre Ohara digitale ou non, vient le moment de se poser. Une recherche active d'un lieu où s'installer pour développer notre ferme est entamée. De nombreuses luttes engagées par et pour les territoires, à la manière des ZAD, ont permis de faire avancer les lois, sur la condition des vivant-e-x-s, leur considération et la conception ethnographique, laissant la place aux acteur-ric-e-s de ce type de projets et expérimentations. Nos nouvelles manières de vivre sont acceptées, revendiquées, valorisées et appréciées.

En 2032, installé-e-s quelque part au creux de la diagonale du vide, la ferme vivante voit le jour. Une parcelle, plusieurs hectares, un hameau, un village, une ville où chacun-e participe et invente des projets, des visions, se formant, s'organisant, se développant seul-e ou en commun. Sept ans plus tôt lorsque nous choisissons le terrain, nous avons pris le temps de l'étudier, le ressentir, le vivre pour comprendre les écosystèmes et populations qui l'habitent. Tout cela nous mena à la création d'un document-ressource-mère du projet, toujours mis à jour de nos jours. Grâce aux subventions que ce soit personnelles, de la région ou encore de différents collectifs qui se sont sentis liés à nos aventures on met en place un programme

d'écoredynamisation du lieu. Dans l'idéal, 70 hectares de terrain nous seraient mis à disposition pour penser et expérimenter de nouvelles manières d'habiter le monde dans lequel on souhaite vivre, un monde du vivant.

Autant voir grand dès le départ, quitte à prendre plus de temps et faire étape par étape. L'idée n'est pas forcément de tout prévoir, mais que les graines se sèment de toutes seules au gré du temps. Pourquoi ne pas choisir la base d'un corps de ferme abandonné? Peut-être que l'on y trouvera un puits, un abreuvoir ou encore un ancien lavoir? En contrebas, un cours d'eau serpenterait à l'orée d'une forêt. Ou peut-être que l'on tombera sur une vieille scierie, une usine désaffectée, un moulin? Bref partir d'une construction présente, histoire de commencer par quelque chose, le but n'est pas de créer du neuf. Concilier le bâti potentiellement en ruine avec les jolies herbes et ronces qui ont pris le dessus. La terre n'a pas besoin d'être «bonne», au contraire pourquoi pas un paysage meurtri par un passé d'exploitation intensive et de pesticides. Autant s'amuser avec ses herbes sèches et dépéries, à la manière du matsutake repeuillons les terres de l'anthropocène pour ouvrir un nouvel avenir.

Les premières interventions sur le lieu datent de 2027. Cette année-là, à la suite de quelques années d'études du terrain, nous avons commencé par planter des fruitiers, des aromates et des légumes. Chaque plante trouve sa place en fonction de ses besoins. Si l'on a disposé dans un premier les plantes à tel ou tel endroit, c'est peut-être bien une imposition, mais dans quelques années les plantes se trouveront leur vraie place. Peut-être que certaines mourront et d'autres les remplaceront, ou peut-être qu'elles se resèmeront de toutes seules un peu plus loin? Le paon-du-jour aura été conquis par le par-terre d'orties, la musaraigne par le pissenlit, le lièvre par nos carottes, le renard par ces pe-

tits rongeurs et nous par le vivant.

En parallèle nous aurons enfin fini de retaper en partie la ferme. C'est super on peut y vivre de manière convenable, répondant ainsi à nos besoins fondamentaux! L'idée n'est pas de s'isoler, il faut bel et bien rester en contact avec le monde, ce pourquoi on y installe le réseau internet. Beaucoup d'ami-e-x-s passent, sur des périodes plus ou moins longues, mettant la main à la patte, partageant leur vision ou profitant uniquement de notre proposition. De nos bonnes ou mauvaises graines il faut bien que l'on pousse, que l'on grandisse, créant des liens très forts entre un maximum d'êtres vivants de ce petit coin de terre. Peut-être est-il possible de communiquer avec les champignons?

En septembre 2029, nous lançons la troisième édition des fêtes de l'omnilibre. Nous commençons tout juste, mais de multitudes de projets similaires poussent un peu partout en France et dans le monde. Ça réseaute, ça s'écroule, ça se lie, ça se sépare, ça se répare, ça partage, ça tombe, ça monte, ça alimente... Une infinité de possibles et d'impossibles nous faisant avancer de manière libre, joyeuse et nous permettant d'apprendre constamment sur ce qu'est le vivant.

«Ici se mêlent les mondes visibles et invisibles, où le rêve et le réel ne font qu'un.

Rêve et réel.

Le révelle.»

TERRAIN - ANALYSE

- CLIMAT (Étudier)
- PLANTES INDIGÈNES + QUELLES PLANTES INTRODUIRE / AJOUTER ? COMMENT LE FAIRE RESPECTUEUSEMENT VIS-A-VIS DE L'ÉCOSYSTÈME DÉJÀ PRÉSENT ? MISES EN PLACE D'AUTRES MICRO-SYSTÈMES ? (ÉTHIQUE, ANALYSE TERRAIN)
- NAPPES PHRÉATIQUES, SOURCES D'EAU - ÉTUDIER
- CHAMPS ÉLECTRIQUES ? ÉNERGIES | FLUX, RÈGLER LES MAGNÉTISEURS, SORCIERS, CHAMANES ?
- VOISINAGE ? (SE PRÉSENTER, PRÉSENTER LE(S) PROJET(S))
- FAVORISER LA BIODIVERSITÉ FAUNE/FLORE ZONES DENSES, ANIMAUX ? QUESTION DE CLÔTURES ? (~~À LA LIMITE, ÉVENTUELLEMENT SUR LA~~ ENTAMER UNE RÉFLEXION.)
- RÈGLEMENTS CHASSEURS. POUR PAS QU'ILS VIENNENT SUR LE TERRAIN. CHASSE INTERDITE (RÈGLE NÉCESSAIRE)
- "BONUS" SI UN COURS D'EAU
- ÉTUDIER QUESTIONS FINANCEMENTS / ÉCONOMIE DU LIEU. (SAISONS ? APPRENTISSAGE, TRANSMISSION, STAGES...)
- SUBVENTIONS EN TANT QUE GROUPE D'ARTISTES ? (VOULONS NOUS AVOIR L'ÉTIQUETTE D'ARTISTES ?)
- ASSO / COLLECTIF - À BUT NON LUCRATIF
- SE FAIRE CONNAÎTRE (COMMUNE, ORGANISMES DU COIN)
- LOIN DES CENTRALES NUCLÉAIRES (MIN. 60km)
- RÉDIGER UN MANIFESTE
- LIEU VÉGÉTARIEN
- VOIR LES CHÂTEAUX À 1€

ÉVEIL

- CULTIVER ? CHERCHER DE NOUVELLES FAÇONS POUR NE PAS EXPLOITER LE VIVANT MAIS QUE CHACUN E Y TROUVE UN INTÉRÊT ?
- RENOVATION ?
 - QUI FAIT QUOI ? HARMONISER LES ENVIES DE CHACUN. E.
 - PENSER LA MANIÈRE D'HABITER LE LIEU, COLLECTER (EX FRUITIERS, ANTICIPER, NE PAS ACHETER)
 - BOUTURES, OK SI C'EST BIO.
 - PLANIFIER L'AUTOSUFFISANCE, COLLABORATION AVEC LES HABITANTS AUTOUR.
 - FORMATIONS (ARTISANATS - MAÇONNIE, CHARPENTE, CÉRAMIQUE, FOIRS... + PAYSANES)
 - RÉCYCLER L'EAU (FOSSE SEPTIQUE + RÉCUPÉRATEURS...)
 - ÉNERGIE PROPRE (MOULIN À EAU ?)
 - CHAUFFAGE, GÉOTHERMIE ? (ÉTU)
 - ÉTUDIER LES CYCLES LUNAIRES POUR LA CULTURE + APPRENDRE LES NVAGES.

- MUTUALISER LES EN LES RENDANT ACCESSIBLES À TOUS. LA CONNAISSANCE NE DOIT PAS ÊTRE UN PRIVILÈGE.
- ABOLIR LES FRONTIÈRES ENTRE LES DISCIPLINES.
- AUTOSUFFISANCE MATÉRIELLE (À L'ÉCHELLE DU DÉPARTEMENT OU DU PAYS).
- TRANSMISSION, APPRENTISSAGE CONSTANT - AUTO

HORIZONTALITÉ

EXPERIMENTATIONS

- REMISE EN QUESTION DES NOUVEAUX TESTS, EXPERIMENTATION
- REMELANGER LES PROJETS N'EST JAMAIS ÉVOLUE CONSTAMM

ETUDIER LE
TERRAIN 2 ANS
AVANT D'Y
INTERVENIR.

HABITER

- ENTRETIEN - STABILITE DANS LE FONCTIONNEMENT
- DIFFUSION (ECHANGES, PARTAGE, MUTUALISATION DES RECHERCHES)
- ARTISANAT ??
- FABRIQUER NOS PROPRES OUTILS (FOUR A PAIN, OUTILS DE TRAVAIL, BIOPEINTURES - FABRIQUER NOS PIGMENTS...)
- ETUDES HERBORISTERIE, SE SOIGNER AVEC LES PLANTES
- HOTES ? A CCEVILLIAR - WORKSHOPS, TABLES RONDES, EXPERIMENTATIONS
- CONSOMMABLE: VENDRE OU TROQUER, OU CONSERVATION
- REFUGE ANIMAUX (RECUPERER ANIMAUX MALTRAITES, SAUVER ANIMAUX ABATTOIRS...)
- EDITIONS, JOURNAL, PROJETS EN DEVELOPPEMENT, ACCUMULER, CLASSER - ARCHIVAGE -
- CONSTITUER UNE MATERIAUTHEQUE
- VERGER, POTAGER, AROMATES, PLANTES MEDICINALES
- NE PAS ETRE DANS L'ISOLEMENT

LEUR OFFRIRE UNE VIE LIBRE ET SOIGNER.

NT-ES
ONNERIE,
+
E PLANTES,
?)
TU DIER).
S PERIODES
E A VIRE

ES SAVOIRS
+ FACILEMENT
TOUS TES. LA
E DOIT PAS
E GE.
RONTIÈRES ENTRE
S.
ICE (ALIMENTAIRE,
A L'ECHELLE D'UN
OU UNE REGION).
ON, APPRENTISSAGE
FORMATION

LE SOIN

- PARTAGE, ECHANGES. QU'EST CE QU'ON MET EN PLACE ?
LES IDEES (INITIATIVES INDIVIDUELLES OU COLLECTIVES)
- LE REFUGE ANIMAUX
 - DEVELOPPER ECOLE EXPERIMENTALE
 - ACCUEIL: CREER UN ORPHELINA / EPAD
 - ORGANISER DES FESTIVALS (ARTISANAT, MEDECINES ALTERNATIVES, MUSIQUES, DANSES, PERFORMANCES, BANQUETS...)
 - RESIDENCES
 - GRAINO THEQUE

ALITE

PEREMISATION

CONSTANTE
XPRIENCES
S CARTES
AMAS FIGE,
NMENT.

Conclusion

Depuis un demi-siècle, de nombreuses utopies se sont effondrées. Nos pratiques ne suffisent plus qu'à endiguer, et encore, les problèmes sociaux, écologiques et politiques créés par les êtres humains et l'objectif premier des puissants dans notre monde chancelant est de faire croire qu'il n'y a pas d'autres possibilités. Pour cela, leurs politiques combinent systématiquement les armes brutales de la police à celles plus subtiles de la bureaucratie et de la propagande, sous des formes diverses et variées, paraissant plus ou moins grossières ou sophistiquées selon la diversité des situations. En France notamment, Macron a repris le fameux credo TINA, « There is no alternative » de Margaret Thatcher signifiant que le marché, le capitalisme et la mondialisation sont des phénomènes nécessaires et bénéfiques que la France doit envisager pour ne pas courir à sa perte. Dans le livre *Les nouveaux maîtres du monde* du sociologue suisse Jean Ziegler, le slogan est même décrit comme celui du troisième pouvoir totalitaire : « Il n'y a pas d'alternative au système émergeant du mercantilisme mis en place par les entreprises s'appuyant sur l'État et décliné à l'aide de différents mantras tels mondialisation et libre-échange ». Néanmoins cela ne se base qu'uniquement sur un point de vue humain, nos amis les plantes et animaux que nous utilisons dans cette non-alternative ne sont pas écoutés ni même entendus. Alors que le système dominant s'effondre autour de nous, il est de notre responsabilité de réfléchir concrètement à ce que pourrait être un monde différent et meilleur pour le vivant dans sa globalité.

Sous la couverture de l'anthropocène, le capitalocène fait des siennes. L'anthropocène peut sembler prometteur mais seulement pour une poignée d'humains laissant pour compte les autres populations souvent marginalisées et par conséquent délaissées. Pourtant il est possible de mettre en évidence des pratiques d'inclusion et des imaginaires spatiaux

alternatifs élaborés par les populations, avec les populations parmi les populations et pour les populations. Que ce soit de grands changements ou de petites évolutions il nous faudrait favoriser le passage à l'action de chacun à son échelle car tout le monde possède une part de la solution à nos problèmes, et cela pour voir où la conception non anthropocentrée pourrait nous mener. Pour commencer, l'hypothèse Gaïa m'a convaincu que l'habitabilité de notre monde n'est pas donnée extérieurement au vivant et que par conséquent nous devons le prendre en compte. Si le vivant n'est plus considéré comme population indigène ou « sauvage » d'un endroit, elle peut alors être considérée et être prise en compte dans nos conceptions.

Mais comment faire s'il n'y a plus de biodiversité, géodiversité, morphodiversité ou encore ethodiversité, et que nos villes se retrouvent ou sont désertes. En réponse à ces villes désertes dépossédées et jetables il conviendrait sûrement à tous, de simplement les reconnecter à leurs milieux, leurs populations humaines ou non, de les penser en fonction du climat, des rythmes et de construire de manière durable et au mieux cyclables. Mais alors, quelles sont les bascules pour nous permettre de concevoir sous un prisme joyeux et solidaire ? Il ne s'agit pas de faire un retour nostalgique au passé, mais d'inventer un futur à partir de nos mémoires paysannes et de faire converger les courants actuels écologistes, paysans et altermondialistes vers une nouvelle convivialité. Il nous faut regagner les esprits de la terre, s'inspirer d'anciennes conceptions comme l'agritecture, la permaculture et dans certains cas il serait même nécessaire de déconstruire pour mieux reconstruire. La « Déséducation » ou le « désapprentissage » ne représente pas le fait de revenir à un état primaire, enfantin ou sauvage, mais bien à une remise en question de nos choix, notre éducation et de nos normes. On peut la comparer aux mouvements de « désobéissances civiles » et « fertiles ». C'est donc différencier ce que l'on a appris de ce que l'on a à prendre. Que l'on vise à transformer les institutions de l'intérieur, ou de s'extraire de ses institutions irréfomables, afin d'en créer de nouvelles en accord avec la vision du vivant, la notion qu'il faut garder à l'esprit est qu'il ne faut plus détruire mais tenter d'aggrader la nature et le vivant.

Pour éviter l'écueil de cette stratégie, il faudrait rétablir un sentiment de

connexion avec le monde naturel et aller au-delà des gestes superficiels en faveur de la durabilité. Et la solution proposée ici est l'ethnographie. L'ethnographie qui s'apparente à l'étude des peuples nous permettrait et nous permet déjà dans certaines conceptions de comprendre les microcultures qui vivent dans un lieu donné. Si nous pouvons comprendre, nous aurons plus de chance de pouvoir aider. En sommes nous capables dans les faits ?

S'il est préférable de travailler petit à petit, d'une population à une autre, d'une microculture à une autre alors on pourrait penser que le travail d'architecte n'en finira plus. Mais la multidisciplinarité nous a convaincus qu'un tel monde pouvait advenir si nous comprenions le pouvoir de l'imagination et de l'action en politique comme une conception collaborative et associative de l'action en commun. En réintroduisant le vivant, la raison et l'affect dans l'action politique et la conception, les conceptions communes ouvrent la voie à un monde différent de celui qui nous écrase, la voie à un monde pluriel, joyeux et meilleur. Si nous voulons avoir une chance de résister au processus de dégradation des dernières façons de vivre alternatives, nous devons désormais participer à l'invention de nouvelles manières de vivre et semer ces mauvaises herbes, aux sens ou elles ne sont pas encore acceptées, pour qu'un cycle fertile de régénération commence.

Dans la continuité du travail de l'architecte colombien Gabriel Arboleda, je propose ici différents principes interdépendants pour pratiquer une conception participative et respectueuse des communautés de vivants qui l'accueille. Cette charte est pensée comme une ébauche, qui invite à être reformulée, raccourcie et/ou prolongée dans une optique d'archivage. C'est l'arbre de cognition de l'ethno-conception, du collectif Cailoux, notre Ohara.

Ebauche de la Charte de l'ethno-conception

Chaque communauté vivante est une population.

Concevoir la culture de chacune de ces populations comme potentiellement commune ou liée à soi mais aussi unique, complexe et dynamique au sein d'un environnement.

Reconnaître à chaque communauté son droit à la modernité en respectant sa capacité à s'autodéterminer, s'autoformer et s'auto-construire.

Habiliter les usagers à être les véritables acteurs du processus de design, en reconnaissant que le simple fait de les consulter ne signifie en rien leur participation.

Assurer une représentation inclusive de tous les usagers, en se rappelant que toute communauté est fragmentée et comporte son lot de personnes marginalisées, humain ou non.

Abandonner toute vision hiérarchique au sein du vivant.

Accorder du crédit aux conceptions d'ancienne nature tout comme aux conceptions nouvelles.

Différencier ce que l'on a appris de ce que l'on doit prendre dans le cadre du projet.

Éviter toute vision romantique du rapport au vivant, en laissant chaque communauté sémanciper par un développement technique et durable à son image.

Accepter que la beauté soit culturellement relative, en sachant qu'une conception soi-disant « jolie » et « dépayssante » peut être laide et anxiogène pour ses usagers.

Utiliser son statut de sachant et de concepteur dans l'intérêt véritable des usagers, en travaillant pour eux et en usant de son pouvoir d'influence pour défendre leur cause si nécessaire.

Faire primer le processus sur le résultat dans le but de renforcer les capacités et le bien-être de la communauté.

Œuvrer pour le partage de connaissances, la démarche participative et la formation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

à l'ensemble de mes professeur.e.s et particulièrement Pauline Boyer pour son accompagnement dans cette recherche.

à Morgane pour sa sensibilité, sa patience, son intérêt pour le même sujet et son soutien en toute épreuve et pour nos escapades avec les non-humains.

à Benjamin pour nos discussions passionnantes.

à mes parents pour m'avoir fait évoluer dans leur univers et m'avoir ouvert au monde de l'art, à leur culture respective et partagée.

à Mattéo et Alexis, pour leurs idées, leur amour des plantes et leur humour. Avec eux la ferme du vivant ne semble plus si lointaine.

à Tristan, Hermine et Iris pour m'avoir montré depuis tout petit que d'autres manières de vivre étaient possibles.

à Jérôme et Gaëlle pour le super semestre passé à concevoir avec eux un projet de ferme à Oudon.

à tous,tes mes ami.e.s d'ateliers, pour leur joie et la vie qu'ils y apportent et pour les pauses café débats qui me font évoluer chaque jour.

à Arinjoy pour m'avoir introduit à la question d'ethnographie en architecture.

pour finir, merci à tous,tes les êtres qui nourrissent ce monde en poésie et qui défendent chaque vie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Médiagraphie

Propos non-anthropocentrés

M. B. Crawford et M. Saint-Upéry, Éloge du carburateur: essai sur le sens et la valeur du travail. in Cahiers libres. Paris: la Découverte, 2010.

B. Latour et A. Le brun, Bascules, Pour sortir de l'impasse. in Socialter Hors Série.

« Incendies en Suède : un avant-goût de ce qui attend l'Europe, prévient Jean Jouzel », Sciences et Avenir, 23 juillet 2018. https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/climat/incendies-en-suede-un-avant-gout-de-ce-qui-attend-l-europe-previent-jean-jouzel_126075 (consulté le 4 mai 2023).

T. Stocker, I. P. on C. C. W. G. I, WMO, et UNEP, Climate change 2013 :: the physical science basis : Working Group I contribution to the 5th assessment report of the Intergovernmental Panel on Climate Change /: edited by Thomas F. Stocker ... [et al.]. Cambridge University Press, 2013. Consulté le: 4 mai 2023. [En ligne]. Disponible sur: <https://digitallibrary.un.org/record/768431>

« L'environnement en Europe : état et perspectives 2015 – Synthèse — Agence européenne pour l'environnement ». <https://www.eea.europa.eu/soer/2015/synthesis/l'environnement-en-europe-etat-et> (consulté le 4 mai 2023).

« Plus de 100 millions d'êtres humains pourraient continuer d'échapper à la pauvreté grâce à un effort immédiat en faveur d'un développement respectueux du climat », World Bank. <https://www.banque-mondiale.org/fr/news/press-release/2015/11/08/immediate-push-on-climate-smart-development-can-keep-more-than-100-million-people-out-of-poverty> (consulté le 4 mai 2023).

« Climat : 250 millions de nouveaux déplacés d'ici à 2050, selon le HCR | ONU Info », 10 décembre 2008. <https://news.un.org/fr/story/2008/12/145732> (consulté le 4 mai 2023).

« Qui sommes-nous ? », Mouvement Colibris, 29 septembre 2016. <https://www.colibris-lemouvement.org/lassociation/qui-sommes-nous> (consulté le 4 mai 2023).

Prêter attention au vivant

N. Martin, Croire aux fauves. Paris: Verticales, 2019.

B. Morizot et A. Damasio, Manières d'être vivant: enquêtes sur la vie à travers nous. in Mondes sauvages. Arles: Actes Sud, 2020.

V. Despret, Autobiographie d'un poulpe: et autres récits d'anticipation. in Mondes sauvages. Arles: Actes Sud, 2021.

V. Despret, Habiter en oiseau. in Mondes sauvages. Arles: Actes sud, 2019.

V. Despret, Le chez-soi des animaux. Arles: Actes Sud École du Domaine du possible, 2017.

N. Blanc, Les animaux et la ville. Paris: Editions Odile Jacob, 2000.

D. Gissen, Subnature: architecture's other environments: atmospheres, matter, life, 1st ed. New York: Princeton Architectural Press, 2009.

29ter, « Hors-série 9 : Renouer avec le vivant, avec Baptiste Morizot ». <https://www.socialter.fr/article/hors-serie-9-renouer-avec-le-vivant-avec-baptiste-morizot> (consulté le 28 septembre 2022).

M. Fukuoka, W. Berry, et B. Prieur Dutheillet de Lamothe, *La révolution d'un seul brin de paille: une introduction à l'agriculture sauvage*, 4th ed. Paris: Guy Trédaniel, 2014.

É. Lenoir, *Petit traité du jardin punk: apprendre à désapprendre*. in *Champs d'action*. Mens: Terre vivante, 2018.

V. Jousseau, *Plouc pride: un nouveau récit pour les campagnes*. in *Monde en cours*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube, 2021.

J.-C. Bailly, *Le parti pris des animaux*. Paris: C. Bourgois, 2013.

J.-C. Bailly, *Le versant animal*. Montrouge: Bayard, 2018.

S. Mancuso, A. Viola, et R. Temperini, *L'intelligence des plantes*. Paris: Albin Michel, 2018.

G. Clément et A. Pernet, *Manifeste du Tiers paysage*, Nouvelle éd. in *Culture des précédents*. Rennes: Éditions du commun, 2020.

G. Clément et L. Jones, *Où en est l'herbe? réflexions sur le jardin planétaire*. Arles: Actes sud, 2006.

G. Clément, P. Rahm, G. Borasi, et Centre canadien d'architecture, Éd., Gilles Clément, Philippe Rahm: *environ(ne)ment: manières d'agir pour demain = approaches for tomorrow*, 1st ed. Milano : Montréal : New York: Skira ; CCA ; Distributed in North America by rizzoli, 2006.

G. Clément, *Le jardin en mouvement*. in *Point & contrepoint*. Paris: Pandora, 1991.

N. Gilsoul, *Bêtes de villes: petit traité d'histoires naturelles au coeur des cités du monde*. Paris: Fayard, 2019.

« Klima ONG », *Klima ONG*, 7 mai 2019. <https://www.klima.org> (consulté le 28 septembre 2022).

D. Martin Ferrari, « Peut-on protéger la nature en vendant le vivant ? », *Vraiment durable*, vol. 5/ 6, no 1-2, p. 97-113, 2014, doi: 10.3917/vdur.005.0097.

G. Clément, « DISCUSSION À 3 VOIX AVEC GILLES CLÉMENT/- COLOCO/- AAA », no 4, p. 12, 2015.

« L'Architecture
 « post-humaine » • Articles • PCA – STREAM ». <https://www.pca-stream.com/fr/articles/ariane-lourie-harrison-l-architecture-post-humaine-119> (consulté le 14 mars 2023).

V. Gelézeau, « Chapitre 5. Les tanji, produits de l'urbanisme moderne et occidental ? », in *Séoul, ville géante, cités radieuses, in Asie orientale*. Paris: CNRS Éditions, 2013, p. 179-200. doi: 10.4000/books.editions-cnrs.3782.

V. Gelézeau, « Chapitre 3. Politique urbaine et développement des tanji à Séoul depuis 1960 », in *Séoul, ville géante, cités radieuses, in Asie orientale*. Paris: CNRS Éditions, 2013, p. 97-135. doi: 10.4000/books.editions-cnrs.3779.

H. Kwon, « Le tanji coréen-modèles et métamorphoses d'un défi urbain ».

29ter, « François Sarano : « Prêter attention, le mot-clé du vivant » ». <https://www.socialter.fr/article/francois-sarano-preter-attention-vivant> (consulté le 4 mai 2023).

« C'est quoi l'amnésie écologique (et ça se soigne) ? », NOWU. <https://www.nowuproject.eu/fr/contents/c-est-quoi-l-amnesie-ecologique-et-ca-se-soigne> (consulté le 4 mai 2023).

Les territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste - Mathias Rollet. Consulté le: 4 mai 2023. [En ligne]. Disponible sur: <https://www.decitre.fr/livres/les-territoires-du-vivant-9791025204207.html>

« La carte des luttes ». <https://lutteslocales.gogocarto.fr/annuaire#/carte/@46.26,3.34,6z?cat=all> (consulté le 4 mai 2023).

« La carte des projets inutiles - uMap ». https://umap.openstreetmap.fr/fr/map/la-carte-des-projets-inutiles_12246#5/50.639/5.449 (consulté le 4 mai 2023).

« Agriculture et architecture, trajectoires communes 3—3 », L'Architecture d'Aujourd'hui, 9 avril 2020. <https://www.larchitectureaujourd'hui.fr/archizoom-papiers-10-agriculture-et-architecture-trajectoires-communes-3/> (consulté le 4 mai 2023).

Défendre le vivant ou la conception post-humaine

L. Garnier, Psychologie positive et écologie: enquête sur notre relation émotionnelle à la nature. in Mondes sauvages. Arles: Actes Sud, 2019.

29ter, « Hors-série 9 : Renouer avec le vivant, avec Baptiste Morizot ». <https://www.socialter.fr/article/hors-serie-9-renouer-avec-le-vivant-avec-baptiste-morizot> (consulté le 28 septembre 2022).

L. Browaey, Permaculture au quotidien: jardin, santé, développement personnel, gouvernance, éducation, cuisine. in Champs d'action. Mens: Terre vivante, 2018.

La Boucherie Éthique, (10 mai 2017). Consulté le: 28 septembre 2022. [En ligne Vidéo]. Disponible sur: https://www.youtube.com/watch?v=vwZee0r_ICs

J. Massacrier, Savoir revivre, Nouvelle éd. avec préface inédite datée 2013. Saint-Julien: Éditions du Devin, 2013.

A. Ponte et B. Ramade, Desert testing. in Design. Paris: Éditions B2, 2017.

J.-P. Garric, Vers une agritecture: architecture des constructions agricoles (1789-1950). in Collection Album d'architecture. Bruxelles, Belgique: Mardaga, 2014.

C. Gaillard, « L'Atelier Paysan », L'Atelier Paysan. <https://www.latelierpaysan.org> (consulté le 28 septembre 2022).

Lycée Adolphe Chérioux, Éd., Notre-Dame-des-Landes ou Le métier de vivre, 2e éd. Paris: Éditions Loco, 2018.

S. Husky, « Suzanne Husky », Suzanne Husky. <https://www.suzannehusky.com> (consulté le 28 septembre 2022).

« Les moutons sont-ils cons ? », Les moutons sont-ils cons ? <https://www.domainedesdouages.com/blog/les-moutons-sont-ils-cons> (consulté le 16 novembre 2022).

« Sanctuaire des Douages », Sanctuaire des Douages. <https://www.domainedesdouages.com/> (consulté le 16 novembre 2022).

« Superflux imagines multi-species banquet for Venice Architecture Biennale », Dezeen, 19 mai 2021. <https://www.dezeen.com/2021/05/19/superflux-refuge-for-resurgence-venice-architecture-biennale/> (consulté le 22 novembre 2022).

« Refuge for Resurgence », Superflux. <http://superflux.in/index.php/work/refuge-for-resurgence/> (consulté le 22 novembre 2022).

Philippe Descola et Alessandro Pignocchi — Par-delà nature et culture, (28 décembre 2020). Consulté le: 8 mars 2023. [En ligne Vidéo]. Disponible sur: <https://www.youtube.com/watch?v=hrOO2OIE8jE>

J.-P. Deléage, « Éloge de la ZAD et de son monde », *Écologie & politique*, vol. 57, no 2, p. 5-10, 2018, doi: 10.3917/ecopo1.057.0005.

« L'Architecture
 « post-humaine » • Articles • PCA – STREAM », <https://www.pca-stream.com/fr/articles/ariane-lourie-harrison-l-architecture-post-humaine-119> (consulté le 14 mars 2023).

M. V. Criekingen, « Gentrification: la machine à déposséder », *SÏLO*, 5 juillet 2018. <https://silogora.org/gentrification-la-machine-a-deposseder/> (consulté le 20 avril 2023).

« Agriculture et architecture, trajectoires communes 3—3 », *L'Architecture d'aujourd'hui*, 9 avril 2020. <https://www.larchitecturedaujourd'hui.fr/archizoom-papers-10-agriculture-et-architecture-trajectoires-communes-3/> (consulté le 20 avril 2023).

<https://frugalite.org/author/carole-brooksorange-fr>, « Manifeste pour une Frugalité heureuse et créative », *Frugalité heureuse & créative*, 15 décembre 2022. <https://frugalite.org/manifeste/> (consulté le 4 mai 2023).

L'Abécédaire de GILLES DELEUZE: A comme Animal (HD), (22 janvier 2020). Consulté le: 4 mai 2023. [En ligne Vidéo]. Disponible sur: <https://www.youtube.com/watch?v=SINYVnCUvVg>

La conception ethnographique de la parole au geste

29ter, « Hors-série 9 : Renouer avec le vivant, avec Baptiste Morizot ». <https://www.socialter.fr/article/hors-serie-9-renouer-avec-le-vivant-avec-baptiste-morizot> (consulté le 28 septembre 2022).

É. Lenoir, *Petit traité du jardin punk: apprendre à désapprendre*. in *Champs d'action*. Mens: Terre vivante, 2018.

P. Oudolf, N. Kingsbury, et E. Laïs, *Jardins d'avenir: les plantations dans le temps et dans l'espace*. Rodez: Éd. du Rouergue, 2006.

V. Citot, « Le naturel, le culturel et le spirituel », *Le Philosophoire*, vol. 27, no 2, p. 43-76, 2006, doi: 10.3917/phoir.027.0043.

N. Nova, L. Léchoth Hirt, F. Kilchör, et S. Fasel, « De l'ethnographie au design, du terrain à la création : tactiques de traduction », *Sciences du Design*, vol. 1, no 1, p. 86-93, 2015, doi: 10.3917/sdd.001.0086.

B. Nilsson, « Ideology, environment and forced relocation: Kiruna - a town on the move », *European Urban and Regional Studies*, vol. 17, no 4, p. 433-442, oct. 2010, doi: 10.1177/0969776410369045.

G. F. Shapiro, « Kiruna, Forever Changing », Places Journal, août 2020, doi: 10.22269/200804.

P. recueillis par N. Journet, « L'animisme est-il une religion ? Entretien avec Philippe Descola », 21 juillet 2019. https://www.scienceshumaines.com/l-animisme-est-il-une-religion-entretien-avec-philippe-descola_fr_15096.html (consulté le 3 mai 2023).

A. Leopold, « Almanach d'un comté des sables de Aldo Leopold - Editions Flammarion ». <https://editions.flammarion.com/almanach-dun-comte-des-sables/9782081412095> (consulté le 4 mai 2023).

Multidisciplinarité une école pour tous

T. Ingold, H. Gosselin, et H.-S. Afeissa, Faire: anthropologie, archéologie, art et architecture, DEHORS. Bellevaux: Éditions Dehors, 2017.

A. Jenni, Parmi les arbres: essai de vie commune, 1re édition. in Mondes sauvages. Arles: Actes sud, 2021.

M. Rollot, L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français. Marseille: Hyperville, 2018.

P. Descola, Par-delà nature et culture. in Bibliothèque des sciences humaines. Paris: NRF : Gallimard, 2005.

29ter, « Hors-série 9 : Renouer avec le vivant, avec Baptiste Morizot ». <https://www.socialter.fr/article/hors-serie-9-renouer-avec-le-vivant-avec-baptiste-morizot> (consulté le 28 septembre 2022).

M. Fukuoka, W. Berry, et B. Prieur Dutheillet de Lamothe, La révolution d'un seul brin de paille: une introduction à l'agriculture sauvage, 4th ed. Paris: Guy Trédaniel, 2014.

P. Dardot et C. Laval, Commun: essai sur la révolution au XXIe siècle. in La Découverte-poche. Paris: la Découverte, 2015.

Tiphaine CALMETTES | artiste | 19 mai 2021, (21 mai 2021). Consulté le: 28 septembre 2022. [En ligne Vidéo]. Disponible sur: https://www.youtube.com/watch?v=yqmhPCz5D_s

Spaceship Earth, (8 mai 2020).

« Laboratoire Espace Cerveau - Station 21 ». <http://laboratoireespacecerveau.eu/index.php?id=802> (consulté le 16 novembre 2022).

G. Clément, « DISCUSSION À 3 VOIX AVEC GILLES CLÉMENT/- COLOCO/- AAA », no 4, p. 12, 2015.

V. L. Ru, Penser les milieux vivants en commun, vol. 1. ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, 2021, p. 120. doi: 10.34929/56px-c305.

G. Ubbiali, « Michael Löwy, Écosocialisme. L'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste, Paris, Mille et une nuits, 2011, 236 p. », Dissidences, mai 2012, Consulté le: 4 mai 2023. [En ligne]. Disponible sur: <http://preo.u-bourgogne.fr/dissidences/index.php?id=684>

« Au temps des catastrophes - Isabelle Stengers - Éditions La Découverte ». https://www.editionsdecouverte.fr/au_temps_des_catastrophes-9782707177193 (consulté le 4 mai 2023).

J. Kovel, *The Enemy of Nature: The End of Capitalism or the End of the World?*, 2nd edition. London: Zed Books, 2007.

« École Zéro ». <https://ecolezero.com/> (consulté le 4 mai 2023).

Les autodidactes - Benigno Caceres - Seuil - Grand format - Librairie Gallimard PARIS. Consulté le: 4 mai 2023. [En ligne]. Disponible sur: <https://www.librairie-gallimard.com/livre/9782020019873-les-autodidactes-benigno-caceres/>

« Ohara », *One Piece Encyclopédie*, 27 avril 2020. <https://onepiece.fandom.com/fr/wiki/Ohara> (consulté le 4 mai 2023).

Playlist «mort par la racine»



Médiagraphie pour poursuivre

Livres

- Guide du Pourquoi Pas ? , Stéphanie Solinas, E. Seuil, 2020.
- Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia, David Graeber, Les éditions Libertalia, 2019.
- Brut. La ruée vers l'or noir - David Dufresne, Nancy Huston, Melina Laboucan-Massimo, Naomi Klein, Rudy Wiebe, 2015.
- Sur Robert Smithson. Variations dialectiques, Olivier Schefer, 2021.
- Le hantement du monde. Zoonoses et pathocène, Gil Bartholeyns, éditions Dehors, 2021.
- Esthétique de la charogne, Hicham-Stéphane Afeissa, éditions Dehors, 2018.
- Révoltes animales, Fahim Amir, éditions divergences, 2022.
- Puissance du végétal et cinéma animiste. La vitalité révélée par la technique, Teresa Castro, Perig Pitrou, Marie Rebecchi, 2020.
- L'autre métaphysique, Pierre Montebello, 2015.
- La Terre, les Corps, la Mort. Essai sur la condition terrestre, Pierre Madelin, éditions Dehors, 2022.
- Les potentiels du temps. Art et politique, Camille de Toledo, Aliocha Imhoff, Kantuta Quirós, Manuela éditions, 2016.
- Zone bleue (3620)/(2052), Aram Kebabdjian, Stéfane Perraud, Aoc, 2021.
- Nos cabanes, Marielle Macé, 2019.
- Nous les plantes, Stefano Mancuso, 2021.
- L'intelligence des plantes, Stefano Mancuso, Alessandra Viola, 2020.
- Le tour de France des maisons écologiques, Emmanuel Stern, Raphaël Walther, Mathis Rager, 2020.
- Le Temps scellé. De L'Enfance d'Ivan au Sacrifice, Andreï Tarkovski, 2014.
- Gheel : La ville des fous, Per Odensten, Arcane17, UNESCO, 1996.
- Manifeste des espèces compagnes, Donna J. Haraway, 2019.
- Géographie et Cultures N° 57 Antimondes. Espaces en marge, espaces invisibles - Myriam Housay-Holzschuch, Olivier Milhaud, Marie Morelle, Emmanuelle Bonerandi-Richard, 2007.
- L'univers erratique. Et si les lois de la nature ne suivaient aucune loi ?, Yona Friedman, Dominique Lecourt, 1994.
- Métamorphoses, Emanuele Coccia », 2020.

Le grand traité du jardin punk, Eric Lenoir, 2021.

Eloge des mauvaises herbes. Ce que nous devons à la ZAD, Jade Lindgaard, 2018.

Momo, Michael Ende, 1973.

Revue

The Botanical Mind: Art, Mysticism and The Cosmic Tree, Camdem Arts Centre, 2020.

Les plantes des dieux, Albert Hofmann, Richard Evans, 2000.

I will survive, Hito Steyerl, 2010.

Le Rêve des formes, Alain Fleischer, Palais n° 25, 2017.

Days are Dogs, Camille Henrot, Palais n° 26, 2017-2018.

Maldormir, Pierre Unal-Brunet, Mécènes du sud, 2022.

Socialter Hors-série N° 15, hiver 2022-2023 Ces terres qui se défendent - Collectif Reprise de terres.

Socialter Hors-série N° 8, mars 2020 Le réveil des imaginaires - Alain Damasio.

Socialter N° 51, avril-mai 2022 L'écologie recrute! - Olivier Cohen de Timary.

Socialter N° 53, août-septembre 2022 Punir les écocidaïres - Philippe Vion-Dury.

Socialter N° 54, octobre-novembre 2022 Etes-vous éco-anxieux ? - Philippe Vion-Dury.

Socialter N° 52, juin 2022 Joies militantes - Olivier Cohen de Timary.

Socialter Hors-série Bascules N° 2 Pour un tournant radical - Philippe Vion-Dury.

Socialter Hors-série N° 12, décembre 2021 L'écologie ou la mort - Camille Etienne.

Films

Memoria, Apichatpong Weerasethakul, 2021.

Invasion Los Angeles, John Carpenter, 1988.

Sans Soleil, Chris Marker, 1983.

Stalker, Andreï Tarkovski, 1979.

Sans toit ni loi, Agnès Varda, 1985.

C'est Arrivé Près de Chez Vous, Rémi Belvaux, André Bonzel, Bénéoit Poelvoorde, 1992.

La Cicatrice intérieure, Philippe Garrel, 1972.

Metropolis, Fritz Lang, 1927.

Le roi et l'oiseau, Paul Grimault, 1980.

La Montagne sacrée, Alejandro Jodorowsky, 1973.

L'Homme qui venait d'ailleurs, Nicolas Roeg, 1963.

Spaceship Earth, Matt Wolf, 2020.

Down by Law, sous le coup de la loi, Jim Jarmusch, 1986.

Mangas

Fool Night, Kasumi Yasuda, Glénat, 2020.

Hell's Paradise, Yûji Kaku, Kaze, 2019.

Éveil, Taiyou Matsumoto, Kana, 2002.

Noah's Ark, Honjô Kei, Black Cox Editions, 2015.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ANNEXES

DAS LÖWENZAHN

Une introduction à la conception ethnographique

Bestiae Fabulosae

Je vais et je viens entre terrains.

- MD On entend des travaux. Qui travaille si tôt dans le bourg? Malgré l'attention portée à l'égard de ce bruit, il m'est impossible de trouver l'origine des nuisances. Depuis l'arrivée de l'ouvrier, une vigie s'est improvisée parmi nous, un mouvement incessant entre le dessous de toiture et le rebord de la fenêtre du deuxième étage d'une petite bâtisse mitoyenne de la rue du port. Dans la rue, deux poubelles, un banc et un sac jaune s'ajoutaient aux pissenlits du bas côté. Nous avons survolé le terrain à vendre de 500m² vers la place de l'église. Toujours personne. Les trois bancs de la place ne servent donc à rien? Au moins les massifs de fleurs apportent insectes et graines.
- BA Le fils de mon maître est tombé en vélo. J'accoure et j'aboie. Mon maître, un peu plus lent, nous rejoint et l'aide. J'aboie.
- MD Le parking de la place est complet et pourtant toujours personne. Deux camions passent avec la fenêtre ouverte, radio allumée, il est 10h31. Une voiture se gare, un volet bleu s'ouvre, il est temps de repartir.
- CE Le bâtiment des numéros 3 et 5 semble abandonné, des ronces commencent à repeindre la façade. Je saute sur le rebord de fenêtre. Un habitant observe un groupe de jeunes et met son masque. A droite, une famille se promène. Finalement, ce n'était pas des habitants. Tout le monde part vers le sentier. Je m'allonge et je dors.
- HC Au milieu des champs, des petites buttes de terre, je me pose près d'un plan d'eau. Deux grands arbres dégagent l'entrée du sentier, une famille passe à travers le grand portail en bois. Un banc plus loin donne sur les champs, sûrement leur dernier repos avant la balade de l'observatoire. Depuis leur arrivée les gorges bleues n'ont cessées de s'agiter créant un fond sonore incessant auquel s'ajoute le bruit de pelle de deux ouvriers. Je m'envole vers les canaux. A gauche, des champs, une ruine et l'usine de Cordemais. A droite, des champs, des hameaux, des usines, Donges.
- SD La terre est vaseuse, je suis un cours d'eau, un sillon tortueux, tel un vaisseau sanguin du marais. Je suis tout seul, on entend des piailllements qui étouffent dans la pleine. Au loin, un arbre, seul lui aussi. Un bruit sourd se rapproche, quatre avions de chasse survole l'étais. On n'entend plus les piailllements. Le vent se lève, je m'envole.

- RA Les terres sont plates et pourtant bosselées. Des traces de vélo, une merde de chien. Je cours à travers les sillons, entre les ronces. Le chemin humain se termine en cul-de-sac. Un mur de ronces me sépare maintenant du sentier et de l'humain.
- RT Là où l'eau coule, la terre est dénudée. Mes empreintes se discernent dans la vase, je glisse. Il est préférable de se cacher dans les hautes herbes. Un ponton en bois donne sur une place carrée, un banc fait l'angle, un couple passe, leur enfant arrive en courant et crie «Saluuuut!». Je m'envole. On est à présent un petit groupe à survoler les roselières piétinées. Que c'est-il passé? On retrouve une route jonchée de poteaux électriques. D'où sort cette route? Depuis la roselière on ne voyait pourtant rien. Je me pose dans une haie bocagère en forme de tipi.
- EB J'arrive un peu tôt pour la saison, la roselière saumâtre se fait vide, laissant la place à cette grande structure faites de bois et de vide. Un vélo passe, on entend des travaux, plus loin sur l'étais. Une petite fille descend du vélo, elle est toute seule, elle s'arrête au niveau d'une plaque sur le sol: «L'observatoire de Tadashi Kawamata», puis s'engouffre sur le ponton. Je ne comprend pas ce qu'elle observe: à gauche une usine, à droite une usine, devant une éolienne, derrière un petit village et un peu plus loin un grand pilonne. Peut-être habite-t-elle au village? Finalement elle n'est pas seule. Son père et sa petite sœur la rejoignent, suivi d'un couple aussi venu pour observer le paysage. Les petites pique-niquent, le monsieur s'allume un cigarillo. Je m'envole. Un petit avion passe. Puis un deuxième, beaucoup plus grand et surtout beaucoup plus haut. Où en sont les ouvriers de l'étais? Une place de retournement, une citerne jaune, quelques déchets remontent aux bords de l'eau. Les ouvriers ont fini leur occupation et repartent. Je les suis. La route est longue, au loin on discerne randonneurs et cyclistes, ils sont environ une dizaine. Je me pose sur un arbre dénudé d'écorce, les buissons semblent arrachées. Plus loin, une citrouille entamée effleure un cours d'eau. Toujours plus loin, un panneau d'interdiction de chasse parsemé d'impact. Je décide de regagner l'observatoire.
- VA Il n'y a pas beaucoup de voitures mais elles roulent vite. Je broute. Deux poteaux en pierres forment une sortie pour le champs mais celle-ci est bouchée par les ronces. Je broute. Je me pose près d'une haie d'ajonc fleuri. Je dors.
- MD Pourquoi les poubelles sont rassemblées à l'entrée du village? Un vieux lampadaire, des sacs de courses devant une grange à côté du vieux mur en pierre. Ils n'ont pas peur des vols. La rue des cigognes mène à l'école, trop bruyant, je prend l'autre rue. Sur une maison en ruine est indiqué : «rue du foyer». Je piaille. Le parking est quasiment vide, à gauche une maison en ruine, à droite pareil. Les vieux vont au distributeur de baguette. Je m'arrête.

- BC Ma jeune maîtresse et sa copine me font prendre l'air. On dépasse le monument aux morts et on arrive face à la mairie. Deux chats ont été trouvés. Un taxi passe, une voiture suit, puis une autre et encore une. Deux jeunes arrivent à vélo, ma maîtresse leur indique un lieu et une heure. Un vieux reviens du distributeur de pain, il habite en face de la mairie. Une voiture belge fais des allers-retours, est-ce qu'ils cherchent quelque chose? Peut-être font-ils du repérage? J'aboie. On passe à côté du jardin qui ressemble à un parc. Des cyclistes passent, un scooter passe encore plus vite, j'aboie. Il n'avait pas vu, surement, le panneau 30 fabriqué par les étudiants.
- BO La rue de l'école primaire est bordée de fleurs mais aller plus loin ne servirait peu. La place qui suit est déserte, il n'y a que de l'herbe et les arbres ne sont pas encore en fleur. Les contours de parcelles sont amusants, certains sont en pierres, d'autres sont formés uniquement de fils métalliques et de trous tandis que d'autres regorgent de plantes et de fleurs. Finalement, je vais butiner les fleurs du grand mimosa près de la tour en pierre.
- CP Il fait beau, je chante. Le chien du voisin aboie et son maître l'engueule. Je me tais. Une moto passe, le chien aboie de plus belle. A gauche dans les buissons, impasse du courtil, les passereaux sifflent et fusent dans tous les sens. Une maison en bois sans fenêtres. La petite fille nous donne des graines, contourne le bateau, rentre dans la voiture et pars.
- MP La chasse d'insectes dans les buissons est finie, il faut nourrir les petits. Je survole un grand terrain vide entouré de murs. En face, des poules. Devant, le bruit d'une scie circulaire, une nouvelle maison avec de nouvelles haies. Plus loin, à gauche, le petit chemin qui donne sur les terrains de foot et de tennis. Les projecteurs claquent sous la brise. Beaucoup d'autres oiseaux mais pas d'humains. Des oies cacardent plus loin. Des cabines de chantier, le compteur, les vestiaires, la place de covoiturage, je suis arrivé. Les petits piaillent sous la toiture.
- CS L'ombre se déporte sur l'aire de covoit, il est temps de partir. Je passe à côté des tables de pique-nique, l'eau résonne depuis la vanne de l'écluse du port. Je longe le muret en pierre avec l'espoir de croiser un lézard. La crêperie semble abandonnée à cette période de l'année, laissant dans l'oubli les bacs de potagers, les lampions, la cible de fléchettes, la tireuse et les fauteuils. Devant la crêperie se dégage une grande place ronde avec en son centre un rond point de bouées. A gauche, un banc se trouve face à une barque, plus loin le bateaux sont enfoncés dans la vase. Des étudiants arrivent, je me cache sous la voiture rouge. Ils n'ont pas l'air méchant, je sors, ils me caressent et je m'allonge sur le chemin. Un des étudiant joue dans son coin à la balançoire. Ils repartent. De nouveau seul, je m'allonge au soleil sur les roseaux placés sur le côté du champs tout en gardant un œil sur les oisillons

cachés sous les ardoises de la maison d'à côté.

BC Après avoir marqué le figuier enclavé, je me balade. Le repas semble fini, on entend les bruits de vaisselle. Un groupe d'enfants joue aux vélos près de la petite maison du port, la numéro 1. Je rejoins mon maître. Il prend l'apéro avec neuf autres petits vieux. En quelques minutes la placette passe d'un silence parfait à la place la plus vivante de tout le village.

MD = Moineau domestique

BA = Berger australien

CE = Chat européen à poil court

HC = Héron cendré

SH = Sarcelle d'hiver

RA = Ragondin

RT = Rousserole turdoïde

EB = Echasse blanche

VA = Vache

BC = Border Collie

BO = Bourdon

CP = Coq et Poules

MP = Mésanges et autres passereaux

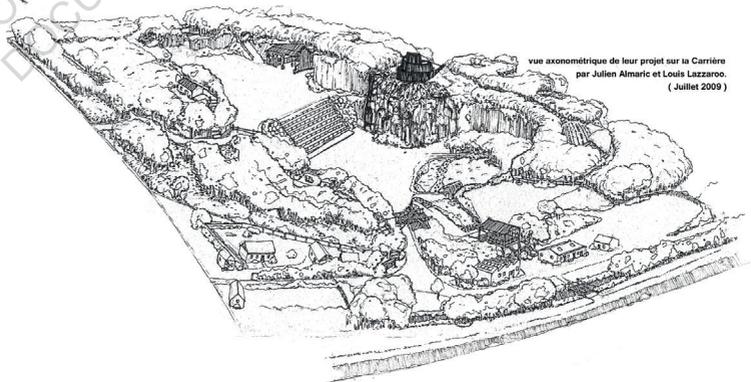
CS = Chat sibérien

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Petits projets du vivant

La Carrière du Bellion

La butte Saint-Jacques située sur la commune de Fégréac, en Loire-Atlantique, au bord de la vallée de la Vilaine, en pleine campagne, offre un point de vue sur les vallées environnantes. Après être devenue une carrière de pierre au XIX^e siècle. Des bâtiments d'exploitation importants y furent construits. Après la Seconde Guerre mondiale, le site se transforma vite en friche. Bien vite la nature refaçonna son habitat. En 1973, à l'issue de sa formation à l'école Nationale Supérieure du paysage de Versailles, Gabriel Chauvel choisi comme site de projet pour son diplôme de fin d'études, la carrière du Bellion. Son projet consiste en la conception d'un centre d'enseignement et de recherche musicale au sein de la carrière, au sein du vivant, accueillant humains et non-humains. En 1986, il commence à enseigner au département d'Écologie de son ancienne école et oriente son enseignement sur le travail du sol, du jardinage, la sylviculture et l'agriculture. En 2004, avec l'aide de Christophe Rouxel et l'aide d'un collectif d'amis du Pays de Redon ils créent l'association La Carrière. Depuis 2005, 9 années de spectacles estivaux ont eu lieu. Ils ont été le moteur indéniable de la résurrection du site, en réunissant plusieurs centaines de bénévoles de tous les milieux sur ces temps de créations.



vue axonométrique de leur projet sur la Carrière
par Julien Almaric et Louis Lazzaro.
(Juillet 2009)

Le sanctuaire des Douages

Le sanctuaire des Douages est un sanctuaire créé en 2009, qui s'étend sur 100 hectares et se situe dans la Nièvre à Chantenay-Saint-Imbert. Dominique Mauer, 60 ans, ancienne éleveuse, devenue depuis végan, vit avec un RSA depuis 12 ans et fait don de tout son temps et énergie pour le bien-être des animaux qu'elle a recueillis au sanctuaire. Vaches, poules, coqs, ânes, chevaux, poneys, canards, oies, cochons, moutons, chèvres, chats, chiens... au total plus de 850 animaux trouvent asile dans ses champs, granges et bergerie. Comme le dit Victor (réalisateur du film documentaire « le vélo-doc en Bourgogne »), « on ne parle pas d'étable ici, aucun animal n'est exploité. Certains ont connu des traitements inqualifiables, proviennent d'élevage, sont rescapés d'abattoir, ont été abandonnés, d'autres sont très malades. » Ces animaux en détresse qui ont été rendus dépendants des humains, ne peuvent être laissés à leur compte, mais peuvent au sein du sanctuaire profiter tout le temps qu'ils leur restent et profiter de la beauté et la paix de cet asile.



Sanctuaire des Douages, Photo Facebook, 2022.

NONO : Soil Temple

Ce centre pour sagesse du corps, de la terre et du ciel, conçu par l'artiste Rézair et par le studio d'architectes Olaniyi Studio pour être installé dans la forêt amazonienne de la Guyane française, est pensé comme une entité spirituelle, un espace sacré invoquant le pouvoir de guérison du sol, et fait appel à sa capacité à transformer, nourrir et libérer la vie. Par le biais de l'agriculture, de savoirs ancestraux, ce lieu tente de tisser des liens entre architecture, art, science et spiritualité. Le studio de design interroge la façon dont nous interagissons avec les conditions géologiques et les écosystèmes. Ce projet en collaboration avec les Serpentine Galleries (Londres) et le Palais de Tokyo (Paris) est destiné à éveiller notre conscience écologique et tente de nous ouvrir les yeux sur les mondes géologiques, microbiens et invisibles qui composent le sol.



Daniela Ometto, Rituel d'enfouissement par Tabita Rézair, 2022.

Cartographie des nous #2 / Le ménagement de la terre.

Depuis 2016, le projet Cosmomorphe reconsidère l'humain comme un être vivant parmi les autres pour composer un monde commun, humain et non humain. Plus que jamais, l'amplification de la crise planétaire nous enjoint à l'action, à commencer par (re)créer du lien : c'est ce à quoi nous convie La Fabrique du Nous, initiée par l'IAC et URDLA. À cette occasion, le Laboratoire espace cerveau organise la Station 21 Cartographie des nous #2 / Le ménagement de la terre. Qu'est-ce que le nous aujourd'hui ? Comment dessiner de nouvelles cartographies des relations entre humains et non-humains par l'intermédiaire du sensible et de la création ? Avec quelles cartographies des communautés vivantes un art de réhabi(li)ter la terre peut-il émerger ? L'exposition propose de mesurer nos attachements à la terre avec des pratiques de description les plus fines possible. Déplacer l'expression politique et démiurgique de l'aménagement du territoire vers celle, attentionnée, mais précaire, d'un ménagement de la terre, cela signifie notamment prendre appui sur les matières, les fluides, les processus biologiques en tant qu'ils débordent « l'environnement » par leur puissance géomorphique.

Exemple d'œuvres : Suzanne Husky, Manifeste pour une agriculture de l'amour, 2019.
Occuper Résister Cultiver, 2017.

Laetitia Carlotti, Ca-Os, 2021.

Tiphaine Calmettes, Comme un milieu entre l'air et la terre, 2021.



Blaise Adilon, Vues du Cabinet de recherche dans le cadre de la Station 21, 2021.

Le projet de ZAD de Notre-Dame-des-Landes est une expérience de lutte sociale mise en place dans les années 2010 par des opposants au projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes en Loire-Atlantique. Ses occupants défendent une zone humide protégée, source de plusieurs rivières : les bassins versants du Gesvres, de l'Hocmard et de l'Isac. Ils s'opposent au projet d'aéroport qu'ils considèrent comme un « grand projet inutile et imposé » (GPII). L'expression « Zone à Défendre » vient déformer les termes « Zone d'aménagement différé » (ZAD) utilisés par les autorités. L'opposition à ce projet d'aménagement du territoire a commencé dans les années 1970, mais c'est lorsque le projet a été relancé dans les années 2000 que la lutte contre l'aéroport a pris forme. La ZAD a été créée en 2009 lorsque des résidents locaux ont été rejoints par des activistes à la suite d'un appel international à occuper le site. En octobre 2012, la police lance l'opération César pour expulser la ZAD. Finalement, en avril 2013, la police et l'armée quittent le site. La ZAD est devenue une zone d'expérimentation anticapitaliste et antiautoritaire, une nouvelle façon de vivre sur la terre et de construire la société. De nombreuses activités ont été mises en place, dont l'agriculture de subsistance. En janvier 2018, le gouvernement d'Édouard Philippe abandonne le projet d'aéroport et propose de régulariser la situation des habitants par la signature de baux ruraux. Quelques mois plus tard, la police évacue les habitants de la ZAD qui ont refusé d'être régularisés.



Cyrille Weiner, La cabane des 100 noms, détruite le lundi 9 avril 2018.

Oostvaardersplassen

Oostvaardersplassen est une zone humide extraordinaire située entre Almere et Lelystad aux Pays-Bas. Elle abrite des milliers d'oies et d'oiseaux aquatiques, du bétail Heck, des chevaux konik, des cerfs rouges et des renards. Il est possible de faire une belle randonnée à pied ou à vélo à partir du Centre d'expérience de la nature d'Oostvaarders et savourez un délicieux déjeuner dans le restaurant. On peut y observer les animaux de la réserve naturelle à l'aide des jumelles mises à disposition ou accompagnez le garde forestier. Le centre de découverte de la nature d'Oostvaarders est l'endroit idéal pour commencer l'exploration de l'Oostvaardersplassen Almere. Vous pouvez également y retirer gratuitement les dépliants sur le vélo et les randonnées. Depuis le bâtiment, les jumelles disponibles offrent une vue imprenable sur les vastes plaines et les lacs. Lorsque le polder a été asséché en 1968, la partie humide de l'Oostvaardersplassen est restée inutilisée. La nature a saisi cette opportunité et un marais s'est rapidement développé avec des étangs, des roselières et des bosquets de saules. Il est devenu une halte importante pour les oiseaux migrateurs dans leur voyage du grand nord vers l'Afrique. Le paysage marécageux devint rapidement un habitat pour de nombreuses espèces d'oiseaux, souvent rares. Oostvaardersplassen est aujourd'hui un véritable paradis pour les oiseaux.



EM Kintzel, I Van Stokkum, Chevaux Konik à Oostvaardersplassen, 2008.

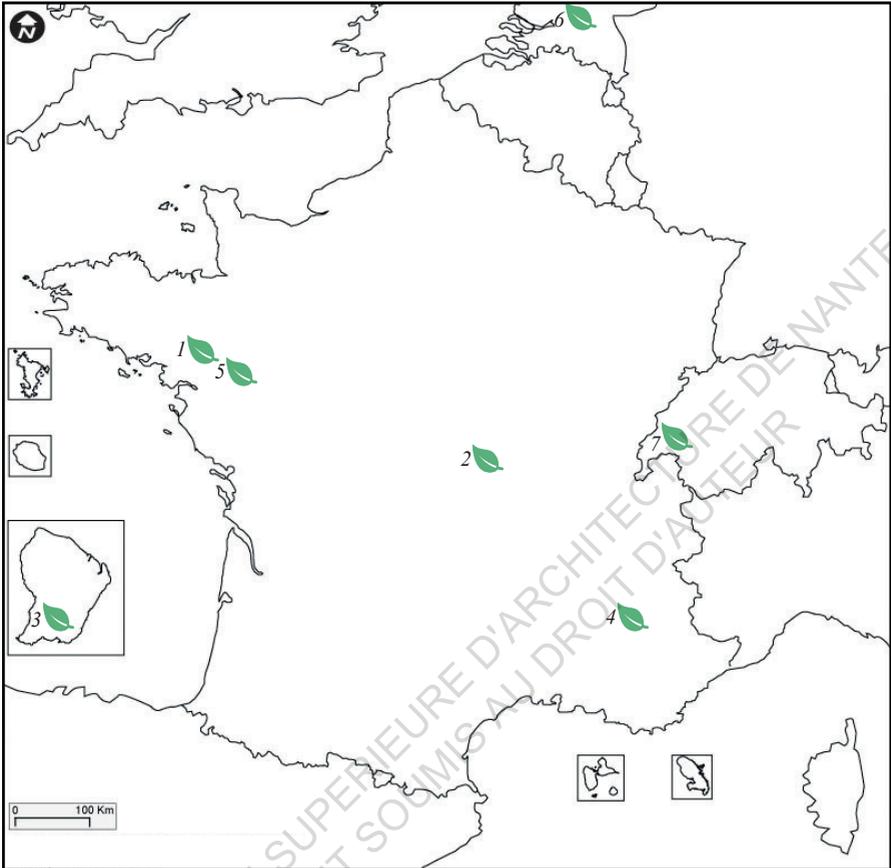
L'exposition «Agriculture and Architecture: Taking the Country's Side», développée par Sébastien Marot se penche sur les mouvements environnementaux et écologistes qui depuis plus de quatre décennies n'ont cessés d'explorer l'hypothèse d'un avenir de descente énergétique et ses conséquences pour le développement et l'entretien des territoires. Commandée pour la Triennale d'architecture de Lisbonne de 2019, cette exposition est ensuite adaptée par Archizoom pour la galerie de l'EPFL en 2020. L'exposition relate l'histoire de la relation entre architecture et agriculture et sa manière singulière de fabriquer le territoire, tout en explorant des possibilités d'actions en faveur de la transition écologique. Elle est composée d'un jeu historiographique de 32 cartes, d'une boussole réflexive, d'une grande frise chronologique et d'une série de vidéos.

« Cette exposition explore le lien entre l'agriculture et l'architecture, deux pratiques de domestication complémentaires qui ont émergé il y a environ 10 000 ans à la Révolution néolithique. En prenant acte de l'impasse environnementale actuelle, son hypothèse est qu'aucune réflexion sensée ne pourra se développer sur le futur de ces deux disciplines, tant qu'elles ne seront pas reconnectées et fondamentalement repensées en conjonction l'une avec l'autre. »

Sébastien Marot, commissaire de l'exposition



Olivier Christinat, photo de l'exposition à l'EPFL, 2020.



- 1 = La Carrière du Bellion
- 2 = Le sanctuaire des Douages
- 3 = NONO : Soil Temple
- 4 = Cartographie des nous #2
- 5 = Notre-Dame-des-Landes
- 6 = Oostvaardersplassen
- 7 = Agriculture and Architecture

